# LA VIE INTELLECTUELLE


V. I. : Maisons des hommes, Maison de Dieu.

P. R. REGAMEY : La querelle de l'Art Sacré.

J. DUMONTIER : L'échelle mobile des salaires.

M. BARTH : Le festival de Berlin : essai de bilan.

Y. CONGAR : Marie, l'Eglise et le Christ (suite).

LES SIGNES DU TEMPS

Le respect de l'électeur.
Des idées contre des dollars.
Vers l'unité allemande.
Réflexions après Ottawa.
Difficultés anglaises en Afrique.
Suez n'est pas Abadan.
Etats-Unis et Vatican.
Azimuts.
Victor Serge.

LIVRES — LETTRES — CINEMA

DOCUMENT : En Chine communiste, promotion du laïcat chrétien (suite).

Lettre de Mgr l'Evêque de Phat-Diem à la direction.



REVUE MENSUELLE

NOVEMBRE 1951

LES ÉDITIONS DU CERF _ PARIS

Jean David

# SOMMAIRE


V. I. : **Maisons des hommes, Maison de Dieu** ..... 1

P. R. RÉGAMEY : **La querelle de l'Art Sacré** ..... 3

J. DUMONTIER : **L'échelle mobile des salaires** ..... 49

M. BARTH : **Le festival de Berlin : essai de bilan** ..... 55

Y. CONGAR : **Marie, l'Eglise et le Christ (*suite*)** . 67


## LES SIGNES DU TEMPS


Le respect de l'électeur (H. MULLER) ..... 89
Des idées contre des dollars (L. BAZOILLES) ..... 92
Vers l'unité allemande (A. FRISCH) ..... 94
Réflexions après Ottawa (*New-York Time*) ..... 96
Difficultés anglaises en Afrique (P.-A. MARTEL) ..... 98
Suez n'est pas Abadan (J. NANTET) ..... 100
Aux Rencontres Internationales de Genève (A.-J. MAYDIEU) .... 103
L'Université internationale d'été d'Ustaritz (H. GIRARD) ..... 106
États-Unis et Vatican (A. VIATTE) ..... 108
Azimuts (A.-Z. SERRAND) ..... 109


### PORTRAIT


G. VENAISSIN : Victor Serge ..... 116


## LIVRES — LETTRES

### *Livres d'Histoire*


L'Orient antique — Renaissance et Réforme — La Révolution et ses lendemains, etc. (M. CRUBELLIER) ..... 121
Histoire religieuse, d'A. Dansette (H. MULLER) ..... 131


### *Essais, Critiques, Romans*


Justice et violence (M. CHAVARDÈS) ..... 133
Les livres en vie (G. VENAISSIN) ..... 137


### CINÉMA


Le cinéma divertissement (J.-P. CHARTIER) ..... 139


## DOCUMENT


En Chine communiste, promotion du laïcat chrétien (*suite*) .. 144
Lettre à la direction : Que faire au Viet-Nam, par Mgr LE-HO-TU, Vicaire Apostolique de Phat-Diem ..... 164

# *Maisons des hommes et Maison de Dieu*

*Au terme de leur dernière réunion, les cardinaux et archevêques de France ont attiré l'attention de tous les catholiques français sur l'urgence du problème du logement.*

*Après avoir rappelé que Léon XIII, Pie XI et Pie XII et après eux l'Église de France, n'ont cessé de placer le logement parmi « les droits sacrés » qui tiennent à la « dignité d'homme et de chrétien », le communiqué de l'Assemblée conclut :*

*Avez-vous eu souci des mal logés ? Vous êtes-vous demandé si vous pouviez faire quelque chose pour eux ? Avez-vous tenté de leur venir en aide, soit en mettant à leur disposition les locaux que vous pouviez libérer, soit en contribuant à l'assainissement et à l'aménagement des logements déjà existants ?*

*Il convient que les pouvoirs publics, et tous ceux qui travaillent à donner une solution au problème de l'habitat, soient soutenus dans leurs efforts par les catholiques. Il faut également que ces derniers se tiennent bien au courant des lois et règlements qui favorisent la construction et l'aménagement des locaux d'habitation. Qu'ils sachent les utiliser et qu'ils entrent volontiers dans les divers organismes de réalisation...*

La Vie Intellectuelle *se devait d'attirer l'attention de ses lecteurs sur les paroles de la hiérarchie française? La revue n'a pas cessé depuis la Libération de revenir sur ce problème, et elle a pu, grâce à la compétence de René Parès. apporter d'utiles précisions techniques.*

*De la maison des hommes ne passe-t-on pas tout naturellement à la Maison de Dieu, à cette maison, qui est souvent et devrait toujours être la parure des villes et villages, l'enceinte où les hommes se retrouvent pour parler de ce qui leur tient le plus à cœur : de leurs foyers, de leurs enfants, de leurs défunts ? L'église est ici-bas l'image et comme la réalisation concrète de la Cité bienheureuse : comment ne pas souhaiter qu'à l'imitation des autres logements, l'église d'aujourd'hui soit digne des hommes et de Dieu ?*

*Pour la construction, les évêques de France conseillent d'être au courant des lois et des règlements. On peut en outre souhaiter que les matériaux nouveaux que le génie de l'homme ne cesse d'inventer, soient utilisés par l'ancienne tradition urbaniste française, pour mettre un terme à l'œuvre d'enlaidissement des cent cinquante dernières années et rendre à l'homme la beauté qui lui est aussi nécessaire que le confort. Mais n'est-ce pas à l'église de conduire à son achèvement le sens de la beauté, éveillé déjà dans la maison, dans les rues, dans la cité ? Du même coup elle donnerait à entrevoir que la joie ne sera pleinement belle qu'auprès de Dieu. Certains, répondant ainsi à l'appel des papes, l'ont pensé. D'où les tentatives faites ces dernières années. Mais sur ce qui est beau, rarement les esprits sont d'accord, et peu se rendent compte que le goût demande comme tout ce qui est grand en l'homme, humilité, effort, étude, éducation. Ainsi est née la « querelle de l'Art Sacré ». Elle a trop d'intérêt et d'intensité pour que la revue s'excuse de lui consacrer sans tarder, au risque de déranger quelque peu son ordonnance habituelle, les pages vivantes du P. Régamey.*

V. I.

# LA QUERELLE DE L'ART SACRÉ

Dans la mesure où l'art sacré provoque des querelles, ce n'est plus de l'art *sacré* qu'il s'agit.

N'interprétez pas cette négation en tenant comme un postulat que le caractère sacré s'impose à tous. L'actuelle querelle rendait manifeste qu'un art objet de telles contestations manque de ce caractère. Mais lorsque le Sacré en Personne est venu parmi les siens, les siens ne l'ont pas même reconnu. Jusqu'à la fin des temps, « la Parole issue du divin Silence », comme disait un Père grec, provoquera les cris discords de tous ceux qui ne font pas en eux le silence pour l'entendre. Au fond ce n'est pas Elle qu'ils contestent, ne la percevant pas. (Ils ne l'en crucifient pas moins.)

Avertis par la plus tragique des méprises, nous devons nous demander si une part, dans la querelle actuelle, ne revient pas à des difficultés dont le fondement serait en ceux qui les soulèvent. Si les voix se taisaient qui empêchent d'entendre ce qui est réellement en cause, est-ce que la querelle garderait quelque objet ?

Certes oui. Mais elle ne serait plus une querelle. Elle deviendrait en chacun de nous un profond débat.

J'écris au conditionnel, et sans beaucoup d'espoir. Trop nombreux, trop insurmontables sont les malentendus qui donnent lieu à querelle. Commençons par en prendre conscience.

# I

## LE VACARME DE LA QUERELLE

Ne nous faisons pas d'illusion : pour l'immense majorité des gens, les maîtres de l'art contemporain sont, plus ou moins, des fumistes. Leur succès passe pour affaire de snobs, plus grossièrement encore pour une simple *affaire* : spéculation de marchands. Voilà que ces bénéficiaires d'engouements suspects sont appelés soudain dans l'église ou offrent eux-mêmes d'y travailler : à Assy, à Vence, aux Bréseux, à Audincourt. On crie au *scandale*.

Ceux qui crient ne sont pas seulement des gens sans culture. Nous constatons tous les jours que l'art vivant paraît plus que jamais une sorte de mystification à bien des personnes qui peuvent être considérées comme constituant l'élite, qui ont construit leur vie sur quelque compétence réelle, qui réellement sont ouvertes aussi à quelque canton de la culture : histoire, lettres, philosophie, sciences, voire archéologie et histoire de l'art. Il en est qui perdent pied dans le développement des arts après les impressionnistes, d'autres après Cézanne, van Gogh ou Gauguin, d'autres avec les « Fauves ». A partir d'un certain stade de ce développement, la majorité des gens — et je le répète des gens

cultivés — ne *perçoivent* littéralement plus les valeurs de l'art, elles leur font l'effet de singularités, même de perversions. Que ces valeurs, en leurs formes les plus neuves, fassent irruption dans l'église, comment ne se plaindraient-elles pas de « défi », de « provocation », d' « agression », d' « esbroufe ». Je n'invente rien : voilà les mots que j'entends les gens raisonnables prononcer.

Or ces valeurs artistiques méconnues prétendent, dans les cas incriminés, exprimer des valeurs religieuses, sacrées. Comment ceux qui ne perçoivent pas les unes pourraient-ils reconnaître les autres ? Comment entendre ce que profère un langage, si de ce langage on n'a pas l'intelligence ? Heurtés comme ils le sont par des formes qu'il abominent, comment la plupart de nos contemporains en les voyant traduire les réalités de la foi et régner dans des sanctuaires, ne crieraient-ils pas — laissés à eux-mêmes — au « blasphème », au « sacrilège » ? Rien de moins.

Les instigateurs des œuvres récentes qui provoquent ces indignations et les admirateurs de ces œuvres se trouvent donc dans une position quasi désespérée. D'abord ils n'ont aucun moyen de faire reconnaître les valeurs qu'ils promeuvent ou qu'ils prônent : les valeurs d'art ne s'expliquent pas, ne se prouvent pas; elles sont perçues ou non. Plus ils s'efforcent de les désigner aux personnes qui ne sont pas en communion vitale avec elles, plus ils les heurtent, les exaspèrent. Puis les mécontents ont trop beau jeu de rétorquer : « A supposer que nous ayons tort et que ces prétendues valeurs soient authentiques, il suffit qu'elles choquent trop de monde (même la plupart des élites, vous venez vous-même de le reconnaître) : il ne saurait donc être question de les

admettre dans l'église, où les œuvres de l'art doivent être tout autre chose que des objets d'art, provoquant les passions de la louange ou du blâme, toujours la curiosité et la critique : elles doivent y être des objets de culte, en tout cas des aides à la dévotion des fidèles, sans poser des problèmes irritants. C'est leur fonction même de disposer ces fidèles à la célébration de la liturgie et de la rendre le plus unanime. Il suffit qu'elles jettent le trouble pour que leur cas soit clair : il faut les réprouver. »

Forcément, ce point de vue est celui des pasteurs. On ne peut exiger d'eux un discernement artistique qui manque à tant d'autres personnes cultivées. La grâce d'un état de responsabilité plus ou moins éminent dans l'Église ne supplée certainement pas à ce manque trop général d'un accord avec les forces créatrices de l'art, sous les aspects déroutants dont les données de notre époque les marquent. En revanche, cette responsabilité fait prendre à cœur la paix des communautés chrétiennes que semblent compromettre des œuvres étranges.

Sous l'effet de ces préoccupations, les accusations tombent dru comme grêle :

— Vous méprisez la loi de l'Église qui interdit formellement la présence dans les temples d'œuvres *insolites!*

— Vous faites du *modernisme* artistique!

— Vous rompez avec la *tradition*, car l'art est « moderne » dans la mesure précisément où il opère cette rupture!

— Vous cédez à l'*esthétisme*, préférant ces prétendues valeurs artistiques (du reste si sujettes à caution) aux exigences légitimes de la piété! Du moment qu'une œuvre correspond à vos goûts singuliers, elle vous paraît

toujours assez pieuse, et que la foi des fidèles se dé-brouille comme elle peut pour y trouver son compte!

— Vous êtes des *extrémistes!* Vous voulez à tout prix être *avancés!* Vous vous imaginez, dans votre témérité naïve, que l'audace est le critère de la qualité!

— Et quelles œuvres patronnez-vous! Elles font sauter aux yeux ces *déformations,* ce *réalisme excessif* stigmatisés par le Saint-Père lui-même. En elles le grincement, le désarroi, l'oppression ont le dernier mot : elles traduisent l'angoisse actuelle du monde et non pas la paix de Dieu, ni celle de l'âme en grâce. Il arrive même qu'on y perçoive des influences maléfiques. Souvent, ce sont des *subtilités cérébrales,* ou des balbutiements informes dont on ne sait s'il sont séniles ou enfantins; parfois, de ces œuvres « abstraites » auxquelles personne ne comprend rien et qui ne sauraient donc servir de langage au peuple fidèle.

— Vous prétendez ainsi nous jeter dans un dilemme inadmissible, comme si nous n'avions le choix qu'entre la pacotille de Saint-Sulpice ou l'académisme et vos *outrances,* vos *singularités agressives!* Par là, vous compromettez gravement la cause que vous prétendez servir.

— En certains cas, on ne s'étonne pas de voir si odieusement trahi le sens chrétien : ce sont les cas où vous avez fait appel à des incroyants, voire à des marxistes. Il est stupéfiant que des prêtres, des religieux aient oublié la grande loi évidente formulée par fra Angelico : « Pour peindre les choses du Christ, il faut vivre avec le Christ. »

— En fin de compte, sous prétexte de comprendre notre époque, de réconcilier l'Église avec l'art le plus avancé, vous avez pactisé avec cette époque païenne, vous avez capitulé devant elle, vous vous y êtes asservis!

Et voilà dans quelle aventure désastreuse vous avez compromis l'Église. Dieu merci, le sursaut d'indignation qui la soulève va mettre fin à ce scandale.

Sous le débordement de tels griefs[1], les coupables d'Assy, des Bréseux, de Vence, d'Audincourt, et tous leurs complices que ces œuvres ont touchés, ne peuvent plus que disparaître dans les ténèbres extérieures. Leur cas semble des plus clairs. Qu'ils ne tentent pas de se justifier point par point! Des accusations aussi violentes procèdent de parti pris qu'on ne peut attaquer de front. La querelle est envenimée à la façon des luttes politiques de notre époque, où les hommes les plus raisonnables étouffent sous les masques toujours plus serrés et lourds, que leurs adversaires plaquent sur leurs véritables visages, avec ce talent des caricaturistes qui rend criantes de ressemblance les trahisons. Nous voilà totalitaires, exclusifs de tout ce qui n'est pas nos prétendus extrémismes. La querelle est empoisonnée encore par les artistes qui prennent pour une injure personnelle le succès des autres, par tous ceux à qui les œuvres incriminées ne plaisent pas, soit en vertu de quelque système, soit parce qu'ils ont le fanatisme de certains créateurs qui ne voient rien en dehors des lignes où ils œuvrent. Empoisonnée, cette querelle l'est aussi par cette sorte de braves gens aux-

1. Nous ne rapportons pas quelques autres griefs qui font impression aussi sur certains, mais qui sont trop évidemment infamants pour ceux qui les expriment. C'est ainsi qu'on se plaint du battage de la grande presse, du tourisme de mauvais aloi, de « tout le bruit fait autour de l'édifice religieux ». Comme si n'importe quoi d'intéressant à n'importe quel titre ne provoquait pas aujourd'hui ce tumulte, Chartres, et Rome, et une grotte préhistorique, et une sainte comme une star! C'est vraiment *malhonnête* de faire état de cela.

quels il suffit d'entendre les éclats de quelque dispute pour distribuer aux deux partis torts et raisons, s'admirant de ne pas tomber eux-mêmes en de tels excès, prétendant constituer un « tiers parti » et se jugeant incompris de tous parce que ceux qui ont compris les réalités en cause essaient de leur manifester qu'eux, les officieux arbitres, n'y entendent rien. Mais si les victimes de cette affreuse querelle se sentent impuissants à se justifier, c'est davantage encore à cause de tous les présupposés qu'il leur faudrait expliquer, de tous les malentendus préalables qu'ils devraient dissiper. Et c'est au fond, tout au fond, parce qu'ils se rendent trop bien compte que tout est dans la *perception* des valeurs artistiques et religieuses méconnues par les mécontents, que seule cette perception est décisive, qu'alors elle *retourne* les jugements. Mais quoi! elle est comme une grâce.

Sans trop d'espoir, essayons doucement d'orienter vers elle. Nous n'arriverons certainement à rien en criant pour répondre aux cris. Fuyons la dispute, recueillons-nous dans les convictions dont les œuvres litigieuses sont nées. Si ces convictions sont authentiques, elles nous procureront sans doute quelque lumière pour comprendre les griefs qu'on leur fait, mieux encore qu'eux-mêmes ne se comprennent.

## II

## TRAVAIL ET CONTEMPLATION DANS UN SILENCE SACRÉ

Il est deux hauts lieux où les certitudes se trempent. L'un d'eux est la chapelle des Saint-Anges [2].

Je sais aussi bien que quiconque les diverses sortes d'intérêt que peuvent offrir les décorations peintes au siècle dernier dans les églises de Paris. J'ai fait consciencieusement ces pèlerinages, guidé par l'étude de Maurice Denis sur les élèves d'Ingres, et par celle du P. Abel Fabre en ses *Pages d'Art chrétien*. Bien sûr, il y a là quelques qualités durables. Mais si pâles! Mais reflets tellement affaiblis de ce qui avait été, dans les siècles antérieurs, à Florence, à Rome, à Venise, de la beauté vivante! Quand vous avez traîné votre ennui sous les peintures d'Hippolyte Flandrin à Saint-Germain-des-Prés, erré dans Saint-Sulpice de chapelle en chapelle, constaté combien cet immense effort fut vain, et même

2. J'ai la surprise de constater assez souvent que des gens « cultivés » l'ignorent, ou n'en soupçonnent pas l'importance exceptionnelle. Rappelons qu'elle est, à Paris, la première à droite dans l'église Saint-Sulpice et qu'elle fut la principale création de la fin de la vie d'Eugène Delacroix. Elle comporte surtout deux célèbres peintures : *La lutte de Jacob avec l'Ange* et *Héliodore chassé du Temple*.

omme toute néfaste, car la pierre nue serait belle dans es insignes monuments, tandis que ces peintures les âtent — tout à coup la chapelle des Saints-Anges!

Cette fois, cette unique fois, on appela le plus grand eintre de l'époque [3]. Il était de tous le plus « surnaturaste », il se sentait exalté par les thèmes religieux. Nous oyons bien aujourd'hui qu'il était le plus évidemment ésigné pour eux. Et pourtant il avait fallu la révolution e 1848 pour qu'une commande religieuse de quelque nportance lui fût confiée, au mécontentement de tous, : d'abord du monde des arts et du clergé. Assez piètre ommande, si on la compare à celles que reçurent de outes parts ses confrères. Depuis les décorations relieuses de Tiepolo (dont le *sérieux*, on le voit à Saint-lvise, est bien plus profond qu'on ne croit d'ordinaire), Église avait divorcé avec tout haut génie de la peinture. a chapelle des Saint-Anges est le *seul* cas éclatant où lle consentit à une réconciliation. De façon combien ccasionnelle et fugitive! Lorsque la chapelle apparut, en 861, l'opinion unanime la condamna, — à part bien ntendu, quelques esprits, comme Baudelaire, mais de els suffrages compromettaient la cause plus qu'ils ne la ervaient. Cause, d'avance, par parti pris, perdue.

Là où les gens pieux s'indignaient de voir les murs l'une chapelle peints par un artiste notoirement inroyant, nous reconnaissons la seule grande œuvre *religieuse* de l'époque. Là où tous disaient leur gêne de ces peintures sulfureuses », remplies de passion et d'inquiétude, où M. Ingres éclatait de fureur : « Monsieur

3. Il avait sans doute peint dès son début une *Agonie au Jardin* our Saint-Paul-Saint-Louis, puis vers sa maturité l'admirable *Pietà* le Saint-Denis du Saint-Sacrement, trop peu connue. Mais ce n'éaient pas d'importantes commandes.

le Curé, soyez-en persuadé, il y a un enfer! », où l'on jugeait téméraire d'avoir admis dans l'église un art trop libre et le plus « avancé » de ce temps, nous contemplons avec une ferveur toujours accrue une des œuvres les plus classiques qui soient et une de celles qui s'élèvent à la souveraine sérénité, qui s'imposent par leur puissance et leur mystère *sacrés*.

Certes, on a le droit de lui préférer bien d'autres œuvres du passé. On doit en marquer les limites spirituelles. Mais dans cet ordre spirituel, sacré, elle est infiniment au-dessus de tout ce que les contemporains lui préférèrent. Chaque époque doit se contenter de ce que ses créateurs peuvent lui donner. (Il y a beau temps que ce n'est jamais ce qu'elle veut. Et c'est ce qu'elle mérite.) « L'art, a dit excellemment Maritain, est saisonnier comme la nature. » Le Seigneur seul a le droit de maudire les figuiers quand il n'y trouve pas de figues hors de leur saison. D'autres arbres, dans le même temps, donnent d'autres fruits qui sont pour lors d'un prix inestimable. C'est un grand malheur qu'au XIX^e siècle, et depuis, à chaque saison de l'art, on refuse les fruits du moment et l'on prétend retrouver ceux des saisons révolues.

Dans le même sens, une autre leçon de la chapelle des Saints-Anges, confirmée par toute l'histoire de l'art, est exactement à l'inverse de ce qu'on pense communément : c'est que la valeur permanente d'une œuvre au cours des temps est en raison directe de son actualité lorsqu'elle parut. Il faut entendre cela de l'actualité réelle et profonde, non point de celle de la mode communément admise. Ces deux actualités ne s'opposent pas nécessairement. C'est le signe d'une époque vraiment grande, comme celle d'un Raphaël ou d'un Michel-Ange, que

l'actualité la plus profonde y est agréée aussi à fleur d'histoire. L'époque moderne signale sa désharmonie par le refus d'entendre l'expression de son destin profond. Les grands artistes sont des hommes sensibilisés à ce destin et qui en profèrent quelque chose à la façon des prophètes. Leur fortune auprès des générations suivantes est proportionnée à cette profondeur où leur œuvre a puisé son âme. Mais déjà un Rembrandt, d'abord peintre à la mode, avait été renié de ses contemporains, jusqu'à disparaître dans la plus atroce misère, parce qu'il s'était livré à son génie. Celles de ses œuvres avec lesquelles les hommes d'aujourd'hui sont le plus spontanément accordés, ils ne se doutent pas que ses contemporains les jugèrent folles de liberté et d'audace. La chapelle des Saints-Anges est vivante et jeune pour tous le temps qu'elle subsistera, parce qu'elle fut jeune et vivante en 1861. Malheureusement ses contemporains — ceux qui passaient pour sérieux — étaient *vieux*. Ils firent le succès de mode à la peinture mort-née d'Hippolyte Flandrin. Ils lui promirent l'éternité parce qu'elle leur rappelait craintivement le passé. Elle ne fut jamais vivante qu'à la façon des plus pâles fantômes.

Ainsi voyons-nous un cas saisissant de cet étrange phénomène moderne : la non-perception des valeurs les plus vivantes par la généralité des contemporains. Il est habituel dans le domaine des arts depuis un siècle ou un siècle et demi. Il était exceptionnel auparavant. Il est si étonnant que le plus souvent on le méconnaît. On a beau lire les histoires des grands créateurs de ce siècle et leur réprobation par leurs contemporains, on ne s'en fait pas une idée *réelle*, on ne voit ni quelle en est la portée, ni les conditions nouvelles dans lesquelles se posent de ce fait tous les problèmes de l'art en ses rapports avec le

public — avec les fidèles et les autorités ecclésiastiques, quand il s'agit des arts sacrés — ni l'inquiétude et la modestie qui s'imposent à nous, — probablement aussi peu lucides que nos pères, tant que nous n'avons pas au moins cette modestie et cette inquiétude.

Oui, phénomène si déconcertant que je l'entends purement et simplement récuser par ceux à l'attention desquels j'essaie de le faire voir. On serait surpris si je nommais les personnes qui se sont récriées : « Les vraies valeurs artistiques se perçoivent tout de suite! Avec le temps, sans doute, on les apprécie mieux, mais elles s'imposent dès l'abord. Si l'on en vient à admettre certaines choses qui heurtaient au premier regard ce n'est pas qu'on eut tort d'être choqué, c'est un effet de l'accoutumance : il n'est rien de si choquant qu'à la longue on ne s'y fasse. » Voilà comment on se tranquillise, comment des considérations *a priori* écartent purement et simplement la connaissance d'un phénomène aussi grave, aussi général, renouvelé de génération en génération, diversifié de tant de manières [4]. Les faits sont là, telle la critique unanime de la chapelle des Saints-Anges, telle la façon dont on a traité les impressionnistes. J'ai vu l'opinion changer à l'égard de van Gogh : sa peinture paraissait encore folle à la plupart des gens cultivés vers 1935; lors de l'exposition de 1948 l'admiration fut unanime; je fus bien frappé de ce que plusieurs visiteurs de cette exposition me firent, sans se concerter, les mêmes réflexions, regrettant de ne pas trouver chez les peintres d'aujourd'hui les qualités qu'ils venaient de goûter, sans le moindre problème, chez van Gogh. Avec une admi-

4. Un jeune historien de l'art ne fera-t-il pas sa thèse sur ce phénomène, nous donnant à son sujet une étude d'ensemble et précise, au moins en ce qui regarde l'art français depuis 1830 environ ?

rable candeur, ils ne se doutaient en rien que ces mêmes qualités avaient fait scandale durant plus de soixante ans, qu'ils parlaient des peintres d'aujourd'hui par référence à van Gogh comme, entre 1880 et 1930, parlaient de van Gogh les admirateurs du meilleur Corot — lequel, de son vivant, avait passé pour un peintre maladroit en celles de ses œuvres qui font définitivement sa gloire et dont il n'avait, de son vivant, pas vendu une seule.

Prenons-y bien garde, la conclusion n'est pas : On aura chance de se tromper le moins en pariant pour ce qu'il y a de plus *avancé* dans l'art d'une époque. Telle n'est pas la conclusion, parce que cette notion de « plus ou moins avancé n'est qu'une notion et non pas *une expérience des qualités en cause* : elle est dégagée d'impressions superficielles, des impressions somme toute négatives causées par les choses qu'on ne comprend pas. Ces choses paraissent d'autant plus « avancées » qu'on les perd de vue davantage, mais cet éloignement peut être dû aussi bien à des singularités gratuites qu'à des qualités réelles dont on se trouve dépassé.

La conclusion, certes, est plus ardue : nous sommes prévenus que, depuis plus de cent ans, le sort qui était exceptionnel dans les cas du plus génial Gréco, du Rembrandt d'après la *Ronde de Nuit,* de Vermeer (sait-on que ce maître fut méconnu durant deux siècles ?), ce sort est devenu ordinairement celui des plus hautes qualités artistiques et spirituelles. Elles sont si hautes que, le plus souvent, elles ne passent pas inaperçues. Les contemporains ont vu ceux des tableaux de Corot que les critiques stigmatisaient comme sommaires et gauches; ils ont vu les Courbets, pour les refuser avec fureur, et les premiers Manets, qui les ont fait crier à la mystification autant qu'aujourd'hui les Picassos; ils connaissaient bien

Delacroix, mais hélas! pour s'entendre à le traiter, lui, le dernier des maîtres de la Renaissance, comme le chef des « révolutionnaires ».

Non, depuis un siècle, la méconnaissance des hautes qualités n'en est généralement pas l'ignorance : on les connaît, on les connaît trop puisqu'on les connaît mal : elles provoquent un scandale. Mais nous ne sommes pas invités à prendre le contre-pied de l'opinion scandalisée, car même si l'opinion était toujours sotte et en tout, jamais néanmoins le critère de la vérité ne serait la réaction de la sottise. Nous sommes invités à ne pas céder au scandale, *à ne jamais crier avec les loups,* puis à nous défier de nos impressions hâtives, et si ces deux conditions négatives étaient remplies pour de bon, déjà beaucoup de mal serait évité, beaucoup de bien deviendrait possible. Mais cela ne suffit certes pas. Il s'agit, au fond d'une *accommodation* positive de tout l'être aux œuvres, aux génies qui s'y expriment, aux valeurs qu'elles mettent en cause (comme l'œil « accommode » différemment selon les distances et les éclairements).

Certes, il n'est pas possible, faits comme nous le sommes, que cette *accommodation* ne risque de dégénérer en l'*accoutumance* aux défauts comme aux qualités. Mais dans ce risque nous reconnaissons celui de l'homme en toutes ses démarches. Précisément ce à quoi nous sommes invités, c'est à un éveil de l'esprit, de la sensibilité, du cœur, à celui-là même qui empêche les habitudes de se réduire à leur mécanisme de réflexes automatiques. Loin de faire abdiquer les jugements de valeur et de mener à tout admettre, c'est dans la mesure de son éveil, de sa sensibilité vitale aux qualités, que l'esprit échappe, soit aux entraînements des vieilles habitudes reçues de la foule, soit à celui des habitudes nouvelles que font con-

tracter des impressions multipliées dans un même sens. (Il est curieux qu'au sujet de l'art les prétendus « prudents » mettent davantage en garde contre celles-ci que contre celles-là — le « snobisme » — qui sont tellement plus fréquentes.)

Aujourd'hui — après quatre-vingt-dix ans! — cette « accommodation » est facile dans la chapelle des Saints-Anges. Il y a longtemps que ce langage pictural est admis. Aussi l'œuvre livre-t-elle sans peine son message spirituel. Ce n'est pas ici le lieu de le détailler. Mais il nous rend graves dès le premier regard et, dès ce regard, nous exalte. Le *sacré!* Que nous apercevions d'abord la *Lutte de Jacob avec l'Ange,* nous voilà transportés tout d'un coup, comme a si magnifiquement dit Barrès, « au pays de toujours », et là ce qui prime c'est une souveraine musique qui résout dans sa paix la fuite éperdue vers on ne sait quel défilé de montagnes dans le matin, et toutes les luttes d'ici-bas ramenées à la violence du héros qui fonce et à la force de Dieu qui l'exerce, aussi invincible qu'imperceptible, simulant la grâce d'un danseur. Que l'*Héliodore* apparaisse d'abord à nos yeux, c'est l'éclat dramatique et triomphal de la page biblique, une manifestation soudaine de la puissance de Dieu qui imprime en nos âmes la terreur sacrée. Assurément, le sacré consiste dans une rupture. Nous sommes arrachés au train vulgaire de la vie. Et c'est vrai que le sacré *s'impose*. Comment personne a-t-il jamais pu le méconnaître ici, nous demandons-nous avec stupeur quand nous savons l'histoire. Devant l'œuvre *sacrée* nous comparaissons, elle nous rappelle à l'ordre, à notre destinée éternelle, elle nous met en jugement, nous avons à faire effort pour reprendre la liberté de la juger. Et elle nous capte pour la contemplation. C'est que ces

deux murs sont animés de l'émoi d'un des plus grands génies de l'expression poétique qui furent jamais, qui y endura longuement en toutes ses puissances ce qu'il pouvait percevoir du mystère sacré. Cette expérience, à laquelle son génie s'est tout entier ouvert, Dieu seul peut dire dans quelle mesure elle fut surnaturelle. Il nous suffit qu'elle ait été analogue à celle de la foi. Le peintre-poète fut docile à tout ce que, grâce aux intuitions de son sens intime, il percevait de la Parole divine, et il n'en dit rien au delà de ce qu'il en a pâti. Autour de lui, la peinture, pour être religieuse, se faisait sentimentale, rhétoricienne, didactique, et tout cela était faux, et tout cela est mort. L'appel au génie fut l'appel aux profondeurs, et la peinture, au cours de longues années, se tissa sur ces murs, éternellement vivante, comme l'expérience spirituelle dont elle naissait.

L'autre haut lieu est l'œuvre entier de Georges Rouault. De quelle façon paradoxale, puisque ce maître ne fut jamais admis, jusqu'aux approches de ses quatre-vingts ans, à travailler pour l'Église. Maintenant, tout le monde en convient, lui seul était capable de remettre des vitraux dans les fenêtres de la cathédrale de Bourges, dépouillées par le vandalisme des chanoines vers la fin de l'Ancien Régime [5]. Mais aux époques de sa carrière où il aurait pu accomplir cette œuvre-là ou d'autres, la proposition eût universellement indigné la commission des monuments historiques, les municipalités et les autorités de l'Église.

5. On sait que l'abside de cette cathédrale prodigieuse comporte le plus bel ensemble de vitraux du XIII^e siècle après celui de Chartres et que l'abondante lumière des fenêtres latérales lui nuit beaucoup.

Je dois ici battre ma coulpe. Je fus avant la guerre de ceux qui ne croyaient pas qu'il fût possible de faire à Rouault une commande pour une église, tant les fidèles me paraissaient rebelles à son art, tant j'avais peur de les heurter. Je connais donc autant que quiconque cette considération : elle m'a longtemps impressionné, on le voit, jusqu'à la pusillanimité et l'injustice. Du côté de l'art de Rouault, j'avais aussi un doute. Il est certain qu'un sermon ne saurait être prononcé dans le style de Léon Bloy [6]. Je me demandais si l'art de Rouault n'était pas l'affirmation trop violente d'une personnalité trop singulière pour remplir une fonction liturgique. En cela je méconnaissais probablement les pouvoirs du génie. Et j'aurais dû me dire : « Courons le risque, commençons par une petite chapelle, et l'on verra bien! » Mis dans des situations auxquelles ils sont accordés quant à l'essentiel, les artistes de génie s'étonnent eux-mêmes de trouver le ton qui convient et qu'ils ne se connaissaient pas.

Le plus grand génie religieux de l'art à notre époque a approché quatre-vingts ans sans qu'aucune œuvre de lui fût admise dans l'église. C'est qu'avec nul peintre n'éclata aussi fortement qu'avec celui-ci l'opposition qui existe entre les deux sortes du *sérieux* : le pseudo « sérieux » des conventions extérieures et le sérieux profond de l'âme qui obéit, comme dit Rouault, à « un ordre intérieur ». Nous touchons ici à quelque chose de très grave, grave de toutes parts. Grave notamment en ce que le catholicisme refuse cette opposition, lui qui va jusqu'à soumettre l'inspiration intérieure au contrôle du magis-

6. Il devrait être plus certain encore, pour tous, que le style de Léon Bloy serait moins répréhensible dans la chaire, parce qu'authentique, que le style habituel des prédicateurs, si irréel, si faux.

tère. Mais ce n'est certes pas pour condamner l'inspiration authentique, la règle du magistère étant celle de la foi, ouverte à l'infini. Il faut tout de suite calmer certaines inquiétudes. Lorsque Rouault déclare : « L'artiste ne doit obéir qu'à un ordre intérieur », il le fait dans la plus parfaite orthodoxie, sans illuminisme, à la façon dont saint Augustin disait : « Aime, et fais ce que tu veux. » C'est en ses profondeurs mêmes que le plus libre génie, lorsqu'il est catholique comme l'est Rouault, se sent et se veut membre de l'Église, se laisse façonner par elle, de même qu'en ces profondeurs, il se sent et se veut le fils du petit peuple artisan de France et de tous les maîtres d'autrefois. On voit là combien grave — au sens propre du mot qui signifie un poids, une soumission de tout l'être à quelque chose comme l'attraction universelle — est cette obéissance secrète, combien peu inquiétante par rapport aux vérités de la foi, à la discipline de l'Église, aux valeurs humaines. On comprend alors l'admirable déclaration de ce Rouault à l'époque même où il passait pour un révolté : « Il est facile à tout venant de se révolter, plus difficile d'obéir en silence aux appels intérieurs et de passer sa vie à chercher les moyens d'expression sincères et adaptés à nos dons, si nous en avons. » Mais cette obéissance de la sincérité, aussi absolue que l'homme est capable d'absolu, en ce point secret où la personne ineffable se connaît aussi bien comme liberté irréductible que comme communion avec Dieu et avec les hommes, dans la dépendance envers eux, cette même obéissance est nécessairement révolte contre les caricatures de l'ordre. Révolte aussi véhémente que l'attachement, car elle a lieu en vertu de cet attachement à l'ordre essentiel qu'il faut sauvegarder, purifier, venger.

Rouault est venu dans un temps où le « désordre établi » est particulièrement médiocre et où il mortifie les valeurs d'une façon si sotte, si évidente, si cruelle, qu'il faut de l'héroïsme pour ne pas se révolter contre l'ordre profond qu'il discrédite. Ainsi l'art qui règne habituellement dans l'Église est une caricature honteuse de l'art des maîtres dont il se prétend l'héritier et sur lequel il s'imagine même quelquefois être en « progrès ». Pour faire de la peinture qui puisse passer pour « religieuse » on est amené à prendre un ton faux. Le mal en est arrivé à un tel point que le plus essentiellement religieux des maîtres contemporains s'est généralement abstenu, durant sa montée vers la pleine maîtrise, de traiter les thèmes religieux : il craignait, a-t-il expliqué lui-même, de commettre des œuvres « où une convention sournoise se serait glissée ». Il dut longtemps se rabattre sur un art qui était religieux à *rebours,* précipitant son exigence d'absolu dans la représentation de juges iniques et de prostituées. C'est seulement à l'époque du *Miserere* qu'il osa remonter des profondeurs de la misère humaine vers celles de la miséricorde divine, et peu à peu son art put se détendre et s'apaiser dans l'intimité du Seigneur; elle était, certes, au principe secret de sa révolte, mais il risquait, avant la pleine possession de ses moyens, d'en contaminer l'expression par les habitudes communes. On vit donc Rouault repartir à tâtons, à la fois du néant laissé à la place de l'art prétendu « chrétien » dont il devait commencer par tout refuser, et de l'absolu de son exigence intérieure.

C'est là qu'est le *sérieux* de l'art moderne, car le cas de l'expression religieuse n'est que le paroxysme d'un drame qui se joue à l'égard de toutes les autres réalités artistiques. « Mon art, j'y risque ma vie, avait dit déjà

van Gogh, qui l'y perdit en effet. L'artiste s'engage totalement dans sa création. Cet absolu qui le requiert et qu'il exige lui dicte sa mesure, qui ne peut que paraître un excès par rapport aux mitigations de la foule. Mais c'est sottise de crier à l'*outrance* quand l'artiste va aussi loin que l'y oblige son « ordre intérieur » authentique. (De fait, de génération en génération, on reconnaît que l'artiste jugé de son vivant « outrancier » gardait la mesure : l'une après l'autre, on rejette les demi-mesures de ceux que sur l'heure on vantait pour leur modération.) Les rameaux de l'art n'ont jamais porté fleurs et fruits qu'à leur extrême. Dans ce dernier phénomène, rien qui soit propre à notre temps. Rien de nouveau non plus dans le fait que le créateur crée et que la vie étant toujours, par définition même, nouvelle, il innove. Ce qui est tristement nouveau, c'est de stigmatiser sa nouveauté comme un vice ainsi que fait le public, c'est d'exiger d'elle qu'elle se coule en des formules — que celles-ci soient anciennes ou prétendues « modernes ». Ce qui est nouveau dans l'artiste, parce que les moyens auxquels on prétend l'astreindre sont faux, c'est qu'il soit acculé à la révolte contre eux, qu'il soit obligé de repartir de rien, à tâtons, et c'est la véhémence de l' « ordre intérieur » qu'il subit, véhément à la mesure de l'excès des temps actuels. Et combien énigmatique, cet « ordre intérieur »! Sujet à des « nuits » comme la foi. Pauvreté suprême de l'esprit. Dépouillement analogue à celui des mystiques. Il y a déjà quelque chose de *sacré* dans cette « sortie de son pays et de sa parenté », dans cette rupture, au nom d'un absolu, avec les habitudes grossières, dans cette marche en des routes non frayées, à la lumière d'une conviction mystérieuse. Et c'est dans ces profondeurs que l'artiste atteint au sacré,

à ce *nescio quid horrendum* que percevait saint Augustin en descendant en soi. Plus le monde matérialiste, rationalisé, concentrationnaire, totalitaire, mécanisera l'homme social, plus l'esprit cherchera son salut en des œuvres qui lui soient l'occasion d'un approfondissement intérieur, d'une pure gratuité, d'un témoignage rendu aux valeurs ineffables par le sens intime. De plus en plus, c'est le rôle que jouera l'art. De plus en plus, ce sera vers le sacré *la seule voie*. Car toutes les grandes données qui commandent aujourd'hui la vie de l'esprit, et plus particulièrement la création artistique, y obligent. Rien de valable ne naîtra plus que de ces profondeurs-là. On peut souhaiter un art plus facile, on peut invoquer les exemples anciens, on peut formuler mille vœux, on doit dénoncer les risques de cette aventure, rien n'y fera : on est obligé de courir ces risques, parce que désormais les créateurs dignes de ce nom ne peuvent plus ni créer ni accéder au sacré que dans les voies inconnues d'eux-mêmes où les appelle leur « ordre intérieur ».

Données inéluctables comme un climat. L'erreur des cent dernières années fut tantôt de les ignorer tout à fait, tantôt d'en restreindre la signification et l'urgence ou de biaiser avec elles.

L'on ne voit pas les effets de cette conduite dans la seule production religieuse que le critique italien Guzzi a si bien qualifiée de « marginale et anachronique ». Le mal apparaît souvent dans bien des tentatives de « renaissance moderne de l'art sacré », qui font une telle cacophonie dans les églises et les expositions. En revanche, chaque fois que l'on consentit à cet équivalent artistique de la pauvreté spirituelle, l'on eut les vraies richesses :

ainsi la chapelle de Delacroix, le *Sacré Cœur* d'Odilon Redon, les meilleurs Denis, l'œuvre de Rouault... Nous ne citons que ces grands cas fameux, à titre d'indication, mais il y en eut un assez grand nombre de modestes. Les « génies », ne l'oublions jamais, sont de tous degrés et de toutes sortes. Chaque fois, la réussite eut valeur universelle dans la mesure où elle était singulière, permanente autant qu'elle parut témérairement neuve en son temps.

Somme toute, la grande affaire est de retourner la conduite habituelle. D'habitude, on se fait un « idéal » intemporel de l'Église, à partir de principes théologiques ou plus exactement, hélas, un « idéal » périmé, d'après ce qu'elle fut en des conditions historiques irrémédiablement abolies. De l'une ou l'autre façon, on ferme les yeux sur le fait que l'on ne dispose plus des ressources artistiques nécessaires pour accomplir dignement cet « idéal ». A l'inverse, contentons-nous de ce que les créateurs (grands ou petits selon le cas) peuvent le plus valablement donner. Appliquons aux églises de notre monde en révolution la règle fixée par Pie XI et par Pie XII aux arts indigènes en leurs œuvres catholiques : accueillir la vie autochtone autant qu'elle *n'est pas contraire à la foi*[7].

Le chanoine Devémy fut le premier responsable d'un

7. Cette règle, hélas! est, aux pays de missions, enfreinte dans la pratique, en ses deux membres : d'une part, la vie des arts indigènes a été pour la plus grande part stérilisée par la pseudo-civilisation occidentale et sa vision académique; d'autre part, au lieu de s'en tenir au critère négatif : *non contraire à la foi*; on veut, en fait et parfois en droit, soumettre les arts indigènes aux normes d'une prétendue « tradition des arts sacrés », qui est spécifiquement méditerranéenne et fort récente. Voir là-dessus : « Le douloureux problème des arts missionnaires », *L'Art Sacré*, mars 1951.

ensemble sacré qui comprit tout cela vraiment. Obligé de construire une église pour les malades d'Assy, il s'adjoignit le P. Couturier, et tous deux firent appel à de grands maîtres ou à d'excellents artistes qui leur paraissaient qualifiés pour les tâches. « On prend la vie, a écrit le P. Couturier, où on la trouve et comme elle est. Cette vie débordante, violente, follement généreuse de l'art moderne allait donc être agréée, bénie par la sainte et vieille et maternelle Église. Offerte au Christ comme le plus bel hommage. » « Notre devoir, a-t-il écrit encore, est d'apporter à Dieu et à notre foi ce qu'il y a de meilleur dans l'art d'aujourd'hui. » Le meilleur, c'est bien des *meilleurs* qu'on doit l'espérer, des plus grands artistes, et sans gêner en rien leur action créatrice. C'est encore ainsi que l'on tendra le plus efficacement vers une renaissance de l'art chrétien tout entier. La déchéance est trop profonde et dure depuis trop longtemps pour que, sans quelques réussites éclatantes, des talents mineurs suffisent à y remédier. Il faut une sorte de résurrection, et seuls les génies les plus créateurs peuvent la provoquer. L'appel aux maîtres procède d'un enthousiasme pour le génie. Il est certes dans une certaine ligne romantique, plus précisément selon l'esprit de Péguy, et tel que l'avait exprimé Delacroix : « Il faut toujours parier pour le génie. »

Les instigateurs d'Assy « pariaient », ils couraient les risques (sans quoi ils n'eussent pas tenté les chances). Mais le *pari* qu'ils faisaient n'allait pas au hasard. Il s'adressait aux plus qualifiés et dans les lignes mêmes de leurs pouvoirs. Quel artiste paraissait « sensibilisé » à tel thème ? Lequel créerait l'atmosphère désirable que l'on espérait de tels ou tels éléments majeurs : la tapisserie drapant le sanctuaire, les vitraux, la mosaïque de la

façade ? En retour, tels ou tels maîtres dont aucune occasion n'avait jusqu'ici révélé les virtualités religieuses, comment réagiraient-ils si on leur suggérait quelque contribution à l'ensemble ?

Le tout était de les atteindre au cœur. Je veux dire : *l'ordre intérieur* qu'ils doivent subir d'une façon assez vitale pour que leurs œuvres jaillissent avec la sincérité d'un cri, exigera-t-il de cet artiste une mosaïque qui soit, sur la façade, un appel éclatant et solennel à entrer dans l'église, de cet autre que sa tapisserie célèbre au-dessus de l'autel, avec une sorte de gloire austère, un triomphe de la lumière sur les ténèbres, ainsi de tout. Chacun, en ce qui le concerne, éprouvera-t-il la « nécessité de créer » comme dit Rilke au jeune poète, et de créer précisément *ceci* et *cela*, conforme aux exigences de la destination et du thème ?

M. Devémy pensa que Bonnard, si « sensible à toute la beauté du monde », si modeste et touché des misères des hommes, se sentirait accordé avec saint François de Sales, dont il souhaitait une évocation au-dessus d'un autel. Le peintre fut d'abord étonné. Mais il se pénétra des écrits du saint. Peu à peu un visage compatissant et doux se recueillit pour lui sur le savourement intérieur de la bonté divine, en même temps qu'il se différenciait à peine des charmes de la nature et de la peine des hommes. « Je crois, disait Bonnard, en le fixant sur la toile, qu'il revêtira le mur avec discrétion [8]. » De fait, on ne saurait imaginer un équivalent pictural plus pur de la grâce propre au saint évêque de Genève.

8. Tant de discrétion, en un lieu où le peintre ne prévoyait pas que le jour naturel serait insuffisant. Prévenons les visiteurs d'Assy qu'ils doivent demander que l'on éclaire cette image; il ne faut pas qu'ils se figurent l'avoir vue si l'électricité n'est pas allumée.

Il fallait évidemment faire enfin profiter l'Église du génie de Rouault. Le vieux maître permit que l'on choisît dans son œuvre des peintures dont il surveilla la transposition en vitraux et il compléta l'ensemble, pour les fenêtres basses de la façade, en composant quelques cartons. Ensemble magistral, lui aussi tellement modeste, et en ses dimensions, et plus encore par ce qu'on y perçoit de la parfaite soumission des moyens à l'exigence intérieure, sans un seul trait ni une seule touche d'emphase, de complaisance ou de facilité. Les trois petites fenêtres de la tribune des chanteurs, au-dessus, reçurent des vitraux de Bazaine qu'un peu de recul permet de voir avec les chefs-d'œuvre de Rouault d'un même regard, et ils soutiennent ce voisinage. Ils allient une rigueur de discipline réfléchie au lyrisme et à la sensibilité d'une sorte de *daïmon* impétueux. Deux générations que trente années séparent l'une de l'autre, deux « génies » artistiques que l'on peut dire à certains égards antagonistes, des moyens non moins différents s'apparentent ici selon l'esprit : devant l'un et l'autre registre on se souvient de ces mots de l'abbé Maurice Morel : « Ce dépassement de l'immédiat, cette touche ineffable au cœur, cette ouverture sur le mystère, ce goût du sacré et de l'essentiel, cette contagieuse exultation et ce recueillement purifiant... »

Les vitraux des fenêtres latérales manifestent bien l'absence de parti pris des ordonnateurs de l'œuvre, puisqu'ils sont dus à des talents aussi divers que ceux de Brianchon, Berçot, P. et A. Bony et du P. Couturier lui-même. Au côté nord, les deux vitraux de Berçot étonnent à première vue par leur extrême « dépassement de l'immédiat », par une assez abstraite transposition et recomposition des formes naturelles; mais à mieux regarder,

on hésite à conserver ce qualificatif d' « abstrait », tant l'intelligence ordonne là des éléments dont elle exalte les qualités sensibles et tant elle œuvre selon l'esprit des deux saints que ces vitraux célèbrent, saint François d'Assise et saint Vincent de Paul.

Pour l'autel qui est à l'extrémité du bas-côté nord, on souhaita d'abord sans succès un saint Dominique d'André Derain. On obtint d'Henri Matisse, tandis qu'il travaillait à sa chapelle de Vence, un panneau de céramique émaillée jaune où le saint est suggéré par quelques rares et larges traits de pinceau noirs. L'échelle exceptionnellement grande de la figure, la puissante liberté du graphisme, le dépouillement de la matière imposent une bien mystérieuse impression de noblesse spirituelle. Le rythme des lignes met en valeur le tabernacle du Saint-Sacrement, dont la porte de bronze est sculptée par Braque, austère.

On vient à Assy en croyant trouver un musée, et l'on reçoit le choc du *sacré*. Cette église est même avec l'intérieur du Sacré-Cœur d'Audincourt le seul ensemble religieux « moderne » où on l'éprouve comme dans les églises les plus saisissantes du moyen âge. C'est que les œuvres décisives y sont nées des profondeurs silencieuses. Dès que l'église apparaît, la mosaïque de Fernand Léger qui en couvre presque entièrement la façade cause la rupture, oblige à passer dans un ordre qui n'est plus celui du courant du monde. Aussitôt entré, la tapisserie d'André Lurçat s'impose à l'âme comme une musique qui la rend singulièrement grave et lui fait obscurément pressentir le combat dont elle est l'enjeu. On préférerait, certes, pour dominer le sanctuaire un *Pantocrator* ou une *Panagia*. Mais qui donc aujourd'hui traiterait de tels thèmes mieux qu'on ne récite une leçon apprise ? Quel-

que impressionnante que soit, du reste, la Bête qui brave la Vierge glorieuse, ses maléfices ne l'emportent certainement pas, aux yeux de quiconque perçoit la sérénité qui se dégage de cette composition.

Au-dessous régnait dans le sanctuaire le grand crucifix de l'autel, l'élément central de l'ensemble. Il manque à l'équilibre du tout. C'était le fameux crucifix de Germaine Richier. Qui ne comprendrait que l'autorité diocésaine se soit émue des protestations indignées qui l'ont assaillie de toutes les régions du monde, à la vue d'une photographie, ou que lui ont adressées des visiteurs de passage ? Moi-même, cette photo m'a choqué autant que personne. Ce Christ y apparaît comme un débris d'arbre déchiqueté par la pourriture. Mais si l'on évite de se durcir sur cette première impression et si l'on demeure docile au rayonnement de l'œuvre, l'on en vient à être frappé surtout de son grand mouvement triomphal. Dans l'église elle-même, le magnifique bronze dont elle est faite, son ample dimension, sa solennité contribuaient assez vite à l'affirmation de ce caractère. Certes, les avis peuvent différer sur la convenance d'une œuvre aussi pathétique à sa fonction liturgique. Mais avant toute discussion il faudrait être d'accord sur ceci qu'une image du Christ en sa Passion devrait tendre à unir des incompatibles : l'expression du tragique et de l'abjection et celle de la gloire que notre foi contemple en notre Dieu, vainqueur de la mort et régnant par la croix. Quand on perçoit le crucifix de Germaine Richier comme un grand cri de victoire : « On ne me prend pas ma vie, je la donne! », quand on admire la double identification que l'artiste a réalisée du Christ avec sa croix d'infamie et avec son offrande souveraine, on ne peut que reconnaître dans cette œuvre une des suggestions les plus fortes que

l'art ait jamais réussies du mystère que notre foi contemple et que les formes plastiques ne peuvent représenter.

De fait, les récalcitrants irréductibles furent rares parmi les paroissiens d'Assy et nombreux les fervents. Ici apparaît à son extrême un état de choses d'une importance capitale, dont pas un querelleur ne semble se douter. Les œuvres litigieuses paraissent de nature à heurter *les* fidèles. Mais qu'importent les réactions de fidèles qui passent à la hâte, ou qui ne sont choqués que par des photographies ? La question que l'on devrait se poser lorsqu'on crie au scandale est de savoir si quelque scandale a lieu *dans la communauté déterminée de fidèles* pour laquelle telles œuvres ont été faites. Or il n'y eut nul scandale parmi les fidèles d'Assy. Pour sûr, quelques mécontentements, et bien entendu de premières surprises et de premiers heurts. Mais sans gravité. Et les plus fervents furent vite conquis. Ils le furent par les valeurs religieuses qu'impliquent les œuvres et à la faveur de leur fonction sacrée.

Telle fut la leçon la plus significative peut-être d'Assy. On vit s'y retourner le jeu de lois qui semblaient fatales, qui faisaient penser : désormais une œuvre vraiment vivante de la vie de l'art ne pourra plus devenir l'expression de la vie religieuse des fidèles, personnellement ou en communauté. Les valeurs artistiques choquent trop les contemporains; le ressentiment qu'ils en éprouvent leur fait prendre à rebours les valeurs religieuses. A Assy, la ferveur de la vie paroissiale, la qualité de la prière, soit aux heures silencieuses passées par quelques chrétiens dans l'église, soit durant les célébrations du dimanche, firent naître une communion d'ordre sipirituel entre la dévotion des fidèles et la sincérité des artistes.

C'est l'expérience de cette communion qui fit tomber les préjugés, dissipa les malentendus, et les valeurs religieuses orientèrent vers les qualités plastiques d'abord déconcertantes.

Du moment que les unes et les autres existent dans les œuvres, et moyennant un peu de diplomatie et beaucoup d'amour, c'est bel et bien le rôle liturgique, sacré, de ces œuvres, qui, loin d'empêcher qu'on les demande à des artistes encore étonnants pour le public, permet à ces artistes de briser la « tour d'ivoire » où l'incompréhension les emprisonne. Élevant leur art à la plus haute signification, la signification religieuse et sacrée, ils rejoignent ce qu'il y a de meilleur dans les hommes. Ils l'exaltent. Car il ne s'agit plus de « public » mais de *fidèles*, et non plus d' « objets d'art », mais d'œuvres sacrées. Il est donc parfaitement normal, mais il n'en est pas moins beau — et combien aujourd'hui, hélas, inattendu! — que ce soit l'Église qui ait enfin accordé à Bonnard, à Rouault, à Matisse, à Léger, à Bazaine... cet accomplissement suprême que confère seul à l'art le monument. Ni l'État, ni les amateurs, ni les partis politiques ne pouvaient le leur procurer, du moins en cette plénitude. Car seule la tâche d'Église exige un tel *dépassement*, une communion qui doit se faire tellement au delà et des œuvres et des créateurs eux-mêmes et des contemplateurs, aidés par ces œuvres à devenir des contemplatifs.

Peu à peu *l'ordre intérieur* fut intimé à Matisse de ce dépassement. A partir d'un rêve de vitraux, l'imagination de l'espace vivant de lumière colorée que ces vitraux créeraient l'obligea à couronner toute l'œuvre de sa vie par l'élaboration complète d'une chapelle. « Ces espaces

illimités, ces prolongements infinis qu'il cherchait », a écrit le P. Couturier, « il ne pouvait les trouver que dans un monument lui-même ouvert à des espaces spirituels où la vie de l'homme ne connaît plus de limites, ni dans l'étendue ni dans le temps ». Durant trois années et demie, il s'y employa jour et nuit. Son souci était, dit-il, « la création d'un espace religieux... Prendre un espace clos de proportions très réduites et lui donner, par le seul jeu des couleurs et des lignes, des dimensions infinies ». « Je veux, a-t-il dit encore, que ceux qui entreront dans la chapelle se sentent purifiés et déchargés de leurs fardeaux. »

Il nous faut, une fois de plus, emprunter tout simplement au P. Couturier quelques lignes pour faire le mieux entendre l'espèce du *sérieux,* de la *sincérité,* propre à Matisse et comment elle transcende toutes les difficultés que soulèverait au sujet d'une telle œuvre un esprit superficiel : « Matisse n'a jamais rien fait qu'il ne se soit d'abord imprégné tout entier, corps et âme, de ce qu'il voulait peindre, s'identifiant à l'objet qu'il voulait représenter, puis l'exprimant d'un seul élan, rapide et en quelque sorte incontrôlé, afin de s'y livrer tout entier, sans réticences, sans précautions, tel qu'il est alors devenu, lui-même transformé par cette vie d'un autre en lui. « Il faut que ce que je fais pousse en moi comme une plante dans la terre »; ou bien encore : « A partir d'un certain moment, ce n'est plus moi, c'est une révélation : je n'ai qu'à me donner... », et il nous disait aussi, parlant du Chemin de la Croix : « Ces choses-là il faudrait les savoir tellement par cœur qu'on puisse les dessiner les yeux bandés... » Nous n'avons pas besoin de dire combien de tels principes de travail sont précisément ceux qui devraient régler tout art religieux. »

Dans la longue période de l'élaboration préalable, de l' « identification à l'objet », l'attention la plus docile aux enseignements de l'Église, à ses usages, a joué un rôle décisif, et non moins l'amitié avec les religieuses dont l'artiste préparait la chapelle. Il serait bien intéressant d'analyser cela si nous disposions de la place nécessaire aux notations concrètes qu'il faudrait multiplier. L'œuvre qui en résulte est aussi merveilleuse pour l'œil de l'enfant, aussi suggestive pour la contemplation prolongée, qu'elle est déconcertante aux premiers regards critiques. Le paradoxe d'une telle création opère. Tout homme *sérieux* selon le monde s'impatiente : Tant de peine pour si piètre résultat! Graffites séniles! Régression en deçà de l'art des cavernes! Mépris de tout l'acquis de la civilisation! Illuminisme! L'enfant de Dieu qui sommeille dans la chrysalide du *sérieux* périssable ne la brise pas nécessairement, ne délivre pas forcément ses ailes. Trop d'habitudes l'enserrent. Il lui faut la contemplation pour parvenir au point où le créateur n'est arrivé que par des années de contemplation. Il nous faut la prière, aux heures de solitude et de silence pour que l'œuvre peu à peu livre son secret. C'est pour éviter les méprises et pour aider vers l'ineffable qualité spirituelle qui a aimanté tout le travail, qu'a été précieuse l'amitié du créateur avec les destinataires et qu'elle doit être donnée en règle. Le style est vraiment *de l'homme même* : rien de plus efficace que les gestes, le timbre de la voix, le regard de l'homme pour révéler à quelle exigence précise de qualité l'œuvre répond et invite. Pourtant le créateur fut le premier surpris de ce que lui dictèrent ses profondeurs. Il est normal que son œuvre aussi surprenne, et même ses confidents. A Vence c'est le chemin de croix qui est le morceau le plus litigieux, si j'en

juge par ma première gêne. Le P. Couturier encore a le mot juste : « Je vois ici, dit-il, comme une grande page couverte de traits qui ressemblent à l'écriture altérée, à peine lisible, de ces lettres qu'on nous écrit à la hâte sous le coup d'une trop grande émotion et où nous voyons déjà, sans pouvoir encore les déchiffrer, les signes les plus clairs et les plus bouleversants de ce qu'on va nous dire. » Cette écriture altérée, comme elle est étonnante dans l'œuvre de Matisse, combien différente des graphismes qui disaient l'euphorie! Le trait tremble et se brise, est soudain brutalement appuyé, disparaît, se réduit parfois à des allusions, et la composition entière s'agite de mouvements contrariés, s'effondre sous la croix. Le drame du Calvaire a fini par briser le bel instrument de la vie heureuse, en a tiré des cris d'abord scandaleux comme lui, mais peu à peu ils deviennent le concert qui éveille l'âme au suprême d'elle-même. Elle admire que des accents aussi déchirants contribuent au pur silence de ces murs.

Tandis que Matisse longuement élaborait son espace sacré, Manessier, durant quelque dix-huit mois composait les vitraux des six fenêtres d'une petite église de montagne, pour y répandre une atmosphère de pureté et de ferveur. C'est aux Bréseux, sur les plateaux du Jura, entre Saint-Hippolyte et Maîche. Humble village perdu parmi les forêts et dans les prairies. Gens simples, qui font du fromage. Il est difficile de savoir leurs sentiments. Ne m'a-t-on pas rapporté ce dicton comtois : « Si ma casquette savait ce que je pense, je la brûlerais tout de suite. » Lents à se livrer, ils le sont d'abord à changer d'habitudes et à accueillir des choses singulières. Voilà les fidèles à qui le secrétaire de la commission d'art sacré

de Besançon, ce chanoine Ledeur auquel on doit dans le diocèse tant de réalisations excellentes, et le curé si authentiquement humain et chrétien, l'abbé Comment, proposèrent et firent aimer des vitraux non figuratifs.

Manessier aurait volontiers répondu à leur désir et figuré dans les six fenêtres six saints. Rien de systématique chez lui. Mais finira-t-on par comprendre qu'un artiste ne fait pas ce qu'il veut? Manessier, pour un temps que Dieu seul sait, ne peut concevoir que de purs rythmes, de pures harmonies. Mais tout son cœur et toute sa sensibilité y passent. Dans les vitraux des Bréseux, il a mis son amour de l'eucharistie dont il a magnifié l'autel en lui composant sa lumière, son amour de cette humble paroisse croyante dont il a transposé dans le langage des yeux la foi paisible. Il s'est accordé avec les prairies, les pommiers voisins, s'est soucié d'offrir au soleil des surfaces vivantes dont il diversifierait selon ses mouvements dans le ciel les virtualités. « D'abord, on a regretté de ne pas voir des saints, finit par dire le charron. Et puis, on a compris. Une fois qu'on les a vus, on n'y fait plus attention, et ils sont toujours à peu près pareils. Mais nos vitraux changent tout le temps. » Les gens des Bréseux ont si bien apprécié leurs vitraux qu'ils ont perçu combien la bondieuserie qui encombrait leur église jurait avec eux, qu'ils l'ont fait disparaître, même certain monument de la guerre de 1914 dont ils étaient fiers! Ces vitraux, dont un représentant de l'autorité voulut faire déposer les deux premiers après leur mise en place et dont se gaussent encore bien des prêtres des environs, pénètrent maintenant de leur vertu les âmes de ces fidèles. Nous ne connaissons pas d'œuvre qui réponde mieux au vœu si émouvant exprimé par le Saint-Père aux artistes catholiques : « En face d'une culture sans

espérance, faites donc sourire sur la terre, sur l'humanité, le reflet de la beauté et de la lumière divines, et vous aurez, en aidant l'homme à aimer tout ce qu'il a de vrai, de pur, de juste, d'aimable, contribué grandement à l'œuvre de la paix! »

La dernière expérience vient d'être faite, également dans le diocèse de Besançon, mais dans une paroisse entièrement ouvrière, à Audincourt. Le P. Couturier, appelé à choisir les artistes qui décoreraient la nouvelle église, dédiée au Sacré-Cœur, demanda à Fernand Léger les soixante-dix mètres de vitraux qui l'enveloppent en une bande continue sous le plafond, et à Jean Bazaine la grande mosaïque de la façade. Présentant les esquisses des deux artistes aux ouvriers, il leur dit : « Nous ne vous ferons aucune concession, et c'est par là que nous vous prouverons le respect que nous avons pour vous. » Léger et Bazaine nouèrent avec ces hommes une amitié virile. Après cette première visite à Audincourt, Bazaine m'écrivit : « Ce voyage a été *bouleversant*. Sans doute parce qu'il était la réponse à des questions qui se faisaient pour moi chaque jour plus angoissantes : celle de savoir si je pouvais, sans tricherie, et sans concession, exprimer des choses précises du domaine surnaturel; celle de savoir si je pouvais, par ce moyen, atteindre des êtres simples et vrais, les seuls de plus en plus pour qui j'avais envie de travailler. On a beau être persuadé que l'ignominie de la « tour d'ivoire » n'existe pas, que crier dans le désert est ce qu'il y a de plus efficace, on a de plus en plus besoin, dans ce monde si tragique, d'*éprouver* un peu, de façon *directe*, son utilité... L'accueil des gens d'Audincourt a été ouvert et confiant, mais sans faiblesse. Et le pays lui-même est ce qu'on peut imaginer de plus déshérité. Rien à quoi se raccrocher. Une abs-

raction désespérée. Pas un lieu, pas une pierre. Je rêvais, puisqu'on part là à zéro, d'essayer de recréer, modestement, autour de cette église-foyer, de quoi permettre à une communauté humaine de s'épanouir un peu, de retrouver un peu de vie, un peu de chaleur. Ce peut être la tâche d'un peintre. J'en ai parlé avec Léger, qui serait bien d'accord. »

Il me semble que je devais au public ce document capital, pour lui faire saisir sur le vif dans quel esprit de telles œuvres ont été créées, vécues, pâties, quels drames débouchent en elles pour s'y résoudre dans l'amour divin. L'église étant dédiée au Sacré-Cœur, la mosaïque de Bazaine unit un thème d'eaux et un thème de sang et de soleil : il suffit de deux inscriptions pour livrer leur sens au regard contemplatif. Elles reproduisent un texte d'Isaïe : « Vous puiserez l'eau de votre joie aux sources du Sauveur », et ces paroles de sainte Marguerite-Marie : « Jésus-Christ m'apparut tout éclatant de gloire et ses cinq plaies brillant comme cinq soleils. » Dans l'église les vitraux de Fernand Léger sont faits de dalles de verre épaisses dans du ciment. Ils exaltent les instruments de la Passion, sauf la fenêtre centrale du sanctuaire qui offre au yeux le Sacré-Cœur et cinq éclats d'or. « Il y a dans ces formes, à la fois splendides et réservées, une grandeur proprement « sacrée » dont tout le monde fut surpris, et Léger lui-même. » Audincourt est une expérience d'une immense portée, par l'unité, la discipline, la rigueur avec lesquels ont été élaborées sa mosaïque et ses vitraux, par la puissance de la rupture *sacrée* qu'ils causent en nous, par la profondeur de la communion spirituelle dont ils sont les effets, les signes, les agents.

## III

## NOS DÉBATS INTÉRIEURS

Si les pages qui précèdent n'avaient pas été trop infidèles à leurs objets, l'on apprécierait maintenant Assy, Vence, les Bréseux, Audincourt, avec la lucidité de l'avenir que nous devons hâter. Les avis, certes, différeront à l'égard d'œuvres qui représentent des tendances si variées et dont la qualité est inégale. Mais tout esprit devrait reconnaître l'esprit. Au sujet de l'esprit qui a suscité ces œuvres, nous devrions tous nous entendre. Le tragique, c'est que, si parfaitement conforme à l'Esprit dont vit l'Église, tant de gens, dans l'Église même, le suspectent, s'en gaussent, s'en indignent, complotent d'obtenir qu'on l'éteigne. De petites difficultés épisodiques cachent aux yeux de certains la valeur si magnifiquement exemplaire de ces réalisations. Pourquoi donc Assy, Vence, les Bréseux, Audincourt ont-ils dans le monde un retentissement sans précédent? Parce qu'ils attestent que, après deux siècles où dans l'Église l'expression artistique trahissait habituellement l'Esprit, la plus haute création est de nouveau possible. La plus vive, la plus libre. Voilà qu'éclatent de nouveau sur le visage que l'Église présente au monde par ses églises, les béatitudes des pauvres, des passionnés de vérité, des cœurs purs et de ceux qui procurent à leurs frères de misère la vision de la paix.

Comme les agitations de la curiosité et du snobisme sont négligeables, lorsqu'on a perçu l'émoi de tant d'âmes qui de toutes parts espèrent : Quoi donc! en ce domaine des signes qui est celui de l'art, voilà que des signes de vie jaillissent du cœur de l'Église, les signes d'une vie où s'identifient la qualité créatrice la plus neuve et l'éternel *sacré!* Cet émoi est une angoisse : les croyants, leurs pasteurs seront-ils fidèles au meilleur d'eux-mêmes, reconnaîtront-ils leurs cris les plus purs? Les malentendus multipliés par la fausse culture iront-ils jusqu'à faire réprouver au nom de la foi des signes de la foi qui de nouveau nous atteignent, qui de nouveau sont nobles? Il n'est pire scandale pour qui vit de hautes valeurs, dans l'Église ou hors de l'Église, que de les voir bafouer au nom de cette Église.

De notre étude nous espérions quelque lumière pour mieux comprendre les griefs que l'on fait à ces œuvres. Somme toute ils n'étaient que trop clairs, en leur simplisme. C'est nous qui avions à faire entendre à leurs auteurs des choses dont ils ne se doutent même pas. Est-ce fait? Mais il y a quelque chose que nous comprenons mieux : c'est combien cruellement ces griefs sont injustes. Il en est qui, espérons-le, sont tombés d'eux-mêmes, au point qu'ils rendent maintenant un son ridicule : l'accusation de *snobisme,* celle *d'esthétisme,* celle d'une volonté d'extrémisme et d'audace, celle de capituler devant notre temps. De telles accusations ne sont que des coups bas.

Sans doute faut-il néanmoins préciser quelques points sur lesquels l'exigence chrétienne prétend condamner cela même qui devrait le plus pleinement la satisfaire. C'est ainsi qu'une juste compréhension d'Assy et des œuvres apparentées fait apparaître quelle méprise on

commet en les stigmatisant de l'avertissement donné par S. S. Pie XII dans l'encyclique *Mediator Dei* : « Il faut tenir compte des exigences de la communauté chrétienne plutôt que du jugement et du goût personnel des artistes. » Car le goût et le jugement des artistes dont nous avons parlé ont été orientés, on l'a vu, aux *sources mêmes de la création,* par les exigences des communautés pour lesquelles ils travaillaient, et ils y ont satisfait.

Que le Saint-Père réprouve les « déformations » qui manquent au respect dû au Christ et aux saints, on ne doit l'entendre certainement ni selon un idéal photographique, ni selon l'académisme des derniers siècles. Dans ce qu'un regard superficiel réprouve d'abord comme quelques-unes de ces « déformations » blâmables, la perception des valeurs qui sont indissolublement artistiques et spirituelles fait reconnaître le langage même du respect, de la ferveur, du plus profond mouvement de l'âme. (Nous pensons, par exemple, aux deux *Saint Dominique* et au chemin de croix de Matisse).

L'interdiction de l' « insolite », que porte le code de droit canon lui-même, ne saurait non plus s'interpréter d'une façon superficielle. Si l'on entendait cet « insolite » bêtement comme ce à quoi l'habitude n'a pas encore accoutumé les fidèles, toute création serait désormais interdite dans l'Église, et contre une telle stérilisation protestent les quinze siècles durant lesquels c'est dans les sanctuaires que l'art a chanté d'abord ses cantiques nouveaux. En cela, encore et toujours, c'est dans les exigences intérieures de la création artistique et dans celles, corrélatives, d'une véritable contemplation des œuvres qu'il faut entrer pour apprécier ce qui est ou non « insolite ». Hélas! on juge abusivement de ces réalités de l'art selon le schème qui vaut pour les vérités de la foi :

ous recevons ces vérités de la tradition, elles excluent es « nouveautés », qui seraient nécessairement adultéra-ions humaines. Quelle tentation de glisser à exclure les xpressions d'une sensibilité neuve! Ou encore on use du chème qui vaut pour les coutumes, lesquelles doivent voir subi l'épreuve du temps pour recevoir droit de cité. Mais les formes de l'art sont *vie,* comme l'a montré Focillon, et ne valent qu'autant qu'elles jaillissent. Ré-uites en formules de style elles sont mortes. L'art valable 'est jamais du « tout fait », mais du « se faisant », omme disait Péguy. A plus forte raison il ne pourra pas avoir docilité à l'Esprit-Saint là où l'esprit de la créa-on humaine est étouffé par les habitudes et les consi-nes. « L'insolite » dans l'expression artistique ne devra onc pas être jugé à la légère, mais *par l'âme profonde t ouverte* (*et sensibilisée à ce qui n'est nullement « inso-te » selon la vision esthétique de l'époque*).

De même la prétendue « rupture avec la tradition » ne accomplit, dans les œuvres que nous avons évoquées, u'à l'égard de la pseudo-tradition académique, en par-culier sous ses formes les plus récentes. On aura senti ombien, quant à l'essentiel, elles représentent un retour aditionnel aux sources de l'inspiration. Par malheur, conception de l'art que cette pseudo-tradition déve-ppe est celle d'une habileté, voire d'une virtuosité, ute matérielle, aggravée de sentimentalité, et selon quelle n'importe quel artiste est apte à faire n'importe oi. C'est l'idéal d'une prétendue « correction » obtenue appliquant les « règles » d'une « grammaire » et une « syntaxe ». Dans cette correction, on voit un progrès des arts », on considère comme les balbutie-ents et les maladresses de « l'enfance de l'art » les ouvailles du sens plastique depuis les grottes préhisto-

riques jusqu'à Rouault et Matisse. La véritable éloquence qui se moque de l'éloquence paraît barbarie. Que là-dessus on soit passionné pour l'honneur de Dieu qui appelle à son service les valeurs de la civilisation, que l'on veuille faire prier les fidèles « sur de la beauté », et voilà qu'une méprise d'ordre tout humain compromet la religion dans cette aventure de proscrire en son nom tout accent libre venu du cœur. L'art est redevenu aujourd'hui pour les meilleurs un très libre langage. Si, pour être pieux, il doit être un devoir d'élève appliqué, aucun véritable artiste ne travaillera plus pour Dieu et pas un fidèle ouvert aux valeurs vivantes ne trouvera son climat dans les églises.

C'est encore l'expérience de l'acte créateur qui est nécessaire pour comprendre le rôle de la foi. Il est bien certain que l'ordre normal des choses est que l'œuvre chrétienne naisse d'un cœur pleinement chrétien. Mais à tel thème, tel artiste peut être vitalement accordé alors qu'il ne paraît pas avoir la foi. (De quel droit, du reste, jugeons-nous de ce qu'il y a de foi dans son cœur ?) L'analogie du surnaturel et de la nature permet de tels accords, des grâces de Dieu y aidant.

Enfin, l'on voit comment il faut récuser le dilemme où l'on nous accuse si souvent de jeter : entre la production Saint-Sulpice et certain académisme d'une part et d'autre part les réalisations jugées « trop avancées » comme celles d'Assy. On se plaint de ce que, en faisant valoir ces œuvres « trop avancées », qui ne peuvent qu'attirer l'indignation, nous compromettions tout effort sérieux, « modéré », en faveur d'une renaissance des arts sacrés. On nous oppose donc le « tiers-parti » qui se garde des « outrances » comme de la médiocrité. Si nos lecteurs

ont bien compris les réalités en cause, ils haussent les épaules avec nous en entendant cette façon de considérer les choses de l'art. C'est une contamination des habitudes d'esprit contractées dans les luttes politiques. En art, il faut récuser les catégories de « plus ou moins avancé ». *Réellement,* de quoi s'agit-il ? Ce qui compte, ce sont *les créateurs,* qu'ils soient grands ou petits. Doués pour des œuvres infiniment diverses, et tant mieux. Chacun doit remplir toute la mesure que lui définit son « génie », quelle qu'elle soit. Ce qu'on doit promouvoir dans les mille cas humbles ou éclatants, c'est l'activité créatrice du « génie » qui convient à chaque tâche déterminée. Voici une église de village qu'il faut intérieurement repeindre : que l'on demande l'indication des tons, comme on l'a fait vingt fois ces dernières années dans le diocèse de Besançon, a un peintre vraiment sensible, tel Jean Olin, tel le Moal. Voici une chapelle de confrérie pour laquelle il faut une statue de saint : n'y a-t-il pas dans la région un petit sculpteur que les écoles n'ont pas gâté, qui *sentira* toutes les données : le sujet, l'ambiance, ce qu'il y a d'authentique dans les fidèles ? Ainsi de tout. La grande pitié, c'est que les qualités sensibles, autrefois jaillissant de partout, ont été presque toujours stérilisées, et chaque fois qu'elles fusent à nouveau — et, je le répète : de la façon la plus modeste — les gens sérieux s'inquiètent, veulent plutôt les formules auxquelles ils sont habitués. Nous en avons tant d'exemples, il y a là un tel drame, que c'est insensé, c'est d'une injustice révoltante, de s'en détourner pour instituer des procès de tendances.

Le drame est celui-ci : soit une municipalité qui reconstruit son église, un conseil de fabrique, une commission d'art sacré, un curé, un supérieur religieux, un

prêtre chargé des églises d'un diocèse, bref quelque organisme ou quelque personne que ce soit : neuf fois sur dix triomphe sur l'artiste sincère et doué le marchand, le pseudo-artiste qui n'est qu'un faiseur (de grande ou de petite volée), ou l'artiste pompier (« traditionnel » ou « moderne »). C'est ainsi. C'est le fait renouvelé dans les milliers et les milliers de cas. Les pires outrances des maniérismes, les fadeurs et la « correction » scolaire sont agréées d'enthousiasme. Les humbles sont écartés avec mépris ou avec fureur. Ce sont eux que l'on accuse d'*outrances*. Voilà dans le domaine des arts sacrés, le fait qui devrait primer sur tous les autres soucis. Par rapport à lui, Assy, Vence, les Bréseux, Audincourt sont les symboles de la création, de la qualité, de la vie humble et magnanime, humble, oui : *humble*.

Cette chapelle de Matisse, ces vitraux de Rouault, ils sont en continuité, et plastique et spirituelle, avec les œuvres d'artistes que vous ne connaissez même pas, tant on les a privés des occasions de se manifester, par exemple Simone Froment dont les peintures dans la chapelle de l'hôpital Broussais à Paris ou dans celle des Pères de La Salette à Fribourg (Suisse) sont d'une qualité si touchante, par exemple Marie Arbel dont l'excellente crèche en céramique n'a guère de succès, comme avec ces statues anciennes, ces vieux autels, ces vieux calices, tous ces témoins d'un esprit vivant et créateur que l'on met au rebut pour leur substituer les produits prétentieux des artistes jugés de « bon sens », « modérés », « sagement modernes ». Voyons donc les choses comme elles sont! Tel odieux autel érigé à la croisée d'une cathédrale insigne ne fait aucune difficulté; on ne juge pas « outrancière » dans les milieux ecclésiastiques la mons-

trueuse basilique de Lisieux; les commerçants prospèrent plus que jamais : l'immense majorité du clergé s'adresse à eux et non pas à des créateurs pour avoir quoi que ce soit, y compris vitraux et peintures. Afin de mieux accabler Assy, chacun se déclare maintenant l'ennemi de la production « Saint-Sulpice », mais personne ne la combat pour de bon, et je pourrais montrer comment les conseillers du clergé l'encouragent. Les navets des académiques, aujourd'hui « stylisés » pour faire « moderne », comblent les vœux des fidèles et des prêtres parce qu'ils font sérieux et riche... Ah! voyons donc les choses comme elles sont : le combat véritable n'a pas lieu entre des « avancés » et des « modérés », ou entre des « modernes » dont les uns le seraient avec témérité, d'autres avec sagesse : il est entre les hommes qui perçoivent encore les équivalents artistiques des qualités spirituelles et ceux qui cèdent à quelque poids mort d'habitudes.

Un poids mort d'habitudes qu'aucune occasion n'a jamais permis de mettre en cause, peut fort bien recevoir d'une authentique ferveur une violence redoutable. C'est ainsi que de vraies saintes gens ont toujours été en tous domaines les ennemis les plus cruels des valeurs qu'ils auraient dû reconnaître. Bien entendu, il en va de même à Assy, à Vence... J'imagine les plaintes qu'y exhalerait sainte Thérèse de l'Enfant Jésus! Néanmoins presque toujours les prêtres et les dévots que nous y voyons goguenards, ricaneurs, indignés, *ce sont les mêmes qui font de l'Église un milieu si mortifiant pour le royaume mystérieux de la dilection et des béatitudes...*

—

Ainsi les cris furieux ne nous apportent-ils rien qui puisse diminuer nos convictions. Une douleur profonde

en nous les reconnaît. Ils l'éveillent, intolérable. Les conditions que fait le monde moderne à toute *qualité* ne sont-elles pas désespérées ? N'est-il pas fou de perdre sa vie au service de la qualité dans ses expressions sensibles, au sujet desquelles trop d'équivoques semblent insolubles, alors qu'il y aurait déjà tant à faire pour aider les cœurs à retrouver la qualité de leur dilection ? L'atroce vie du monde actuel n'est pas seule à les en détourner : trop de manifestations de la piété elle-même la falsifient, cette humble dilection, parfois la tuent complètement.

Qu'espérons-nous donc ? Une renaissance des arts sacrés vraiment digne de ces deux noms de *renaissance* et de *sacré* ? Certainement pas avant de longs siècles (siècles de catastrophes).

Dans l'odieux visage que les églises depuis un siècle font à l'Église et dans le *tolle* qui accueille des œuvres enfin plus dignes d'elle, André Rousseaux a fort bien perçu la « défaillance de l'âme de l'Occident ». Cette défaillance est comme à trois degrés.

Défaillance générale de la foi, dans les hérésies, les schismes et l'apostasie du plus grand nombre, dans le doute qui attaque du dedans l'adhésion de tant de fidèles, dans les mœurs et toute l'ambiance de la vie, dont Dieu est absent. Les œuvres de l'art où s'exprime authentiquement une foi mise à pareille épreuve ne seront donc ni nombreuses ni habituellement euphoriques. Elles jailliront le plus souvent comme des cris.

Défaillance des puissances d'instinct, d'intuition, depuis le regard simple de l'esprit qui ne fait qu'un avec l'instinct de l'amour profond, jusqu'à la perception des *qualités* sensibles. L'homme moderne, ratiocinateur, passionné et sensuel, s'agite et se déchire, aux prises avec une civilisation « tout entière aphrodisiaque » et tout

entière mécanisée; ses moyens de jouir et de souffrir et de se détruire l'affolent. A ce régime, la sensibilité est stérilisée ou rendue étrangement aiguë. Or c'est elle qui a toujours fait la qualité des œuvres de l'art. De plus en plus, nous verrons se développer des systèmes théoriques qui prétendront suppléer aux défaillances des pouvoirs poétiques, quantité de travaux conventionnels où c'est de la sentimentalité qui se plaquera sur l'absence de sensibilié, une foule d'œuvres non abouties qui crieront l'angoisse des dons réels et un petit nombre où ces dons animeront une création harmonieuse.

Les effets de ces deux défaillances se font sentir dans la vie de l'Église. Cette vie demeure commandée par des façons de juger et de faire qui sont celles de l'homme de la chrétienté, alors que l'homme ne vit plus au régime d'une chrétienté. Quant au régime de la sensibilité, la vie dans l'Église n'immunise pas contre les désharmonies intérieures que cause le monde actuel. Par la force des choses la réaction de l'esprit que la vie dans l'Église avertit de certains dangers mortels, mais qui subit quotidiennement les heurts du monde, durcit plus ou moins une sorte de « sur-moi » négatif et chagrin; elle systématise et dessèche en notions les convictions, qui ne s'épanouissent plus dans une psychologie heureuse, et la sensualité se transpose en sentimentalité. Aussi dans l'Église d'aujourd'hui, tout ce qui est expressions sensibles : cérémonies liturgiques, films qui ont la faveur des fidèles et du clergé, musique, littérature, et les autres arts, se développe-t-il dans les conditions les plus défavorables aux valeurs.

Telles sont, très en bref, les grandes données dont il faudrait avoir vive la conscience lorsqu'on réfléchit sur l'art sacré d'aujourd'hui et qu'on s'interroge sur celui

de demain. Où sont les valeurs ? Quel sort leur fait-on ? Quelles virtualités chrétiennes demeurent en elles ? Quelles conditions seront favorables à ces virtualités, et comment remédier aux contaminations d'un monde païen, comme aux méprises d'une certaine mentalité qui, dans l'Église, correspond moins à la vie profonde de cette Église qu'aux conditions anormales qui lui sont faites par le monde moderne ? Comment le tragique du temps, dont il est impossible que des œuvres sincères ne soient pas affectées, se résoudra-t-il dans la paix divine et dans l'espérance ? Comment ménagera-t-on les conditions favorables aux « miracles », car il est bien évident qu'on ne peut, parmi les interférences de tant de facteurs mortels, escompter que des « miracles » (grands ou petits) ? Comment s'accompliront-ils dans une communion des créateurs avec des fidèles si profondément divisés entre eux, et chacun du reste avec soi-même ? Comment, dans la paix et sans heurter les préjugés, satisfera-t-on aux exigences des meilleurs plutôt qu'on ne sacrifiera aux médiocrités routinières ? Ces questions primordiales prolifèrent en combien d'autres et nous angoissent. L'on n'y répondra pas, tant que l'on demeurera agité par un esprit de querelle, de secte, de soupçon. Elles ne peuvent se poser sérieusement qu'à des âmes ouvertes, averties des conditions de la création et qui perçoivent les valeurs de l'art vivant. Assy, Vence, les Bréseux, Audincourt suscitent une grande espérance : ils prêtent assurément à bien des discussions, mais ce sont les plus éclatantes de toutes les œuvres qui apportent à ces questions cette réponse de prouver la marche en marchant.

P. R. Régamey, O. P.

# L'ECHELLE MOBILE DES SALAIRES

L'essor donné à la production par l'invasion de la Corée a maintenant un an. Aussi la comparaison des résultats obtenus avec ceux de l'année passée cesse d'être optimiste : si depuis douze mois l'indice de la production industrielle se situe environ entre 12 et 15 % de son niveau de l'année antérieure, les quelques résultats partiels que l'on connaît pour octobre ne permettent d'anticiper une amélioration annuelle que de 5 %. En d'autres termes, après avoir fait le plein, c'est-à-dire après avoir rattrapé le retard dû au palier de 1950, l'économie française ne progresse plus que lentement, comme toutes les économies de plein emploi.

Ainsi que l'a établi M. A. Vincent, entre 1900 et 1936 les gains moyens de productivité réalisés pour l'économie française ont été de 1,7 par an pour l'industrie et de 1,5 par an seulement pour l'ensemble de l'économie. Une augmentation de la main-d'œuvre employée en nombre et en temps de durée permet à la production de croître de 3 %. Dans les cinq dernières années (1951 compris), ces pourcentages étaient plus importants puisqu'ils se chiffraient dans l'industrie par les chiffres suivants : 10 %, 11 %, 5 %, 0 %, 5 % et pour l'ensemble de l'économie : 0 %, 7 %, 3 %, 5 % et 2 %. On peut noter que les mauvaises récoltes de 1947 et les bonnes récoltes de 1950 ont compensé le seul effet de la productivité industrielle.

Est-ce à dire que nous sommes condamnés à ne jamais augmenter notre production dans l'avenir de plus de

3 à 5 % par an ? Certainement il est assez énervant de voir les techniciens imposer systématiquement un plafond aussi peu encourageant aux efforts des entreprises et des travailleurs. En réalité, comme l'a fort bien souligné M. Gruson, certaines conditions pourraient permettre rapidement une amélioration de la productivité, c'est-à-dire de produire plus avec la même main-d'œuvre. Ces conditions sont essentiellement les suivantes : limitation de la protection dont jouissent un bon nombre de secteurs et qui rend inintéressant pour eux tout effort de productivité, assurance donnée aux producteurs de trouver les moyens financiers nécessaires pour réaliser leur équipement, propagande systématiquement menée pour l'amélioration de la productivité et, enfin, garanties contre les remous occasionnés par ce progrès technique lui-même : garanties de reclassement données à la main-d'œuvre, garanties données aux moyennes et aux petites entreprises pour qu'elles ne subissent pas l'emprise des grosses.

Mais en attendant que ces efforts, qui demandent de la volonté et de l'argent, soient réalisés, il semble bien que la croissance annuelle de la production ne puisse dépasser ces taux fatidiques. Encore faut-il signaler un obstacle que commencent à rencontrer certains secteurs, notamment le bâtiment, dans l'insuffisance de l'approvisionnement en matières premières. Les difficultés accrues de notre commerce extérieur vont remettre en question en 1952 l'approvisionnement des entreprises.

Devant ces perspectives d'un développement modéré, se posent en bénéficiaires les dépenses militaires, qui vont croissant. Aussi y a-t-il peu d'espoir que la partie de la production disponible pour la consommation croisse beaucoup au delà de ce qu'elle a été pendant le premier semestre 1950.

***

Dans ces conditions, les revendications actuelles sont-elles sages ? En d'autres termes, correspondent-elles a

des possibilités d'une plus grande distribution des biens ? Il est assez paradoxal de constater pendant l'été 1951 le plus important décrochage inflationniste alors que précisément la consommation n'avait jamais atteint un niveau aussi élevé et qu'en outre les six derniers mois avaient probablement vu une augmentation des salaires réels. Depuis la guerre, contrairement à ce que l'on pourrait penser, les revendications ne se produisent jamais quand les salaires réels sont les plus bas, mais, au contraire, quand après une période assez favorable ils commencent à se rétrécir.

Au début de l'été la situation n'était pas très mauvaise. La baisse tant attendue des prix des matières premières internationales, qui avaient monté après l'invasion de Corée, a eu incontestablement une action retardatrice sur le mouvement des prix. L'indice général des prix de gros qui avait atteint son maximum en avril-mai 1951 avec une hausse de 36 % sur juin 1950, accusait en août une baisse de 5 % par rapport à mai.

L'indice des prix de la consommation familiale, qui est une excellente mesure du coût de la vie dans la région parisienne, a augmenté en un an d'environ 17 %[1], et pratiquement de mars à septembre de 8,5 %. Rien dans les chiffres eux-mêmes ne semble postuler un danger inflationniste. Il en est de même de l'évolution du crédit au deuxième trimestre, qui était assez semblable à celle de l'année dernière : cent trente-sept milliards d'augmentation des disponibilités monétaires contre cent trente cette année. Il faut simplement noter que les billets en circulation se sont relativement accrus plus rapidement que les comptes créditeurs. Néanmoins, comme le soulignait le rapport du Conseil du crédit, les disponiblités n'avaient pas augmenté plus que le niveau des prix.

Dans ces conditions, à quoi attribuer l'élan général

1. Contre environ 12% en Allemagne et en Angleterre et, d'autre part, 5 % en Belgique et aux États-Unis.

vers la hausse, élan qui a fini par atteindre même les examinateurs de géométrie, lesquels pourraient être renvoyés à l'école pour apprendre le théorème de Thalès disant que les mêmes proportions se retrouvent dans des triangles semblables quelle que soit leur taille ?

Tous les arguments avancés par les uns ou par les autres pour réclamer une augmentation des prix, salaires, profits, etc., sont justes, mais ne sont aucunement plus pressants qu'il y a six mois ou deux ans, au contraire. Dira-t-on que la patience est à bout ? c'est peut-être vrai, mais encore faut-il préciser pourquoi c'est précisément en août 1951 que la lassitude est à son comble. En réalité, dans une période d'effort chacun est inflationniste. La plus belle manifestation de cet état d'esprit se trouve dans l'attrait qu'est aux yeux d'un nombre croissant de Français l'idée d'une échelle mobile généralisée. Bien loin de s'opposer à l'échelle mobile des salaires demandée par les syndicats ouvriers, les délégués agricoles demandent seulement une échelle mobile des prix agricoles, et ceux de la petite industrie, une échelle mobile des prix industriels. Après cela, il n'y a plus qu'à tirer l'échelle (précisément celle des salaires et des prix) et adopter une monnaie variable, à un coefficient près, que l'on trouvera chaque matin dans les journaux.

L'origine de cet état d'esprit est clair. On s'est trouvé cet été, à la suite des élections, dans une faille entre deux politiques économiques, entre ce que l'on ne voudrait pas appeler un dirigisme, mais qui tente de modérer certains excès (et l'on a alors le régime connu en France depuis deux ans d'une hausse relativement freinée) et ce qui est un libéralisme actif où l'on laisse les lois économiques jouer normalement (sans protéger les activités déficitaires ni assurer les cultivateurs contre les mauvaises et surtout contre les bonnes récoltes).

Le nouveau palier, décidé par le gouvernement, n'est qu'une consécration du recul. Techniquement, il est acceptable. Pour un coût de la vie moyen ayant augmenté

de 8,5 % de mars à septembre, une augmentation des salaires de 10 à 15 %, anticipant sur un reliquat des hausses restant à venir (lait, sucre, acier, dont l'effet n'a pas été encore enregistré) est bien proportionnée. Le peloton est regroupé, mais qui l'empêchera d'aller vers l'avant ?

Ce ne sont pas en tout cas les mesures annoncées de restriction de crédit. Globalement leurs inconvénients sont de même ordre que leurs avantages, et les financiers le savent bien. Il nous faudrait un crédit intelligent et non plus automatique. Mais remplacer la notion de sûreté bancaire par celle d'intérêt général économique demande plus d'un jour, et nécessite une nouvelle formation d'esprit et une nouvelle structure bancaire. Telles quelles, néanmoins, les vannes du crédit ne représentent pas le danger majeur.

L'aggravation de notre balance des comptes est, en soi, un soulagement pour notre monnaie (et cela se traduit très pratiquement par une diminution des billets émis en contrepartie du compte « Avances à l'étranger »). Mais il faudrait alors qu'un crédit ou un don étranger la consacrât, pour continuer à assurer nos importations.

Le déficit du budget est plus sérieux. Certes, depuis qu'un ancien ministre des Finances a annoncé mille milliards de déficit pour un budget qui en a comporté effectivement cent, il ne faut pas accorder aux Cassandres de l'été plus d'importance qu'ils n'en méritent. Mais cette année, un fait particulier doit être mentionné. Jusqu'ici la Trésorerie a été à l'aise parce que les impôts rentraient bien et parce que les dépenses militaires prévues ne pouvaient s'engager. Or, le réarmement finit par démarrer, au moment où l'on en parle le moins et l'on ne sait exactement comment on finira l'année.

Cette optique financière rejoint les considérations en nature par où l'on a débuté. Tout est excellent dans notre économie, sauf qu'une nouvelle partie prenante se

fait plus pressante et que personne ne veut lui donner sa part de charbon, d'acier et de billets. Une politique, même économique n'est que l'art d'un choix : celui-là ne pourra être éludé, car on pourra à la rigueur produire plus de billets, mais non plus de charbon pour lequel nous sommes tributaires des États-Unis, que l'on retrouve ainsi au bout d'une chaîne dont ils sont le premier maillon.

L'avenir est facile à prédire : ou l'Assemblée retrouvée permettra au gouvernement, et au besoin exigera de lui, une politique économique précise et cohérente, ou bien, en montant de plus en plus vite les barreaux de l'échelle, nous irons les uns et les autres vers un état de mécontentement général avec une monnaie qui perdra chaque jour un peu plus de son sens.

JACQUES DUMONTIER.

---

*APPEL A NOS AMIS*

*Nous suggérons aux nombreux lecteurs qui se montrent si soucieux d'accroître la diffusion de la revue, d'inviter leurs amis à souscrire* avant le 1er décembre *un abonnement de trois mois.*

*Voir les conditions page 4 de la couverture.*

---

# LE FESTIVAL DE BERLIN : ESSAI DE BILAN

*Un « Signe du temps », publié dans le numéro précédent* (p. 76), *avait donné un premier écho du festival de Berlin. Ce festival étant la manifestation de l'opposition entre les idéologies de l'Est et de l'Ouest, et entre leurs méthodes d'action, il a semblé intéressant de compléter une première information rapide par les réflexions que propose ici un témoin du festival.*

Si on lit la presse orientale, le festival est un immense succès : « tournant de l'histoire, première fois à Berlin, première fois dans le monde, etc. ». La presse occidentale montre une satisfaction à peine moindre. C'est un camouflet sans précédent, un échec, une ruée ininterrompue de F.D.Jleurs vers Berlin-Ouest. Des deux côtés on a raison.

## *C'est un succès*

Contentons-nous de signaler le côté spectaculaire : la transformation apparente de la ville était totale. Banderoles et drapeaux dissimulaient les ruines, les pans de murs écroulés, les tas de briques. Me montrant les immenses portraits et les drapeaux, un jeune Allemand qui

a été prisonnier de guerre en U.R.S.S. me disait : « On se croirait à Moscou! »

A cette gaieté voulue, à cette ambiance de fête foraine à la puissance P, les participants apportent leur contribution. En chemise bleue ou blanche, en survêtement de sport ou en civil, chacun a coiffé la *freundschaftsmuetze*, le petit bonnet blanc ou bleu brodé de petits drapeaux. De même, chacun porte sur les épaules le foulard de l'amitié avec son appel pour la paix : « Jeunes, unissez-vous... », en allemand, en français, en anglais, en russe. Les foulards des Français, dessinés par Picasso, font fureur. On en voit, surtout les derniers jours, quelquefois sur les épaules des jeunes Allemandes : échange de foulards, amitié, amitiés...

A côté de cet aspect spectaculaire du succès, il y en a un autre, plus important, qu'il serait ridicule de minimiser.

Il y a chez les jeunes Allemands de la zone Est une part de convaincus, de « durs », marqués par l'idéologie communiste à laquelle ils croient, des enthousiastes. Leur importance varie selon chacun de vos interlocuteurs. Il nous semble, quant à nous, que le chiffre de trente pour cent n'est pas exagéré.

Ceux-là quittent le festival, consolidés dans leur foi marxiste. Une des réussites, la plus grande peut-être, a été de montrer aux Allemands *qu'ils ne sont pas seuls*, de les avoir en quelque sorte libérés de ce complexe d'isolement auquel l'Allemand est sujet : nous ne luttons pas seuls, nous sommes avec la puissante Union Soviétique, avec les démocraties populaires (moins intéressantes, parce que petits pays), avec l'immense Chine. On avait lancé, il y a quelques mois, le slogan du bloc de huit cents millions d'individus, celui-ci est dépassé maintenant. De France, d'Angleterre, des U.S.A. même, d'Afrique du Nord au Sud, des deux Amériques, d'Asie, des gens sont venus, représentant leurs pays pour nous serser les mains, ils sont avec nous, *ils s'engagent*, et le

mot prend toute sa valeur quand on songe que par exemple, dans le journal de la F.D.J., un portrait de Raymonde Dien, avec, en fac-similé, la phrase suivante : « Mes biens fraternelles salutations à la jeunesse allemande qui lutte si vaillamment pour faire triompher la paix », amène, avec sa traduction, le commentaire suivant : « La jeune héroïne française adresse ces mots qui l'engagent (elle) à la jeune génération allemande. »

Ceux-là, ces durs, ont recherché le contact avec les étrangers, avec des noirs, des jaunes. Où est le racisme d'autrefois ? Il n'en restait de tangible, les premiers jours, qu'un peu d'étonnement de la population au passage des délégués de couleur. De la part des délégués des pays occidentaux, communistes pour la plupart, c'est la même plainte : « Chez vous, on fait quelque chose pour la jeunesse. Vous savez pourquoi vous travaillez, pourquoi vous faites actuellement encore des sacrifices. Chez nous, les Américains... les impôts pour le réarmement... les étudiants ne reçoivent pas de bourses..., etc. » Devant les plaintes de ces gens dont ils croyaient par tradition qu'ils avaient un sort enviable (« Heureux comme Dieu en France », dit le proverbe), le leur paraît meilleur encore. Avec les délégués des démocraties populaires ça a été, le plus souvent, un dialogue à coup de chiffres : normes, dépassement, plan quinquennal. Une espèce de surenchère perpétuelle. Cela aussi finit par griser.

Reportons-nous un instant au défilé final. Un sentiment se développe : celui d'une compréhension, d'un rapprochement entre les peuples : l'Allemand n'est plus seul, il n'est pas seulement avec les autres, les autres sont avec lui. Amitié! Amitié!

Et je restais confondu en pensant aux chrétiens, de France surtout, qui s'efforcent depuis 1945 de faire comprendre que la famille chrétienne ne s'arrête pas au Rhin, je pensais à tous ceux qui veulent faire l'Europe et dont le premier objectif est la réconciliation franco-

allemande, base de l'édifice. Je pensais aux échecs qu'ils essuient, à la campagne de haine attisée par les communistes de France contre l'Allemand, nazi, bourreau, assassin, barbare.

Les « durs » repartent, donc, ayant puisé une ardeur nouvelle dans le succès, dans la chaleur du festival. Ceux-là ne sont pas allés à Berlin-Ouest « à la prospérité factice, avec ses marchandises réservées aux riches, aux capitalistes ». Loin d'eux les repas gratuits, les fruits exotiques, les journaux « vendus au capitalisme »!

Il est difficile de dire, dès à présent, quel effet aura eu le festival sur les jeunes Allemands de l'Ouest. C'est seulement quand ils seront rentrés chez eux, dans la République fédérale, qu'on pourra en juger.

Les étrangers sont entrés en contact avec d'autres étrangers, avec les Allemands aussi. Des Allemands, ils n'ont connu que les enthousiastes du régime nouveau. Ils ont été impressionnés par eux. Beaucoup parmi les étrangers étaient des communistes; ceux qui ne le sont pas, venus pour la seule idée de la paix, ont été souvent choqués, certains disent écœurés, révoltés par la multiplicité des images de Staline, par le caractère exclusivement pro-soviétique du festival. Il est très vraisemblable que ce dernier sentiment se soit fait jour, comme il est très vraisemblable que, comme on l'a entendu dire, certains jeunes, non communistes, ont été pris par l'enthousiasme des Allemands et des délégués des démocraties populaires et ont été gagnés au marxisme-stalinisme.

## *C'est un échec*

Il n'est facile dans aucune ville, moins encore dans la partie orientale de Berlin, de loger, de nourrir pendant deux semaines un million de jeunes gens. Il faut, pour y

parvenir, une organisation disposant de tous les pouvoirs, exerçant sur ses administrés des pressions et un contrôle inpensables ailleurs. Mais ce tour de force avait ses faiblesses.

Si les étrangers ont été bien logés et bien nourris, s'ils ont joui d'un confort certain et d'une table abondante, ils n'étaient que vingt-six mille, il n'en a pas été de même des Allemands de l'Est, les figurants du festival. Ceux-ci ont été logés dans des usines, sous des hangars, dans des greniers. Une mince couche de paille, vite brisée et non renouvelée, étendue sur le sol, servait de lit. Il y avait, souvent dans le même grenier, des dortoirs de garçons et des dortoirs de filles. Des chefs de groupes de dix, de cinquante et de cinq cents devaient faire régner la discipline dans ces cantonnements de fortune.

La nourriture des Allemands de l'Est était bien différente de celle des étrangers, et les malheureux, affamés, parlaient avec envie et rancœur des petits pains frais et du beurre servis largement aux étrangers pour le petit déjeuner. La ration quotidienne pour eux était la suivante : deux cent cinquante grammes de saucisse et un demi-pain ou quelques biscuits type *Knaekebrot*, une soupe chaude aussi à midi pour certains plus favorisés, soupe claire aux haricots, en général. C'est peu pour des jeunes, c'est moins que peu quand ils comparent avec le menu des invités étrangers. Si les enthousiastes s'en accommodèrent, les mous et les irréductibles manifestèrent leur mauvaise humeur et trouvèrent là encore à entretenir leur flamme contre tout ce qui vient du régime qu'ils détestent, aussi contre les étrangers « qui auraient mieux fait de rester chez eux ». Les Allemands de l'Ouest ont joui d'un statut intermédiaire. Volontaires, ils étaient moins portés à critiquer.

Une autre faiblesse grave de l'organisation fut le manque de manifestations en quantité suffisante. Le matin, le chef de groupe distribuait les cartes d'entrée pour les

manifestations culturelles et sportives, mais, pour un groupe de dix, il n'y avait guère qu'une carte, les neuf autres devaient se contenter de courir les rues à la recherche de manifestations de carrefour. Et les hésitants même, peu à peu, sont partis faire un petit tour en secteur occidental. Les irréductibles y étaient depuis le premier jour, mettant un point d'honneur à ne prendre part à aucune manifestation orientale.

Un contrôle était exercé dans les gares des métros pour empêcher ces incursions en « pays ennemi ». On annonçait dans les gares : « Dernière station du secteur démocratique. Tous les participants au festival doivent descendre! » Des groupes du « service d'ordre », porteurs de brassards, devaient peigner le train pour dépister le récalcitrant, mais comment le reconnaître quand il a quitté sa chemise bleue ?

Dans les rues, à la limite des secteurs on fit des barrages, jeunes de la F.D.J. et Police populaire travaillant ensemble, pour empêcher les jeunes d'aller à l'Ouest faire des comparaisons qui pourraient ne pas être en faveur de la République démocratique allemande, ils passent quand même. Quelques milliers le premier jour, à partir du troisième le chiffre moyen est de cent mille visiteurs chaque jour d'Est en Ouest.

Devant cette ruée vers l'Ouest, l'Est reste pratiquement impuissant. — Des membres sûrs de la F.D.J. passèrent à l'Ouest et tentèrent de faire remettre les *Ausweiss* (cartes de participants) de leurs camarades échappés pour quelques heures du secteur oriental. La police occidentale arrêta quelques uns de ces « contrôleurs » et les relâcha ensuite. On n'espérait pas arriver par ce moyen à un résultat complet; sans doute cherchait-on seulement à intimider, à moins qu'il ne s'agisse d'une vengeance mesquine sur quelques boucs émissaires. On fit des exemples, d'ailleurs, et certains jeunes, convaincus d'avoir été à l'Ouest, furent renvoyés chez eux sans délai.

Enfin un grand coup a été tenté. Constatant l'impuissance de la Police populaire à empêcher les jeunes Allemands de l'Est de passer la journée à l'Ouest, on a usé d'un stratagème : le 15 août dans la soirée, plusieurs colonnes de jeunes « durs », onze mille dit-on, ont franchi la limite inter-secteurs, au pas cadencé, lançant des imprécations contre le gouvernement occidental, chantant le fameux *Ami go home!* La police occidentale dut intervenir pour obliger les cortèges à se disloquer, les manifestants jetèrent des pierres, des coups furent échangés, il y eut des blessés de part et d'autre.

Mais le lendemain, malgré les manchettes flamboyantes des journaux orientaux parlant de « massacre de jeunes militants de la paix par les brutes de la police occidentale », de plus de quatre cents blessés, le flot pacifique des jeunes s'écoulait comme par le passé d'Est en Ouest le matin et d'Ouest en Est le soir.

Toutes ces défaillances ont, semble-t-il, amené une réaction de la part du gouvernement oriental. D'après certaines informations difficilement contrôlables actuellement, Honecker, le président de la F.D.J., et les principaux organisateurs du festival auraient été limogés et relevés de tous leurs postes et fonctions. La décision, tenue secrète pendant le festival, devant être rendue publique ensuite. Il est difficile de dire ce qu'on peut penser de cette nouvelle. Signalons seulement qu'elle est bien dans la conception communiste : à chaque défaillance, une sanction; si quelque chose ne va pas comme prévu, c'est la faute du responsable (le mot prend ici toute sa valeur).

Mais il faut aussi réserver une place aux défaillances occidentales, stigmatiser l'impréparation, la négligence, le manque de confiance des Autorités de Berlin dans la jeunesse orientale. Il semble bien qu'on n'avait jamais envisagé que les jeunes viendraient en masse visiter Berlin-Ouest : rien n'avait été préparé.

Pendant tout le festival, alors que tous les transports en commun (métros, tramways, autobus) étaient gratuits à l'Est pour tous les participants au festival, ceux-ci devaient, pour venir à l'Ouest, payer leur place dans une monnaie — occidentale — inaccessible à la plupart (le mark occidental vaut cinq fois plus cher que le mark oriental).

Rien n'avait été prévu pour les recevoir; seuls les Foyers de Jeunesse, sous l'impulsion des jeunes chrétiens (J.O.C. notamment) et des Faucons rouges avaient organisé des permanences. Déplorons la fermeture de la bibliothèque de la Maison de France, « pour cause de vacances », les deux expositions, trop américaines, du Train de l'Europe et du Plan Marshall.

C'est seulement au bout de quelques jours et devant l'afflux toujours croissant des jeunes que les choses s'améliorèrent : collectes de vivres pour pouvoir servir les derniers jours jusqu'à soixante-dix mille repas chauds quotidiens, séances gratuites dans les cinémas, etc. La municipalité de Berlin-Ouest a fourni un crédit de cinquante mille marks, les trois commandants occidentaux cent cinquante mille marks...

La J.O.C. berlinoise s'est taillé un beau succès en offrant dans une salle de deux mille places une séance gratuite de cinéma présentée par de jeunes ouvriers allemands, sarrois et français. La séance annoncée la veille par cinq mille prospectus attira plus de deux mille cinq cents spectateurs qui applaudirent avec beaucoup de discernement et de sagesse les courts exposés qu'ils entendirent.

Deux leaders politiques de l'Allemagne occidentale sont venus à Berlin prononcer un discours devant les jeunes de l'Allemagne de l'Est : le ministre Kaiser de la C.D.U. et le Dr Schumacher du parti socialiste. Ils sont venus deux jours avant la fin du festival. Ne pouvaient-ils venir plus tôt ?

## *Quelques considérations pour finir*

*Et d'abord, pourquoi les jeunes de l'Est sont-ils venus à Berlin-Ouest?*

Certains sont venus par anticommunisme, prêts à tout admirer à l'Ouest, à cause de la liberté qui y règne; l'un d'eux dira : « Vous, vous êtes libres, vous pouvez penser, parler! » D'autres sont venus pour voir, pour faire un repas convenable et gratuit, pour voir gratuitement un film qui ne soit pas de propagande soviétique, pour manger une banane, pour boire une bière. Mais la quasi-totalité est venue aussi pour *s'informer,* souvent avec un esprit objectif critique manifeste.

Citons quelques exemples : dans les Foyers de Jeunesse, en raison de l'affluence, les jeunes ne pouvaient rester plus d'une heure. D'autres ensuite prenaient leur place. A l'expiration du temps prévu, un jeune demande : « Puis-je revenir ? — Non, tu as mangé, il faut penser aux autres. » Et il répond : « Ce n'est pas pour manger, c'est pour *lire* », car tous les journaux sont là, les journaux Ouest qui lui permettent de s'informer, qui corrigent la propagande incessante, perfide, à laquelle l'Est les condamne. — Dans un autre Centre, un jeune appelle son camarade, veut lui montrer un article qui l'a frappé. Il lui répond : « Plus tard, tu me raconteras, laisse-moi lire! » — On découpe des articles qui intéressent particulièrement, on découd et recoud une doublure pour y glisser la coupure de journal qu'on montrera à la maison au retour. — Un autre, à l'issue d'une conversation avec un jeune Berlinois, dit : « Je vois bien que c'est vrai, mais si je raconte ça chez moi on ne me croira pas. »

Est-ce à dire que ces jeunes trouvent la solution capitaliste valable? Non. On l'a vu à la manifestation organisée par la J.O.C. Dans son exposé, le jeune Sarrois

condamnait le communisme. Ce fut le silence, on sait que l'Ouest est anti-communiste et on s'attendait à cette condamnation, mais quand il ajouta qu'il rejetait également et *autant* le capitalisme, alors la salle a applaudi à tout rompre. Il y a incontestablement chez ces jeunes qui vivent l'expérience communiste un mûrissement, une sagesse, un équilibre qui doivent être un avertissement pour la C.D.U. du chancelier Adenauer, trop conservatrice, et on peut penser que lors de la réunification de l'Allemagne, l'Est sera un élément déterminant et peut-être constructif. Ajoutons que la défiance contre l'Amérique, conséquence peut-être de la propagande soviétique, est très répandue chez eux.

Le refus du communisme parmi les visiteurs de l'Est est général, nous ne nous étendrons pas sur leurs raisons : misère, travail exténuant, cadence toujours plus rapide, standard de vie extrêmement bas (ration mensuelle : 1.380 gr. de viande avec os théoriquement, pratiquement : 600 à 700 gr. de viande avec os, quelques œufs — 3 pour 200 gr. de tickets de viande — un peu de poisson. Une paire de chaussures de mauvaise qualité coûte cent vingt heures de travail, à l'Ouest vingt à vingt-cinq heures), disparition de toute liberté, espionnage incessant de la police et de ses mouchards. Déplorons seulement que la volonté de résistance de quelques-uns soit parfois exploitée par des organismes peu scrupuleux. Déplorons aussi ce visage qu'on offre des secteurs occidentaux, je pense en écrivant ceci à la façade des kiosques à journaux garnie pour moitié de magazines pornographiques. Le premier kiosque à journaux en secteur occidental en traversant la place de Potsdam montrait pendant tout le festival une vitrine entière de ces magazines, avec un seul autre journal : celui des anciens soldats dont le ton n'a rien à voir avec la démocratie. Je ne citerai qu'un seul titre en première page : « Il faut rendre justice aux soldats des Waffen S.S.! » C'est un comble!

*ès Allemands de l'Ouest.*

Les participants de l'Allemagne occidentale, commu-
istes pourtant, ne se sont pas toujours bien entendus et
ompris avec les délégations étrangères, des incidents se
ont produits entre Allemands de l'Ouest et Polonais. La
onversation, amicale au début, tourna à l'aigre quand
n en vint au sort des territoires allemands situés à l'Est
e la frontière actuelle de l'Oder et de la Neisse, terri-
oires que les Polonais considèrent comme définitivement
cquis.

Les Allemands de l'Ouest présents au festival sont
ans doute des communistes fervents. Cependant, il ne
emble pas qu'un seul d'entre eux ait préféré rester à
Est que de retourner dans la République fédérale. Plu-
ieurs milliers d'Allemands de l'Est ont, eux, demandé
sile au gouvernement de Berlin-Ouest, certains jeunes
es démocraties populaires ont fait de même.

*ès étrangers.*

Nous avons parlé d'enthousiasme et le mot n'est pas
oujours exagéré, cependant certains ont été blessés par
e caractère trop exclusivement pro-russe du festival.

Disons à cet égard, et pour ne citer qu'un petit fait,
ue des prix ont été distribués aux meilleurs orchestres,
allets et instrumentistes. Sur dix premiers prix, neuf
'en sont allés aux Russes... dans la dixième catégorie,
s n'avaient pas concouru.

Nous parlions au début des participants russes au fes-
ival. L'un d'eux, parlant parfaitement le français, s'en-
retenait avec un de nos compatriotes. Deux questions
le lui sont caractéristiques : Quelle est l'importance du
nouvement neutraliste en France ? Quelle est l'influence

américaine dans l'établissement des programmes des universités françaises ?

Enfin, déplorons les chicaneries faites aux participants occidentaux pour atteindre Berlin, nous savons que ce n'est pas au gouvernement militaire français qu'il faut s'en prendre. Ces brimades inutiles (ils ont atteint Berlin quand même) ont permis aux organisateurs orientaux de dire : « N'allez pas dans les secteurs occidentaux, vous y seriez immédiatement arrêtés et battus! » Une visite de leur part aux secteurs occidentaux, — ils n'ont vu de l'Allemagne que le secteur russe — leur aurait permis de faire des comparaisons qui les auraient peut-être laissés rêveurs.

Le festival de Berlin fut-il un succès ou un échec? Chacun y a déjà répondu pour soi. Contentons-nous de dire qu'il est riche d'enseignements. Puissions-nous ne pas les laisser perdre!

MARCEL BARTH.

# MARIE, L'EGLISE ET LE CHRIST

*Pour une célébration œcuménique du concile de Chalcédoine*

## *La question christologique.*

NOUS célébrons cette année le quinzième centenaire du concile de Chalcédoine (octobre 451). C'est sous le signe de ce concile et de la doctrine qu'il a promulguée que nous avons placé dès le début ces quelques réflexions *. Il nous faut maintenant expliquer pourquoi, et d'abord rappeler très brièvement le contenu et le sens du dogme de Chalcédoine. On excusera le schématisme de la présentation, qu'on ne se permettrait pas dans un exposé à prétentions historiques [1].

La première moitié du V^e siècle fut remplie, en Orient, par des querelles théologiques concernant la façon de comprendre intellectuellement le mystère du Christ : querelles dont le concile de 451 ne marquera, hélas, pas la fin et qui se prolongèrent, en réalité, bien au delà des malencontreuses interventions impériales qui remplissent

* Cf. *La Vie Intellectuelle*, octobre 1951, pp. 6 sq.

1. Renvoyons, comme à l'exposé le plus dense et le plus précis en peu de pages, à R. DRAGUET, *Histoire du dogme cathol.*, Paris, A. Michel.

la seconde moitié du siècle, dans la querelle sur les images, au VIII^e et au IX^e siècle. Les querelles christologiques sont nées de la difficulté rencontrée par les penseurs chrétiens lorsqu'ils durent harmoniser les données les plus certaines de l'Évangile et de la foi concernant le Christ : la dualité d'une humanité qui soit tout autre qu'apparente, et d'une divinité véritable, et en même temps l'unité de ce Christ confessé comme étant à la fois « vrai Dieu et vrai homme », ainsi que nous le disons dans les laudes qui suivent les saluts. Les uns, partant de la dualité des natures et des opérations, concevaient et exprimaient mal l'union de ces deux éléments; et c'est pourquoi Nestorius avait achoppé à tenir la formule de Marie, mère *de Dieu*, préférant la dire simplement mère du Christ selon l'humanité de celui-ci. Les autres, ceux d'Alexandrie surtout, partant de l'unité de sujet, voyaient l'Incarnation comme une descente de la divinité dans l'humanité, mais, tenant ainsi l'unité, ils achoppaient à reconnaître en Jésus une nature humaine parfaite. Ils voyaient en lui un Dieu se manifestant en homme plutôt qu'un homme véritable et parfait uni à la divinité pour former avec elle, sous la dualité de natures et d'opérations, un seul sujet.

Et voici la formule promulguée à Chalcédoine : « Notre-Seigneur Jésus-Christ est parfait en divinité, parfait en humanité, vrai Dieu et vrai homme... Nous devons reconnaître un seul Christ Fils (de Dieu) Seigneur, un seul Engendré (mais existant) en deux natures, à la fois sans confusion ni changement, de façon indivise et inséparable, chaque nature conservant ses propriétés... » N'insistons pas davantage : cette doctrine, qui est celle de la catéchèse et de la prédication catholiques, est bien connue de nos lecteurs.

La merveille est que cela nous est encore commun : catholiques, orthodoxes, anglicans, protestants, nous tenons encore ensemble la formule de Chalcédoine, comme nous tenons encore ensemble, en principe tout au moins, celle de « Marie, mère de Dieu », promulguée vingt ans auparavant à Ephèse. Si l'on excepte les éléments libéraux ou rationalistes du protestantisme, ou quelque interprétation personnelle toujours possible, les grandes communions chrétiennes qui participent au dialogue œcuménique tiennent en principe avec nous les conciles d'Éphèse et de Chalcédoine. Quelle que soit la tendance dualiste inhérente au protestantisme comme une conséquence de son pessimisme sur la nature humaine et de sa tendance à marquer exclusivement la transcendance de Dieu et l'abîme qui sépare sa créature de lui, il faut reconnaître avec une joie pleine d'espoir que les réformateurs et les grands théologiens protestants ont souscrit au *Theotokos* d'Éphèse[2] et à la formule de Chalcédoine. Luther, dont nous pressentons pourtant dès maintenant qu'il ne fera pas jusqu'au bout avec nous le chemin doctrinal qui part de Chalcédoine, a donné, dans son *Commentaire du Magnificat,* quelques formules très pleines concernant la maternité divine de Marie[3]. Calvin, qui inclinait, dit Barth (*Kirchl. Dogm.*, I, 2, pp. 152-153), à éviter le *Theotokos,* ne le niait cependant pas; Barth lui-même (*ibid.*, p. 151) professe vouloir le garder comme l'expression de la vérité christologique, tout en rejetant les conséquences que prétend en tirer la mariologie catholique (et orthodoxe...). Zwingli, celui des Réformateurs dont la tendance dualiste est la plus accusée, parle de Marie comme *deipara,* mère de Dieu, et a d'ailleurs conservé à

2. C'est-à-dire Mère de Dieu, *Deipara, Dei genitrix.*
3. *Passim.* Par exemple Weimar, 7, 572.

Zurich les fêtes mariales catholiques et la récitation de l'*Ave Maria*[4].

Recueillons-nous donc ici, marquons une minute de silence pour l'action de grâces et la réflexion : cette date de Chalcédoine est une grande date œcuménique; nous célébrons cette année le centenaire du dernier concile qui nous soit commun. Après cela, la liste des conciles œcuméniques, et donc celle des centenaires, continue. Avec les anglicans, nous pouvons aller jusqu'au sixième, tenu à Constantinople en 680-681 pour éliminer encore une erreur christologique, celle qui niait que le Christ eût une volonté humaine : une conséquence ou une résurgence, on le voit, de l'erreur monophysite. Avec les orthodoxes, nous allons jusqu'au septième concile œcuménique, le dernier, d'ailleurs, qui se soit tenu en Orient, célébré à Nicée en 787 et qui définit contre l'iconoclasme la légitimité du culte des images. La question de l'iconoclasme est complexe et l'on n'a pas encore fait toute la lumière sur l'histoire de ses origines, non plus que de ses tenants et aboutissants. On s'accorde pourtant à voir dans la querelle des images une querelle relevant du cycle des doctrines christologiques. La vénération des reliques et des images des saints ne se justifie, en effet, entraînant une certaine caducité du deuxième commandement mosaïque, qu'en raison de l'Incarnation du Fils de Dieu et de ce réalisme du Corps mystique en vertu duquel, par exemple, une inscription ancienne retrouvée en Numidie sur un vase de terre cuite contenant des reliques saintes, portait : « In isto vase sancto

4. Cf. G. W. Locher, *Inhalt und Absicht von Zwinglis Marienlehre*, dans *Kirchenblatt f. d. ref. Schweiz*, 1er février 1951, pp. 34-37. Pourtant, tous ses interprètes ou historiens reconnaissent la tendance nestorianisante de la christologie de Zwingli.

ongregabuntur membra Christi » : En ce vase saint, n rassemblera les membres du Christ. Ainsi, avec les glises orientales non unies à Rome, nous tenons la otalité de la doctrine christologique, et jusqu'au prinipe de ses conséquences concernant le culte des saints t des images. Par contre, avec les anglicans, notre ccord ne va pas jusque-là, puisqu'ils récusent le septième concile précisément à cause de cela. Les protestants, généralement, s'arrêtent à Chalcédoine, le quatrième des conciles œcuméniques, bien qu'ils pourraient ans doute admettre avec nous le sixième, celui qui a econnu les deux volontés dans le Christ.

Le fait qu'avec les protestants (et les anglicans) la oute dernière décision en fait de querelles christologiques e nous trouve pas unanimes, ne serait-il pas un signe ue, là même où nous le sommes, nous ne le sommes pas 'une manière absolument intégrale? D'accord sur la ormule dogmatique du mystère de l'Incarnation, le ommes-nous complètement sur son *sens*? Nous allons oir qu'on peut en douter, et nous allons rencontrer ainsi un des traits caractéristiques, et combien graves, des randes divisions chrétiennes modernes.

L'Église a toujours connu des hérésies, et donc des ivisions, mais les oppositions semblent, à l'époque moerne, comporter un aspect nouveau par rapport à celles ue représentaient les anciennes hérésies; il ne s'agit plus eulement d'une erreur ou d'une négation portant sur énoncé objectif d'un dogme, mais, même là où la formulation dogmatique est commune, de différences souent poussées, hélas! jusqu'à l'opposition, sur *le sens* es doctrines tenues. Les grandes oppositions modernes endent à porter sur l'interprétation d'ensemble du chrisianisme, surtout dans son rapport à l'homme (anthropo-

logie); elles deviennent des divisions *dans la conscience chrétienne*, même lorsque celle-ci confesse unanimement la venue en chair du Verbe et l'existence de Jésus-Christ en la qualité de vrai Dieu et vrai homme. C'est pourquoi on a vu et on voit encore, par exemple, des orthodoxes, ceux de la nuance slavophile en particulier, trouver dans le *sens* des doctrines des raisons d'opposition irréductible au catholicisme, là même où les énoncés dogmatiques permettraient parfaitement notre communion avec eux dans la foi. Il semble qu'un esprit de schisme, au sens le plus propre du mot, ait été insufflé par le démon à l'homme moderne, car, au lieu de communier dans l'essentiel en respectant les différences, celui-ci ne cherche qu'à se distinguer, à s'opposer au maximum, et à transformer en motif d'opposition cela même qu'il pourrait tenir avec les autres en esprit de communion...

C'est en interrogeant surtout Luther que nous pourrons nous rendre compte du problème christologique éventuellement pendant entre les protestants et nous, et de sa liaison au débat de toujours touchant l'Église et la Vierge Marie. Dans les trois cas, c'est du rôle de l'humanité et de la coopération de la créature avec Dieu qu'il s'agit.

Luther s'est intéressé prodigieusement au Christ; il lui a vraiment donné sa foi et a parlé de lui de façon inoubliable. Mais ici comme en tous les domaines sa théologie a été une transposition de son drame intérieur personnel. On va s'en rendre compte tout de suite en lisant ce texte célèbre, considéré par ses historiens comme l'un des plus représentatifs, et pour lequel il existe dans son œuvre d'innombrables parallèles :

Christ a deux natures. En quoi est-ce que cela me regarde? S'il porte ce nom de Christ, magnifique et consolant, c'est

cause du ministère et de la tâche qu'il a pris sur lui, c'est cela qui lui donne son nom. Qu'il soit par nature homme et Dieu, cela, c'est pour lui-même. Mais qu'il ait consacré son ministère, mais qu'il ait épanché son amour pour devenir mon Sauveur et mon Rédempteur, c'est où je trouve ma consolation et mon bien... Croire au Christ, cela ne veut pas dire que Christ est une personne qui est homme et Dieu, ce qui ne sert de rien à personne; cela signifie que cette personne est Christ, c'est-à-dire que pour nous il est sorti de Dieu et venu dans le monde : c'est de cet office qu'il tient son nom [5].

Qu'on ne se méprenne pas sur le sens de ce texte : il n'a pas de visée directement pragmatiste, encore moins une signification égoïstement subjective. Luther, nous l'avons dit, croit aux deux natures et il tient la formule de Chalcédoine. Mais il est, par tempérament et par position de principe, éloigné d'une considération purement spéculative, intellectualiste et sapientielle, de Dieu. Pour lui, Dieu ne se révèle à nous et ne nous est accessible que sous l'aspect où il est engagé dans le drame du péché et du salut : c'est cela que Luther appelle « theologia crucis » et qu'il oppose à toute « theologia gloriae », c'est-à-dire à toute prétention de connaître le mystère de Dieu en lui-même et pour lui-même, tel que Dieu peut le connaître dans son ciel, alors que nous n'avons à le connaître que comme pécheurs, cerné par la croix où Jésus a porté notre péché afin de nous donner sa justice. Bref, toute la théologie luthérienne a pour

5. Œuvres, éd. d'Erlangen, 35, 207 s., cité par exemple par Ad. HARNACK en exergue d'une section sur le destin des dogmes au XVI^e siècle (*Dogmengesch.*, 4^e éd., t. III, p. 662). Cf. de nombreux textes similaires dans W. ELERT, *Morphologie des Luthertums*, t. I, 1932, p. 60-61.

Comp. le texte non moins célèbre de Mélanchton, « Hoc est Christum cognoscere beneficia ejus cognoscere » (*Loc. theol.*, préf. : C. R., 21, 85).

cadre et pour loi interne la doctrine de la justification. L'aspect métaphysique de la christologie n'intéresse pas Luther, mais bien son aspect dramatique. Peu lui importe que le Christ ait deux natures, ce qui est la formule, si l'on peut dire, de sa constitution interne; ce qui l'intéresse, c'est que Dieu soit venu en Christ pour, en lui, prendre nos péchés et nous donner sa justice. Et c'est pourquoi, aussi bien, Luther conçoit tout autrement que n'avait fait la tradition chrétienne ce qu'on appelle la communication des propriétés (ou des « idiomes »). Traditionnellement, on entendait par là, à partir du dogme de Chalcédoine, la possibilité d'attribuer à ce *sujet concret unique* qu'est le Christ, Verbe incarné, soit les propriétés de la nature humaine, soit les propriétés de la nature divine, et donc de pouvoir dire en vérité : Dieu a souffert; ou bien : Jésus est tout-puissant. Pour Luther, il s'agit de tout autre chose, à savoir d'un *échange* des vertus et de la situation des deux natures prises comme des réalités concrètes, Dieu prenant, en Jésus, notre faiblesse et même assumant notre péché, mais nous attribuant sa justice, puis ultérieurement sa gloire[6]. Ainsi, en vertu de cet « admirable échange » dont Luther ne se lasse pas de parler, y a-t-il, en Jésus-Christ d'abord, dans l'économie qui nous applique le salut ensuite, non plus une coopération, mais un échange de situation entre Dieu et l'homme. Nous sommes ramenés ainsi à notre problème central : le rôle que joue ou

6. La dernière étude, très détaillée, de ce thème luthérien, est celle de W. Maurer, *Von der Freiheit eines Christenmenschen. Zwei Untersuchungen zu Luthers Reformationsschriften 1520-1521*. Göttingen, 1949. Maurer dit par exemple, avec justesse et profondeur, p. 39 : « Pour Luther, le mystère de l'Incarnation ne consiste pas tant en ceci que Dieu est devenu participant de la nature humaine, mais en ce qu'il l'est devenu du péché humain. »

ne joue pas l'humanité, *même celle du Christ,* dans l'économie du salut.

Car si le salut est un pur *opus Dei,* l'acte de Dieu seul, que devient, après le nôtre, après celui de Marie et celui de l'Église, le rôle de l'humanité même du Christ ? Dieu, disait Luther, fait nos œuvres en nous. La seule chose qui, de notre côté, doive répondre à son action, cette seule chose elle-même, la foi, c'est lui qui l'opère en nous. La foi, dit Luther dans son commentaire sur les Galates de 1531, est la divinité elle-même dans l'œuvre ou l'acte produit, la divinité elle-même dans les membres (du Christ)[7] en sorte que c'est en accord profond avec la pensée du Réformateur que K. Barth écrivait que Dieu n'est pas seulement celui qui parle, mais aussi celui qui entend en nous[8]. Il n'y a jamais que Dieu et que l'acte de Dieu, *opus Dei* : quand c'est de Dieu en lui-même, alors c'est le Rédempteur et la Rédemption active; quand c'est de Dieu en nous, en vertu de l' « admirable échange » qu'on a dit, alors ce sont les rachetés et la Rédemption passive, mais au fond les deux sont la même chose, sans qu'un *agi* de notre part s'ajoute vraiment au *donné du Christ* (voir des références dans l'étude citée n° d'oct., p. 7). Et si nous parlons ici de *Dieu,* c'est intentionnellement, car la part de l'humanité du Christ lui-même nous semble ici compromise. Dans le commentaire de 1535 du même passage de l'épître aux Galates dont nous venons de citer le commentaire de 1531, Luther rapproche et assimile ces trois choses que sont la justification, le Royaume de Dieu et la créa-

7. « Ut fides sit divinitas in opere, in membris. » (Weimar, 40/1, 417.)

8. *Christl. Dogmatik,* p. 139; comp. *Kirchliche Dogmatik,* I, 1, pp. 250 s.; I, 2, pp. 232 s.

tion, et il écrit à leur sujet qu'elles sont des œuvres de la divinité seule, sans aucune coopération de l'humanité du Christ... [9].

Avec l'idée qu'exprime un pareil texte, nous sommes au cœur de la pensée de Luther, et sans doute de l'opposition entre la Réforme et la tradition catholique. Ce que veut Luther, c'est que TOUT, dans le salut, vienne de Dieu seul, soit l'œuvre de Dieu seul, et que, pour cela, il n'y ait qu'un courant de don, procédant de Dieu, et pas de retour à Dieu agi par l'homme, pas de remontée dans laquelle la coopération de l'homme, rendue possible et mue par un don de Dieu, opérerait aussi quelque chose. Il veut que vraiment Dieu opère toutes nos œuvres en nous (comp. article précédent, nn. 14 et 15). Cette idée a été exprimée récemment avec brio dans le livre de Nygren sur l'*Agapè*. La justesse de l'interprétation des Pères, et même du N. T., par Nygren, est de plus en plus contestée, mais il est certain que, si Luther lui-même ne s'est pas exprimé en ces termes, l'idée développée par le théologien suédois traduit le fond de la pensée du Réformateur. C'est à ce point de vue foncier que se rattachent aussi la critique des œuvres par Luther, sa notion de l'Évangile en tant qu'opposé à la loi, son idée de la liberté chrétienne, sa théologie de la justification et, nous l'avons montré ailleurs [10], la façon dont il conçoit l'Église. Mais ce point de vue n'est pas sans influer sur la conception qu'il se fait du rôle de l'humanité du Christ dans l'économie du salut.

9. « Ut unica causa justificationis quae postea etiam tribuitur materiae propter formam, hoc est operi propter fidem. Ut regnum divinitatis traditur Christo homini non propter humanitatem sed propter divinitatem. Sola enim divinitas creavit omnia humanitate nihil cooperante. » (Weimar, 40/1, 417.)

10. *Vraie et fausse Réforme*, IIIe partie.

Elle non plus n'aura pas de causalité. Comme la foi est Dieu lui-même acceptant sa Parole en nous, comme l'Écriture est le *verbum* de Dieu dans une *vox* humaine, comme l'Eucharistie est le Christ présent « dans, avec et sous le pain », ainsi l'Incarnation est-elle pour Luther un *opus Dei,* une œuvre de Dieu seul : *Dieu dans* une humanité. En elle, Luther et les Réformateurs ne voient pas tellement cette union sans confusion grâce à laquelle une humanité est assumée en Dieu[11] et élevée par ce contact jusqu'à devenir l'organe vivant de la divinité pour le pardon des péchés, le don de la grâce et l'immortalité, mais ils voient plutôt Dieu s'abîmant dans une nature humaine qui demeure dans son impuissance de créature[12] : Dieu *dans* l'humanité terrestre, caché dans et sous elle comme la Parole vivante l'est dans les mots de l'Écriture[13], comme le Christ l'est dans et sous le pain vulgaire de la Cène[14].

S'il nous fallait formuler dans les termes de l'histoire chalcédonienne cette position de Luther, nous dirions que, malgré sa fidélité à la formule du concile, le Réformateur a, dans sa christologie, quelque chose, tout à la fois, de nestorien et de monophysite. Nestorien, il tendrait à l'être, comme la théologie protestante tend à l'être, par la distance très forte qu'il marque entre les

11. « Assumptio humanitatis in Deum » (*Athanasianum*).

12. « Sicut sub carne abscondita fuit benedicta divinitas ». *Dict. super Psal.*, Weimar, 4, 82, l. 32.

13. Voici quelques expressions caractéristiques tirées des *Dictata super Psal.* : « Sicut Verbum induit vocem, sic Filius Dei carnem » (Weimar, 3, 157, l. 29-30; comp. 350, l. 17-22); « Divinitas Christi, quae sub littera fuit velata et humanitate » (4, 101, l. 14-15; comp. 3, 276, 35 s.); « Sensus autem verus in illis (verbis) et theologica significatio est velut divinitas in carne Christi, spiritus in litera, anima in corpore, vita in rebus » (4, 306, 34-36).

14. Cf. *Dict. sup. Psal.* : Weimar, 3, 386, l. 38-387, l. 24; p. 403, l. 38-40.

deux natures, par la coupure qu'il met entre l'*opus Dei*, la *Divinitas in opere*, d'une part, la nature humaine d'autre part. Mais, par le fait même, dévalorisant le rôle de la nature humaine du Verbe fait chair, il attribue tout à la Divinité, il fait de l'Incarnation Dieu opérant divinement sous le voile humiliant de l'humanité; au plan de l'économie salutaire qui seule l'intéresse dans l'Incarnation, il aboutit à une sorte de monophysisme, ou plutôt de monénergisme, c'est-à-dire à ne voir que Dieu opérant sous le manteau d'une chair humaine[15].

Peut-être se rend-on compte maintenant qu'il est tout de même important de considérer le dogme où se trouve exprimée la constitution ou l'ontologie du Christ. « Qu'il ait deux natures, en quoi est-ce que cela me regarde ? », disait Luther. Mais nous voyons bien que la *façon* dont il est *mon* Sauveur au plan de l'économie de grâce, le ministère et la tâche qu'il a pris sur lui, tout cela dépend étroitement de la façon dont on conçoit l'union, en lui, des deux natures et le rôle de sa sainte humanité.

*Conclusion.*

Si l'on nous a suivi par les chemins difficiles de la théologie et de l'histoire, on aura compris comment les affirmations catholiques concernant nos trois termes — l'Église, Marie et le Christ — sont enchaînées l'une à l'autre et dépendent toutes d'un principe qui trouve son application, *positis ponendis*, dans les trois cas : celui

15. K. Barth (*Kirchl. Dogm.*, I, 2, p. 27) estime que la pensée de Luther est plutôt dans le sens de saint Jean et, parmi les théories christologiques, d'Eutychès (père du monophysisme), tandis que celle de Calvin serait plutôt dans le sens des Synoptiques et de Nestorius.

de la coopération de l'humanité à l'œuvre du salut dont toute la vertu bien évidemment, vient de Dieu. Les protestants critiquent notre idée de l'Église, et plus encore notre dévotion et notre théologie mariales, mais ils ne les considèrent pas reliées à leur racine qui est le dogme christologique et le rôle de l'humanité du Christ dans l'économie du salut. Pour nous, c'est parce que la sainte humanité du Christ, unie à sa divinité sans confusion ni division, est l'organe de notre salut et de toute communication de grâce, que Marie avec elle, et l'Église après elle, ont le rôle que notre doctrine leur reconnaît. Le montrer pour Marie nous entraînerait trop loin, mais nous voudrions l'esquisser rapidement pour l'Église, en nous référant de nouveau à la distinction de l'ecclésiologie « catholique » et de l'ecclésiologie « protestante » telle qu'elle a été faite lors de la conférence d'Amsterdam.

Nous proposerions, pour notre part, l'image d'un lac, ce lac représentant l'Église. Il y a trois, et même finalement, quatre manières, pour un lac, d'être alimenté en eau.

*a*) Il pourrait l'être par une source jaillisant au dedans de lui, ne recevant rien du dehors. Tel sera le cas de la Jérusalem céleste, celle dont saint Paul dit qu'elle est libre (Gal., IV, 26); alors, en effet, dit-il ailleurs (I Cor., XV, 28), Dieu sera tout en tous; alors se réalisera parfaitement la grande annonce prophétique d'un régime de parfaite intériorité, où nul n'aura plus à recevoir un enseignement du dehors, mais où la connaissance de Dieu, parfaite et glorieuse, le remplira du dedans [16]. Il serait même insuffisant de dire que les élus

16. Cf. Jér., XXXI, 33-34, repris Hebr., VIII, 10-12; comp. Is., IX, 19; Apoc., XXI, 23; XXII, 1-5.

boiront à même la source de la Vie. Cette source jaillira en eux, les exaltant du dedans.

*b*) Un lac peut se remplir aussi à partir d'une source située plus ou moins loin et haut dans les montagnes, depuis laquelle une canalisation, rivière ou conduits, amène l'eau vivifiante. Cette source unique, haute et lointaine, sera pour nous le Verbe incarné, plus spécialement dans le mystère de son passage à son Père — passion, résurrection, ascension — duquel nous vient toute grâce. Car, nous dit saint Jean dans le texte où il résume tout son Évangile, « le Verbe a été fait chair, et il a habité parmi nous, tout plein de grâce et de vérité » (I, 14). Les conduits seront ceux du ministère apostolique, de la médiation ecclésiale de grâce et de vérité, qui prend de la plénitude de la source pour constituer la plénitude de son corps, lequel est le lac, c'est-à-dire l'Église. C'est pourquoi saint Jean continue le texte que nous venons de citer : « C'est de sa plénitude que nous avons tous reçu [17] », et saint Paul dit de l'Église : « Elle est la plénitude de celui qui est plénifié tout en tous — ou bien, car le texte a aussi ce sens, qui remplit tout en tous [18]. » Dans cette perspective, le rôle de la canalisation, c'est-à-dire de l'institution apostolique ou ecclésiale, est très précisément de relier la source et ce que doit produire la source; d'être le lien entre ce qu'on trouve au principe, à l'A, et ce qu'on doit trouver au terme, à l'Ω, c'est-à-dire, plus précisément, de réunir la pâque

17. Jean, I, 16. Voir ici saint THOMAS, *Sum. theol.*, Ia-IIae, q. 108, a. 1; un texte dont saint Thomas aurait certainement fait un des pivots de son traité de l'Église s'il en avait écrit un.

18. Ephés., I, 23 : voir le comm. de Armitage ROBINSON. Comp. I Cor., XII, 12; Col. III, 11. Pour l'union des deux sens, voir Dom WARNACH, *Die Kirche im Epheserbrief*. Munster, 1949, p. 13 et n. 69.

lu Christ à la nôtre, le mystère pascal au mystère parou-
iaque, de manière à faire que le premier trouve dans le
econd sa propre plénitude et que le second reçoive du
»remier toute sa substance[19].

Nous pouvons, dans cette perspective qui est la vraie,
omprendre le sens réel de l'apostolicité de l'Église,
'est-à-dire encore de l'institution et de la médiation de
érité et de grâce, que la Réforme a si profondément
méconnue. Cette institution, avec la médiation qu'elle
éalise, n'a de raison d'être que dans l'entre-deux des
eux venues de Jésus, entre l'ascension du Seigneur et
on retour, qui est précisément le temps de l'Église et
oit être rempli par l'exercice du ministère[20]. Il est
xtrêmement notable que, historiquement, la théorie de
a succession apostolique ait été développée, peu après
e milieu du IIe siècle, par saint Irénée, face à l'hérésie
nostique. L'Église ancienne s'est trouvée devant trois
randes erreurs qui menaçaient, avec la doctrine de l'In-
arnation, le *sens* même de cette doctrine, qui est la réa-
ité de notre divinisation : 1° l'erreur des docètes, selon
aquelle l'Incarnation n'était pas véritable, puisqu'elle
tait seulement apparente, Dieu ayant seulement pris un
omme comme une sorte de masque ou de paravent,
inon de feinte. Cette erreur est apparue du vivant même
les apôtres et nous voyons saint Jean, puis son disciple
gnace d'Antioche, la combattre; 2° l'erreur qui devien-
lra plus tard celle des Ariens, selon laquelle Jésus n'était

19. Pour ce rapprochement du mystère parousiaque et du mys-
ère pascal, voir le beau livre du P. F. X. Durrwell, *La résurrec-
ion de Jésus, mystère de salut*. Paris et Le Puy, 1950.

20. Voir des textes comme Matt., xxiv, 14; xxviii, 18-20; Marc,
xiii, 10; Act., i, 7-8 et l'ensemble du livre; I Cor., xi, 26, etc.,
l'où il ressort nettement que l'entre-deux des deux venues du Christ
st rempli par l'exercice du ministère apostolique.

pas vraiment Dieu; 3° entre les deux, l'erreur des Gnostiques, dont nous avons quelque peine à nous expliquer aujourd'hui la séduction. Sous une technique de pensée dont l'érudition moderne reconstitue le détail compliqué, les différentes gnoses posaient entre Dieu et l'homme toute une série d'intermédiaires émanant de la divinité selon une filière décroissante. Dans cette perspective-là, d'une part l'homme religieux n'avait pas une union immédiate avec Dieu lui-même, mais seulement avec l'un des intermédiaires susdits; d'autre part, ces intermédiaires étaient des entités métaphysiques étrangères au déroulement proprement historique des événements humains. Contre cette double conséquence, qui ruinait radicalement le sens du christianisme, les Pères, et singulièrement saint Irénée, ont réagi en affirmant : d'abord que Jésus-Christ n'était pas un intermédiaire créé quelconque, mais véritablement *Dieu* et qu'en lui c'est avec Dieu lui-même que nous avions communion; ensuite, qu'il n'y avait d'autre moyen d'union à Dieu que Jésus-Christ, que le fait de son Incarnation historique dans le sein de la Vierge Marie. L'affirmation de la succession apostolique s'est formulée dès lors chez Irénée comme celle même de la valeur unique de l'Incarnation *historique* pour nous unir à Dieu lui-même. C'est parce qu'il n'y avait qu'une source de toutes les eaux du lac-Église, et que cette source avait jailli à un point de l'espace et du temps, qu'il fallait, jusqu'à cette source, une canalisation continue, celle des sacrements, de la succession dans le sacerdoce qui les célèbre et du charisme de vérité qui accompagne ce sacerdoce. La théologie catholique de l'apostolicité comme propriété essentielle de l'institution ecclésiale, n'affirme pas autre chose, et celle de la médiation sacerdotale ou hiérarchique n'a pas d'autre sens.

Nous verrons bientôt d'ailleurs que l'une et l'autre doivent, dans une ecclésiologie pleinement conforme à la réalité et aux textes du Nouveau Testament, recevoir un complément notable.

*c*) On pourrait concevoir une troisième façon de remplir le lac, toujours à partir de la source unique qui est, nous le savons, la croix du Seigneur. Au lieu que l'eau de cette source soit communiquée au lac par une canalisation, elle lui arriverait, après s'être évaporée, verticalement, du ciel, sous forme de pluie : d'une pluie qui, obéissant à un vouloir céleste, tomberait, de façon finalement imprévisible, là et où le ciel voudrait. Serait-ce trahir les choses que de voir dans cette comparaison une transcription de l'ecclésiologie verticale ? Tout, pour celle-ci, vient bien de la croix, de l'Incarnation historique; mais, comme le disait le Canon Hodgson, pour elle, « le principe de continuité de l'Église ne se trouve pas ici-bas, dans les catégories de l'espace et du temps, mais réside tout entier et nécessairement dans l'invisible où est entré Notre-Seigneur Jésus-Christ, le même hier, aujourd'hui et éternellement, qui s'incarne comme il veut et quand il veut dans tel ou tel groupe d'êtres humains qu'il appelle à lui et qui répondent à cet appel par la foi » (cf. n° d'oct., p. 8). En d'autres termes, le lien qui relie les fidèles à la source unique de la croix, n'est pas un lien de type historique et visible, bien que d'institution et de contexture surnaturelles, mais *un acte de Dieu,* de soi invisible et imprévisilbe, du type de ce que Barth appelle l'événement.

*d*) Sans doute les protestants réclameront-ils ici contre une interprétation unilatérale, et donc appauvrissante et déformante, de leurs positions. Ils diront qu'ils admettent aussi, depuis la source jusqu'au lac, une certaine

continuité de conduits, Mais, ajouteront-ils, il n'en existe que deux, la Bible, document de la Parole de Dieu, et les sacrements du Seigneur qui sont, à l'exclusion de tout autre, le baptême et la sainte Cène.

Nous ne contredirons pas à cette rectification. Nous en prendrons acte, bien plutôt, avec joie, pour : 1° constater que le protestantisme, quoi qu'il en ait, ne peut se passer d'affirmer, avec l'événement, quelque chose de l'institution[21]; 2° pour demander qu'on tire toutes les conséquences de ce qu'on admet ainsi et qu'on cesse de *juxtaposer*, à des affirmations de pur « événement » qui détruisent toute possibilité de construire une véritable ecclésiologie, quelques affiirmations d'ordre, en somme, pastoral (« théologie pratique ») concernant les actes du ministère; 3° pour demander aussi qu'on précise la théologie de l'Écriture et celle des sacrements : car ceux-ci et celle-là ne peuvent remplir le rôle de conduits jusqu'à l'Incarnation historique du Fils de Dieu et d'éléments d'apostolicité, que si l'on quitte à leur sujet la pure logique d' « événement » dans laquelle se meut, par exemple, la pensée d'un K. Barth; que si la Bible est autre chose et plus qu'une réalité, de soi, purement « mondaine », de même nature intrinsèque que n'importe quel autre livre, n'ayant que le privilège, assez arbitrairement affirmé d'ailleurs, d'être, plus que les autres

21. Je dis « quoi qu'il en ait » en pensant aux réactions violentes, à la véritable fin de non-recevoir qu'a rencontrées l'ouvrage si intéressant et si prometteur du pasteur J.L. Leuba, intitulé, précisément, *L'Institution et l'Événement* (Delachaux, 1950). Ces réactions, que nous avons suivies de près, montrent que nos théologiens protestants français tout au moins *ne veulent pas* d' « institution », qui leur apparaît être une sorte de cheval de Troie catholique dans l'enceinte de la Réforme.

livres, l'occasion que survienne l'acte tout divin et tout imprévisible d'une Parole de Dieu...

Accueillant la rectification des protestants, nous demanderons encore d'en faire une de notre côté, en sens inverse de la leur, mais, en somme, complémentaire et convergente. L'ecclésiologie dont nous avons formulé le type en second lieu (paragr. *b*) et qui justifierait, on l'admettra, le qualificatif d'horizontale, admet toute la part de vérité que renferme l'ecclésiologie verticale. S'il est, en effet, une chose évidente, tant dans les faits de la vie quotidienne de l'Église que dans ceux du Nouveau Testament, c'est que la grâce ou les dons de Dieu ne viennent pas *exclusivement* aux hommes par les canaux et la médiation de l'institution. Il y a les douze apôtres institués comme tels par le Seigneur depuis les jours de sa chair, mais il y a aussi un treizième, un apôtre, si l'on peut dire, par action verticale du Seigneur céleste, un apôtre par effraction, qui n'a pas connu Jésus selon la chair; et la tradition catholique continue à l'appeler, malgré cela, l'Apôtre tout court... Dans les Épîtres de Paul et dans les Actes, nous voyons à l'œuvre des « charismes », c'est-à-dire des dons spirituels ordonnés à l'édification de l'Église, que l'autorité apostolique doit ramener et assimiler à l'unité, mais qui viennent directement de Dieu, non des opérations hiérarchiques telles que le baptême ou l'imposition des mains, etc. Il y a donc une incontestable part de vérité dans l'idée d'événement; il y a des dons qui viennent directement et verticalement du ciel, même s'ils doivent, comme saint Paul lui-même en a reconnu la nécessité pour son apostolat (cf. Gal. II, 2 et 9), être homologués par l'institution de façon à s'assimiler complètement à l'unité de l'Église. Ceci, nous l'admettons franchement, nous lui ferons sa

place dans notre traité de l'Église, regrettant seulement que, trop souvent, les théologiens catholiques ne sachent pas le reconnaître de façon vraiment effective.

Alors, pourquoi n'espérerions-nous pas que les deux points de vue opposés puissent un jour se rapprocher ? Pourquoi, après avoir, longuement et durement, marqué les différences, ne pourrions-nous pas entrevoir une voie de progrès possible dans le sens de l'unanimité et de la communion ? Cette voie ne peut être que celle qui part de Chalcédoine, mais pourquoi ne la prendrions-nous pas puisque, au point de départ, nous professons nous trouver encore ensemble ?

Nous exprimons donc solennellement le vœu que toutes les communions pour lesquelles Chalcédoine constitue la formule normative de la foi christologique, célèbrent le centenaire du concile d'octobre 451 et en prennent occasion pour s'interroger sur leur fidélité à garder les développements de leur théologie sous la lumière de ses affirmations. Nous souhaitons que tous tirent les conséquences qu'entraînent ces affirmations dans le domaine de l'Économie salutaire avec ses trois subdivisions si étroitement liées l'une à l'autre : le rôle de la sainte humanité du Christ, « organe »[22] de la divinité, par laquelle nous est venue et nous vient toute grâce et toute vérité; le rôle de Marie, par laquelle cette sainte humanité est liée à la nôtre; le rôle de l'Église, nous voulons dire de l'institution ecclésiale, qui est le canal grâce auquel, pour une part décisive tout au moins, la plénitude de grâce et de vérité coule du Verbe fait chair et

22. C'est, on le sait, le mot de saint Cyrille d'Alexandrie, de saint Jean Damascène, de saint Thomas d'Aquin, dont la christologie est si foncièrement la même et qui ont quelques titres à représenter la tradition de l' « Église indivise ».

ies plaies du Crucifié, dans l'humanité dont il veut faire son corps mystique.

Il est possible que les catholiques aient à considérer davantage encore Marie et l'Église dans leur relation au Christ et dans la place qui est la leur au sein de l'Économie totale du salut. Il est possible que certains exposés présentent trop Marie comme gratifiée en elle-même et pour elle-même de privilèges inouïs, comme si, par exemple, Dieu avait voulu, honorant l'homme en Jésus, honorer en Marie la femme... Il est possible que certains énoncés d'ecclésiologie considèrent trop exclusivement l'institution et que, cette institution même, ils la présentent un peu trop comme se suffisant à elle-même, et si bien pourvue depuis sa fondation qu'elle pourrait, en quelque sorte, faire l'économie d'une action continuelle et toujours gracieuse de Dieu. Ce n'est certes pas ainsi que la liturgie et la tradition nous en parlent[23], mais Möhler ne calomniait peut-être pas trop injustement l'ecclésiologie issue de la scolastique du XVIIIe siècle lorsqu'il résumait ainsi sa position de fait : « Dieu a fondé la hiérarchie, et ainsi il a été pourvu à tout surabondamment jusqu'à la fin des temps. »

Les protestants, eux, auront à reconsidérer attentivement le mystère des deux natures, non pas seulement dans leur distinction, mais dans leur union. Ils auront à ne pas chercher seulement du côté d'un acte de Dieu et du Christ *céleste* le principe d'existence et de continuité de l'Église; à comprendre que l'Incarnation historique, les *acta et passa Christi in carne*, ce que le Christ

23. « Ecclesiam tuam, Domine, miseratio continuata mundet et muniat, et quia sine te non potest salva consistere, tuo semper munere gubernetur », prions-nous dans la collecte du XVe dimanche après la Pentecôte...

a fait et souffert pour nous dans la chair, ne sont pas seulement ce en considération de quoi le Christ céleste ou son Saint-Esprit nous gratifient, mais *ce à partir de quoi*, ce par la communication et le contact continué de quoi nous vient la réalité du salut. Ils auront à comprendre la valeur directement réelle et, si l'on veut bien entendre le mot, qui est celui de plusieurs Pères grecs, « physique », de l'Incarnation rédemptrice pour procurer notre salut : pas seulement une valeur de drame, dont Jésus aurait fait douloureusement tous les frais et par référence auquel le Père nous ferait grâce du haut du ciel, mais une valeur de cause de salut introduite au cœur même de notre monde et de notre histoire et rayonnant dans ce monde et dans cette histoire, précisément, par l'institution ecclésiale, celle du ministère apostolique et des sacrements. Ils auront enfin à mieux chercher à comprendre comment ce que nous disons de l'Église et de Marie tient à tout cela, qui forme l'affirmation traditionnelle de l'Église indivise sur le Christ.

Après cela, ne serait-il pas permis de rêver à quelque célébration du centenaire de Chalcédoine, non seulement par les communions chrétiennes chacune pour son propre compte, mais, d'une façon dont seules les autorités compétentes auraient qualité pour déterminer les conditions, par ces communions *ensemble ?*

Le Saulchoir, 15 août 1951.

fr. Yves M.-J. CONGAR.

# *LES SIGNES DU TEMPS*

## *Le respect de l'électeur*

Je suis électeur, et mes lecteurs le sont aussi. Dans ces conditions, je ne vois pas pourquoi j'hésiterais à dire que je ne suis pas sûr que la fonction d'électeur bénéficie de grâces d'état particulières. Nous sommes tous des gens médiocres et pressés et lorsqu'on nous donne un bulletin de vote nous ne nous transformons pas instantanément en purs héros ne poursuivant que la réalisation d'idéaux nobles et désintéressés, et le serions-nous, que nous n'en serions pas encore rendus capables, nécessairement, de choisir les modalités pratiques les plus judicieuses pour les voir se réaliser.

Toutefois, et à propos des élections cantonales qui viennent de se terminer, je voudrais prendre la défense de l'électeur, car, pour une fois, il a eu raison.

Le peuple français a élu pour cinq ans, le 17 juin dernier, une Chambre des Députés. Les statistiques montrent que cette Chambre n'est pas plus mal élue que n'importe laquelle de celles que nous avons connues et, notamment, que le nombre des voix et que le nombre de sièges obtenus par les grandes familles spirituelles du pays concordent assez honorablement en pourcentage.

Or, depuis ce temps, les gens que nous avons élus, à qui nous avons délégué notre souveraineté, ont été frappés d'impuissance totale, fascinés qu'ils étaient par un scrutin cantonal dont le régime électoral trahit, de

façon particulièrement efficace, les courants d'opinions qui agitent la masse des électeurs.

Ceci est tellement absurde que l'électeur l'a bien réalisé. Il s'est abstenu comme jamais il ne l'avait fait auparavant et son raisonnement est logique : du moment que mon vote ne sert à rien, à quoi bon le donner ?

Simultanément, la Chambre s'agitait avec le problème de l'École. Or, l'expérience est faite, le problème ne paie pas. L'échec à gauche des socialistes (et même des radicaux) à qui le front laïque n'a rapporté ni une voix, ni un siège, ni un désistement, a pour répondant l'échec de M. Barangé qui a pu s'apercevoir qu'échanger le prestige de rapporteur général de la Commission des Finances à la Chambre contre celui de parrain d'un texte de loi d'aide à l'École libre était encore insuffisant pour obtenir un siège de conseiller général, et cela même dans le Maine-et-Loire!

Somme toute, les électeurs ont eu raison contre les élus et ceux-ci feraient bien de le méditer. Ils se rendraient compte peut-être alors que l'électeur est moins bête qu'ils ne le croient, et qu'il n'est nullement partisan de toutes les méthodes (qu'il s'agisse de dissolutions fréquentes ou d'élections partielles) qui lui donnent trop souvent la parole.

L'électeur a plus ou moins confusément compris que les périodes électorales ont atteint un tel degré de bassesse qu'elles mettent en péril le régime parlementaire lui-même; que les programmes qu'on lui expose ne représentent rien, ne veulent rien dire et ne sont qu'un moyen, d'ailleurs inefficace, pour piper sa voix.

Ce n'est pas qu'il ne veuille pas voter de temps en temps, mais pas trop souvent!

C'est, qu'en effet, voter, c'est se dessaisir de sa souveraineté en faveur d'un élu. On fait confiance à cet élu, non à cause de son programme dont on n'est pas dupe, mais parce que l'on a quelque point commun avec lui ou, tout au moins, des divergences moindres avec celui

qu'on a choisi, qu'avec les autres. Ce qui fait, qu'en fin de compte, seul joue un rôle le milieu social de l'électeur conçu au sens large, et le milieu social de l'élu.

— L'ouvrier des grandes villes vote *communiste* parce que les communistes sont des ouvriers;

— l'employé ou le petit bourgeois, laïque militant, vote *socialiste* parce que c'est bien la composition du parti socialiste;

— le notable, de tradition laïque, vote *radical*;

— le notable et le paysan, de tradition catholique, votent *modérés* (Indépendants et Paysans);

— le catholique, de tradition démocratique, vote *M.R.P.*

L'existence du R.P.F. montre qu'il y a une forte minorité dont les éléments les plus importants et les plus nombreux sont, sociologiquement, à droite et souhaitent avant toute chose un régime fort. C'est dans ce sens, et sans donner à ce terme un sens péjoratif, qu'il appartient à la tradition bonapartiste.

On peut voter tous les mois ou tous les ans. Ces grandes catégories sociologiques varient peu en nombre. On peut varier la loi électorale pour en étouffer certaines, on ne les fait pas disparaître. Toutefois, lorsque l'électeur vote pour elles et qu'il leur délègue sa part de souveraineté, peut être ne fait-il pas autre chose que de souhaiter que dans les instances suprêmes sa tendance d'esprit soit représentée et que l'on tienne compte de son point de vue. Il ne leur demande sûrement pas d'être rigidement les défenseurs jusqu'à l'absurde de programmes auxquels ils n'ont jamais réellement cru. Il se dit que du moment que dans la vie quotidienne l'ensemble des Français, et par conséquent l'ensemble des électeurs, arrivent tant bien que mal à vivre sans se battre, il ne devrait y avoir, à priori, aucune raison pour que l'ensemble des élus qu'il a voulu façonner à son image ne trouve pas les compromis nécessaires pour que le pays puisse subsister.

Nous sommes peut-être allés trop loin de notre point de départ : « Les élections cantonales », et nous nous en voudrions de ne pas ajouter encore une petite notion : ces élections cantonales ont pour but de nommer des conseillers généraux. Or, à quoi servent les conseillers généraux ? Là encore, nous le disons avec regret, les électeurs ont eu raison. Les conseillers généraux ne servent plus à grand chose, leurs pouvoirs sont extrêmement restreints en fait par la situation financière des collectivités locales; quant aux vœux qui constituent leur seule pénétration dans la vie politique active du pays, ils sont si peu étudiés et si hâtivement votés que, le plus souvent, il est justifié qu'ils dorment dans des cartons. Donner une signification politique au choix d'administrateurs presque sans pouvoirs de collectivités départementales qui ne sont plus à l'échelle des problèmes administratifs et techniques qui se posent, c'est une erreur si manifeste que, là encore, en refusant de se passionner pour cette affaire c'est l'électeur qui a eu raison.

HENRI MULLER.

## *Des idées contre des dollars*

Une opinion courante aux États-Unis est que le plan Marshall n'a pas réussi, tout au moins dans l'objet premier qu'il s'était fixé. Certes, la transformation de l'aide économique en aide militaire ôte toute conséquence pratique à cette considération dans l'immédiat. C'est cependant un état d'esprit dont il faudra tenir compte lors de toute reprise ultérieure de négociations purement économiques entre la France et l'Amérique.

Or, à moins d'un développement sérieux de la situation militaire, il faudra donc bientôt étudier de nouveau l'éven-

tualité d'une aide économique à l'Europe. C'est donc dès maintenant qu'il faut commencer à jeter des jalons et faire connaître la politique française en la matière. Autrement, les Américains se trouveraient en face d'un vide intellectuel.

Comme les milieux du Congrès et même certains milieux administratifs américains sont assez ignorants des choses de l'Europe, les propositions qui seraient alors faites risqueraient d'être fort peu pertinentes.

Or les récentes mesures concernant l'aide technique montrent le désir des Américains, même s'il s'exprime dans des formes que nous avons jugées inacceptables, de nous aider pour créer des marchés libres permettant l'abaissement des prix de revient.

En effet, on estime outre-Atlantique que le plan Monnet aurait été plus efficace si, à côté de l'équipement proprement dit, on avait fait une part plus large à l'investissement ne se traduisant pas par un équipement matériel (*intangible assets*). Un exemple en est une expérience faite par les Américains dans la confection masculine où, pour une somme assez importante, des expériences ont été faites : tous les temps de travail et l'organisation générale ont été étudiés avec les données françaises par des spécialistes et ont permis ainsi d'abaisser les prix de la confection.

On s'étonne de nous voir ignorer le coût d'une organisation économique, fût-elle libérale. De celle-ci, il semble que les Américains soient disposés à nous monnayer la contrepartie, à condition que nous la demandions dans le cadre d'une politique durable d'élargissement du marché. Ce sont en somme des garanties pour des risques de transformation de l'économie que l'on serait disposé à nous accorder.

Bien entendu, tout ceci ne prendra corps qu'après une ou deux années entièrement consacrées à l'aide militaire. Mais plusieurs Américains ont insisté sur la nécessité pour notre pays d'avoir dès maintenant des idées précises sur son relèvement. Il faut que la France présente et justifie elle-même une politique (et une note de frais) d'amélioration de sa situation économique comprenant non seulement l'équipement, mais des tentatives hardies de lutte contre les monopoles et d'abandon des protections.

L. Bazoilles.

## *Vers l'unité allemande?*

Le regain d'actualité du problème de l'unité allemande peut surprendre. Il y a quelques mois, dans presque tous les milieux politiques, en Allemagne comme ailleurs, on avait considéré la division de l'Allemagne comme une solution plus ou moins définitive. Or, subitement, les autorités soviétiques ont laissé envisager la possibilité de transplanter le rideau de fer des bords de l'Elbe aux rivages de l'Oder. Quels sont les motifs qui ont poussé la diplomatie soviétique à reconsidérer la question de l'unité allemande?

Moscou n'a jamais cessé de déclarer qu'il n'admettra pas le réarmement allemand. Pour l'empêcher, il n'y a pratiquement que deux solutions : une déclaration de guerre aux puissances occidentales ou l'unité allemande avec tous les sacrifices que sa réalisation peut comporter pour le bloc soviétique et surtout pour les communistes allemands. Psychologiquement, l'Union Soviétique ne semble pas être en mesure de subir le réarmement allemand sans réagir vigoureusement. Si elle se contentait de protestations plus ou moins platoniques, elle risquerait, en effet, de perdre une grande partie de son prestige auprès de ses satellites et notamment en Pologne et en Tchécoslovaquie. La population de ces deux pays est fortement consciente du danger allemand, indépendamment de toutes les convictions politiques. La Pologne a terriblement souffert de l'occupation allemande et désire avoir au moins la garantie que cette expérience cruelle d'un passé récent ne se répétera plus. Si l'Union Soviétique, dont la domination n'est certainement pas acceptée de bon gré, ne peut même plus donner à la Pologne cette dernière garantie, sa présence et sa dictature deviendront pour ce pays encore plus insupportables et plus détestables. La situation est semblable en Tchécoslovaquie, avec cette seule différence que les réactions tchèques sont déterminées beaucoup moins par des souffrances éprouvées que par la mauvaise conscience, en face

d'une Allemagne qui pourrait exiger avec une certaine justification morale la réinstallation de quelques millions de personnes expulsées brutalement de leurs foyers à la fin de la guerre.

Dans ces conditions, le réarmement allemand est une menace immédiate pour l'ensemble du système politique du bloc soviétique. Pour l'empêcher, Moscou pourrait être disposé à payer un prix relativement élevé, c'est-à-dire renoncer à l'Allemagne orientale et accepter un État démocratique unifié, orienté nettement vers l'Occident. Ce prix ne semble d'ailleurs pas exagéré. La présence d'un gouvernement allemand est gênante à l'intérieur même du bloc oriental. Économiquement, l'Allemagne orientale est également une charge. Elle est pauvre en matières premières et son industrie manque d'équipement. La guerre et l'occupation ont d'ailleurs appauvri l'ensemble de son économie, dont la valeur stratégique est d'autant plus faible que la population, y compris la classe ouvrière, est foncièrement hostile à l'occupant soviétique. Son abandon aggraverait immédiatement la situation économique de l'Allemagne occidentale et indirectement celle de la communauté européenne. L'équilibre économique de la République de Bonn est extrêmement fragile. L'unification serait le point de départ d'une nouvelle période d'adaptation fort délicate. Depuis la guerre, les industries des deux moitiés de l'Allemagne se sont développées d'une manière indépendante et ont essayé de remplacer le potentiel perdu par de nouvelles fabrications complémentaires. Déjà pour cette raison, une Allemagne unifiée disposerait d'un excédent partiel de potentiel industriel et risquerait une grave crise de chômage. La différence du niveau de vie dans les deux moitiés de l'Allemagne (environ un tiers au désavantage de la zone orientale) poserait également des problèmes pénibles. L'abandon soviétique gênerait, enfin, toutes les conceptions occidentales et obligerait Washington, Londres et Paris à repenser intégralement leur politique.

Il est évident que les puissances occidentales auront de leur côté un prix très précis à demander à l'Union Soviétique pour leur renonciation au réarmement allemand. Il faudrait, avant tout, éviter de conclure un marché de dupes, c'est-à-dire d'échanger des concessions effectives contre des promesses soviétiques. L'unification de l'Allemagne n'a un sens

et une valeur qu'au cas où elle est accompagnée d'un déplacement réel du rideau de fer derrière les frontières actuelles de la zone soviétique. C'est le seul moyen pour assurer le maintien de la liberté démocratique en Allemagne et pour éviter, à longue échéance, la bolchévisation du pays. La neutralisation de l'Allemagne devrait se limiter au domaine militaire, en laissant à un gouvernement allemand futur le droit de s'intégrer politiquement et économiquement dans le monde occidental. L'idée de créer entre le Rhin et l'Oder un vide politique et économique est absolument absurde. Une telle Allemagne sera ou la proie d'un de ses voisins ou se transformera rapidement en une puissance armée indépendante, susceptible de tenir la balance entre l'Ouest et l'Est. Comme solution de compromis, on envisage parfois l'instauration en Allemagne d'un régime d'occupation semblable à celui qui fonctionne en Autriche. Ce serait pratiquement un retour aux décisions de Potsdam avec l'acceptation d'un veto soviétique plus ou moins émoussé. Or, le temps de Potsdam semble définitivement révolu, et la marche en arrière n'a jamais réussi dans l'Histoire.

11 octobre 1951.

ALFRED FRISCH.

## *Réflexions après Ottawa*

« N.A.T.O. (Office des Nations du Traité Atlantique) a eu, en fait, son premier conseil de guerre froide... Il y a maintenant quelque espoir que la route soit ouverte pour approcher en commun le problème fondamental de l'Alliance atlantique : faire la défense de l'Europe par les Européens aussi forte que possible en 1954 sans ruiner les défenses économiques élevées contre le communisme par le programme de reconstruction européen...

« Dans les circonstances auxquelles avaient à faire face les ministres et spécialement les ministres des Finances à Ottawa, il fallait s'attendre à un libre échange et même à une opposition essentielle entre les vues économiques. Car il y avait à Ottawa, outre les chefs d'état-major alliés, le général Eisenhower demandant davantage d'hommes pour un programme de production d'armes, un tiers plus grand qu'il n'était prévu; une Europe se dérobant devant les difficultés domestiques de son réarmement, et une Grande-Bretagne face à un important et inattendu déficit dans la balance des paiements; le Congrès réduisant de près d'un milliard de dollars le programme d'aide économique pour l'année jusqu'à juin prochain; et M. Snyder disant sévèrement que les Américains ne discuteraient ni ne considéreraient aucune aide additionnelle pour l'avenir immédiat. En outre, l'Europe avait espéré que le Congrès aboutirait à un programme souple de secours qui donnerait à la fois stabilité et élan à son économie, tandis qu'elle-même ferait le double effort de produire davantage d'armes et de maintenir un standing de vie raisonnable. Elle avait compté sur des dollars pour se mettre à une productivité croissante — des dollars pour acheter, par exemple, du cuivre et du zinc, grâce auxquels les Français déclaraient pouvoir produire des « tanks-destroyers » bien meilleur marché que les Américains.

« C'était ainsi que les membres du N.A.T.O. avaient conçu que l'on aurait pu travailler pratiquement. Au lieu de cela, ils ont trouvé que l'aide serait conçue en stricte orthodoxie, gouvernée par des distinctions artificielles entre besoins militaires et non militaires et offrant une aumône au lieu d'un fonds d'investissement pour une production commune — une aumône importante et généreuse, mais une aumône. Semblablement les représentants britanniques se trouvèrent sans aucune perspective d'aide américaine, face à un déficit en sterling et en dollars, dépassant de beaucoup ce qui était prévu quand ils avaient entrepris, il y a un an, le plan triennal de réarmement. Les Américains étaient pleins de circonspection et d'arrière-pensées, arguant que leur capacité de production commence à sentir l'effort, et que l'on ne peut demander au consommateur des U.S.A. de nombreux sacrifices tant qu'il ne sera pas convaincu que l'Europe fait tout son possible pour elle-même. Ces points critiques d'opposition

étaient malheureux et ils montrent la nécessité d'une meilleure planification commune pour l'avenir. Les réclamations des combattants et les incompréhensions des politiciens ont été confrontées. C'est l'affaire du N.A.T.O., et le fait que la conférence d'Ottawa n'a pas pris de décisions finales en ces matières ne signifie pas qu'elle soit un échec. »

(*The Economist*, 29 septembre 1951.)

## *Difficultés anglaises en Afrique*

Les difficultés orientales de la Grande-Bretagne ne s'arrêtent pas au Soudan. La route dont Cecil Rhodes avait rêvé de faire la deuxième grande voie impériale (après la route des Indes), la route du Cap au Caire, constitue toujours pour le gouvernement de Sa Majesté un axe névralgique.

Les deux extrémités de cet axe lui échappent. On le voit assez en Egypte. A l'autre extrémité, il n'est pas exagéré de dire que le Dominion de l'Union sud-africaine s'est engagé, depuis que son gouvernement est aux mains des Nationalistes, dans une politique hostile au gouvernement de Londres. Pour un peu, et si n'étaient les positions et droits acquis de nombreux britanniques, l'application de discrimination leur serait étendue aussi volontiers qu'aux Noirs, tant est virulente et, si l'on peut dire, xénophobe, l'attitude des « Afrikanders ».

D'où la double réaction britannique dont nous avons déjà entretenu les lecteurs de *La Vie Intellectuelle* : 1° Refus de laisser incorporer au territoire sud-africain les trois protectorats du Swaziland, du Basutoland et du Bechouanaland, et 2° Projet de fédération des deux Rhodésies du Sud, du Nord et la Nyassaland en une « Afrique Capricorne », avec un statut inspiré du Dominion, qui ferait suite au bloc colonial anglais du Kenya et du Tanganyka, constitués en plaque tournante stratégique en prévision d'un troisième conflit mondial.

La conférence tenue à Victoria Falls le 17 septembre, et à laquelle s'étaient rendus les deux secrétaires d'Etat aux colonies et aux relations avec le Commonwealth, ainsi que des représentants des trois territoires, a cependant connu un lamentable échec. Elle ne s'ouvrait pas, il est vrai, sous des auspices bien favorables, les délégués de quatre millions d'autochtones de Rhodésie du Nord et du Nyassaland s'étant peu auparavant déclarés formellement opposés à la fédération de leur pays avec la Rhodésie du Sud. C'est que dans ce pays, colonat et prolétariat blancs y sont en nombre tel qu'ils entraînent entre race blanche et race noire un déséquilibre qui rappelle celui du Sud-Afrique. Ces Blancs qui, d'ailleurs, jouissent déjà en Rhodésie Sud d'un statut politique voisin du dominion, sont eux-mêmes peu enclins à venir partager leurs droits avec les Noirs des territoires septentrionaux. « Deux courants violemment opposés dans l'histoire de l'humanité semblent sur le point de se rencontrer en Rhodésie, écrivait Douglas Brown dans le *Daily Telegraph*. Au nord, se trouve « l'Afrique noire », qui avance à des vitesses différentes, mais qui avance partout, dans le but de devenir maîtresse de ses propres destinées. Au sud se trouve le territoire dont le gouvernement, dirigé par le Dr Malan, est prêt à recourir à n'importe quel moyen répressif et réactionnaire pour résister à ce mouvement dans l'espoir de maintenir la suprématie permanente de deux millions de Blancs sur neuf millions de Noirs. » Le drame c'est que les deux Rhodésies, que l'on veut unir, semblent participer chacune à l'un de ces deux courants antagonistes.

A la veille des élections, les représentants du gouvernement travailliste ne pouvaient prétendre faire avancer la solution d'un problème aussi délicat que de concilier la sauvegarde de privilèges nationaux et la défense des « Nations » de cette Afrique Capricorne, sérieusement menacés par le racisme montant du Sud. La conférence de Victoria Falls, ajournée, reverra-t-elle le jour au printemps ? Ou bien, une commission royale, dont on a envisagé la constitution, aura-t-elle acheminé la question sur une meilleure voie ? D'ici là, il est vrai, bien des événements auront pu survenir du Cap à Suez.

PIERRE-ALBIN MARTEL.

## *Suez n'est pas Abadan*

Le 3 octobre, les derniers techniciens britanniques d'Abadan s'embarquaient à bord du *Mauritius*. Le 9 octobre, Nahas Pacha, premier ministre d'Égypte, saisissait le Parlement de quatre décrets-lois prononçant l'abrogation du traité anglo-égyptien de 1936 et le rattachement du Soudan à l'Égypte. Le 12 octobre, l'Irak demandait la révision de son traité avec l'Angleterre. Quelques jours après Liaquat Ali Khan, premier ministre du Pakistan, était assassiné. Les succès de M. Mossadegh ont surexcité les ambitions des gouvernements arabes et des États limitrophes. Ils ont provoqué aussi les initiatives d'irresponsables.

Peut-on ranger dans cette catégorie Syed Akbar, meurtrier supposé du Premier pakistanais ? L'affaire est encore trop récente, et le secret trop bien gardé, pour savoir si cet Afghan agissait de son propre chef ou complotait pour l'autonomie du Poushtounistan, région frontière. En tout cas, les rapports pakistano-afghans risquent d'en être troublés, et le départ précipité du consul afghan de Peshawar est significatif. N'oublions pas que nous sommes tout près de l'Iran, et que l'Afghanistan passe pour subir quelques influences d'outre-rideau de fer.

A Suez, les répercussions semblaient plus immédiatement graves, puisque des troubles sanglants avaient éclaté et que, mis en face du refus britannique de partir, Nahas Pacha prend ses dispositions en vue d'une mobilisation générale. Pourtant, depuis quelques jours, une détente se produit. Le gouvernement égyptien cherche à calmer l'effervescence populaire, et sa police coopère avec les Anglais, à Ismaïlia particulièrement, au rétablissement de l'ordre. En revanche, les Anglo-Saxons, qui avaient étendu leur contrôle à tout le canal, reprenant la situation en mains, rendent la responsabilité

du débouché oriental aux Égyptiens. Est-ce là accalmie momentanée ou évolution significative ? Il faut penser que le Wafd, incapable de réaliser son programme de politique intérieure, a été trop heureux de se jeter dans la brèche ouverte par M. Mossadegh. Que le prestige compense la misère. Mais les éléments de réflexion lui viennent maintenant. En Égypte ne se retrouve pas, autour du canal, cette secrète rivalité anglo-américaine pour le pétrole en Iran, signalée dans des chroniques précédentes. Les Anglais n'ont quitté Abadan que sous la double pression des Iraniens et des Américains. Bien au contraire, avant de prendre position en Egypte, M. Morrisson s'est assuré la coopération de ces derniers. Sans qu'elle puisse aller jusqu'à une aide militaire, et malgré quelques répugnances tenant à leurs traditions anticolonialistes, elle sera constante. Il s'agit cette fois, pour le State Department, non de la défense de quelques techniciens et d'intérêts privés, mais de la sauvegarde d'une des principales bases stratégiques du monde libre. L'enjeu en vaut la chandelle, et quelques sacrifices (même de principes). De plus, la fermeté à Abadan, l'entrée massive de forces militaires britanniques, pouvait provoquer une riposte immédiate de l'U.R.S.S. et l'occupation du nord de l'Iran. Une interprétation du traité russo-iranien le permettait. C'était peut-être déclencher la guerre mondiale. Pas de risque semblable à Suez. Ajoutons que l'approche des élections en Grande-Bretagne joue son rôle. Le travaillisme, c'est la paix, bien sûr (comme Churchill, c'est la guerre). Ainsi en fut-il à Abadan. Mais il ne faudrait pas non plus que le travaillisme apparaisse la défaite. Et quelle défaite : la perte du Suez !

D'ailleurs, Nahas Pacha trouvera peut-être, dans les prochaines évolutions de l'affaire iranienne, de nouvelles inspirations, plus modérées, cette fois. J'entends bien que le projet de résolution britannique, même amendé, n'obtint aucun succès, devant le Conseil de Sécurité, à la suite de la défection yougoslave; que M. Mossadegh repousse avec autant d'intransigeance toute immixion, soit de l'ONU, soit de la Grande-Bretagne, dans ces affaires. Il n'en reste pas moins qu'il ne refuse pas de discuter, avec la compagnie britannique, les modalités de son indemnisation, et avec quiconque les conditions de vente du pétrole. M. Hussein Fatémi l'a rappelé encore l'autre jour. Or, sur ce dernier point, seul le monde

occidental peut faire des offres sérieuses, puisqu'il possède vingt-quatre millions de tonnes de pétroliers, en face de deux cent mille environ, côté russe. Les plans Hearst et Morgenthau, négociés dans les couloirs, prévoient des modalités d'application d'après lesquelles ni le monde occidental ni les Américains ne seraient perdants.

La désorganisation du Moyen et Proche-Orient, dans ces conditions, a surtout des conséquences militaires. Tout est à refaire à ce point de vue. Le plan, prévoyant la constitution d'un pacte du Moyen-Orient sous l'égide de la Turquie, s'effondre. La défection de l'Union Sud-Africaine, de l'Australie, de la Nouvelle-Zélande, de l'Inde, lui avait porté un premier coup. Les événements récents, accentuant la fissure entré la Turquie, principale responsable, et les pays arabes, le jettent à bas. La Turquie est en flèche, sans arrière-pays pour la soutenir. Voilà le plus grave, à la suite de la dérobade égyptienne. S'oriente-t-on, dans ces conditions, vers une reprise des anciens projets américains, de négociations directes, et séparées, avec les pays intéressés, pour l'établissement d'une série de bases aériennes, navales et de postes militaires, dans tout le Moyen-Orient ? Quoique les plans officiels ne soient pas abandonnés, c'est probable. Dans cette éventualité, rappelons aux négociateurs que cette région est plus complexe qu'ils ne semblent croire. Trois impératifs, souvent opposés, l'animent : L'ardent anticommunisme de tous les gouvernants balance un anti-impérialisme aussi convaincu. Un antisionisme intervient encore, dont les problèmes retiennent peut-être plus directement l'attention. Aux diplomates de jouer, pour le maintien de la paix mondiale, entre ces trois passions. Qu'ils se souviennent aussi que tout ne se passe pas au Caire. A bien des États arabes, la Ligue arabe apparaît de plus en plus comme une affaire privée égyptienne. Qu'en pensent les hachémites, et le jeune roi Talal ?

Le 22 octobre 1951.

JACQUES NANTET.

## *Aux Rencontres internationales de Genève*

Quand les *Rencontres* se sont fondées au sortir de la guerre, elles se proposaient de faire parler entre eux des hommes qui avaient trop de raisons de s'opposer. Les oppositions paraissaient alors violentes entre membres de différentes nations; mais bien vite les controverses ont changé de plan. Les oppositions nationales ont fait place aux oppositions idéologiques. Du même coup les sujets d'étude se transformèrent. Les Rencontres invitaient leurs participants de 1946 à songer à une Europe où s'apaiseraient les guerres. Très vite le problème de l'Europe a fait place aux interrogations sur l'homme. Pour la troisième fois, cette année les Rencontres invitèrent à réfléchir sur l'homme en train de naître et proposèrent pour sujet : *La connaissance de l'homme au XXe siècle.*

Lorsqu'un conférencier semble devoir, par son nom, sa qualité ou sa fonction, attirer un grand auditoire, les Rencontres désertent l'aula de l'Université et se transportent à la salle de la Réformation qui peut contenir trois fois plus de personnes. Ainsi fit-on en l'honneur de M. Jules Romains, et à coup sûr un académicien attire du monde, mais il ne satisfait pas toujours son public. M. Jules Romains, au cours de la conférence qu'il débita, présenta la « fine remarque » que le christianisme, ou plus précisément le catholicisme était étrangement ignorant du monde actuel lorsqu'il prétendait que le Fils de Dieu avait pu venir sur une planète qui n'était plus au centre de l'univers. Il n'est pas toujours sûr que l'on porte tort à ceux dont on dit du mal, il faudrait pour cela avoir parlé avec pertinence. Si M. Jules Romains avait, comme les autres conférenciers, pris part aux discussions qui suivent sa conférence, il eût vu aux sourires, non seulement des participants des Rencontres, mais de l'assistance genevoise, le peu d'effet que pouvaient faire de vieilles plaisanteries. Un poète, un

grand poète, M. Ungaretti, n'eut pas de peine à rappeler que si la terre n'était plus le centre du cosmos, l'homme plus que jamais l'était demeuré.

Mais passons aux choses sérieuses. Les autres participants avaient la connaissance moins courte. Et bien que, sous des angles divers, se référant même à des systèmes opposés, présentant des affirmations aussi irréductibles que la négation de Dieu et son affirmation, ils révélèrent les dimensions insoupçonnées que l'homme du XX^e siècle découvrait en lui-même.

Les Rencontres de cette année furent une réussite, une grande réussite. Elles le durent peut-être d'abord à l'absence des communistes. Personne ne s'était réjoui de cette absence. Des participants aux Rencontres ne peuvent se résigner à interrompre le dialogue avec une moitié de l'humanité. Pourtant, il fallut bien accepter cette absence, puisque, pour la première fois, les communistes d'eux-mêmes quittèrent l'organisation des Rencontres et refusèrent d'y participer. Cette décision tourna-t-elle à leur avantage? C'est loin d'être sûr. Au porto d'accueil tous les invités disaient leur regret de cette scission. Les conversations n'allaient-elles pas perdre beaucoup de vie, hantés que nous serions par cette place vide et combien représentative? Il n'en fut rien. Depuis deux ou trois ans les positions communistes s'étaient étrangement durcies. Sur tout sujet, les représentants du parti formaient bloc, même si l'on savait par ailleurs que leurs opinions personnelles étaient divisées. Et les discussions tournaient bientôt, en dépit de tous les efforts, en déclarations électorales où la vérité ne paraissait pas, où l'anticommunisme n'était d'ailleurs pas plus intelligent que le communisme lui-même. Au contraire, cette année, les échanges fructueux furent possibles. Non point que l'on se sentît simplement plus à l'aise, parce que des clameurs n'étaient pas poussées, des injures pas échangées; mais surtout laissant tomber un dialogue impossible, on découvrait d'autres dialogues à mener. Ces dialogues naquirent spontanément entre les hommes qui pensaient avec M. Merleau-Ponty que l'ancien outil intellectualiste et le moins ancien outil marxiste ne sont plus aptes ni l'un ni l'autre à permettre l'analyse exacte de l'homme d'aujourd'hui, tel par exemple qu'il se révèle en Asie. Loyalement on évoqua à partir de ce qui était déjà fait, ce que l'homme avait encore à faire pour

posséder un meilleur outil et parvenir à la connaissance de lui-même.

A M. Griaule et à M. Merleau-Ponty l'on dut incontestablement les exposés les plus intéressants et les discussions les plus passionnantes. M. Griaule nous rappela qu'il y avait aussi une civilisation en Afrique, une métaphysique, une mystique, que celles-ci étaient menacées, qu'elles risqueraient de disparaître avant d'avoir donné à l'homme, à l'homme qui se construit en ce siècle, toute la richesse qu'elles devraient lui apporter. M. Merleau-Ponty montra combien il importait de revenir sans cesse des idées claires et précises à la réalité ambiguë où ces idées prenaient naissance et de ne pas croire non plus que cette clarté et cette précision étaient elles-mêmes libérées de toute ambiguïté. Des dialogues en suivirent, tel celui entre M. Griaule et un noir africain pour savoir qui a le plus d'autorité pour parler du noir, celui qui l'est par adoption ou celui qui l'est de naissance.

Ces sessions de Genève suscitent ainsi des dialogues dont chacun sent instinctivement le besoin, posent nettement des questions qui n'arrivaient pas à se formuler. L'homme est ainsi apparu comme possédant d'étranges et mystérieux prolongements; et on ne peut plus dire à la légère que la prise de conscience qu'il a à prendre de lui-même exige que l'on évacue le mystère. Au contraire, c'est seulement par la reconnaissance de ce qu'il a de mystérieux, qu'il parviendra à cette conscience nécessaire. En réponse à ces nouvelles ouvertures, les théologiens ont quelque chose à dire; et Karl Barth notait, il y a deux ans à son retour de Genève, l'attention qu'on leur portait, attention, ajoutait-il, faite aussi d'inquiétude et de crainte. Car la reconnaissance de ce que l'homme a en lui de mystérieux n'est pas encore reconnaissance du mystère chrétien; il n'y a rien de surprenant à entendre tel participant affirmer avec force son athéisme. Mais la nouvelle conscience que l'homme prend de lui-même n'en demeure pas moins, dans l'humanité d'aujourd'hui, une ouverture à la Parole de Dieu.

Devant cette situation nouvelle l'attitude chrétienne doit être à la fois d'intransigeance et d'accueil. D'intransigeance, parce que ce serait tromper Dieu et les hommes que de diminuer tant soit peut fût-ce pour qu'elles soient plus aisément reçues, l'annonce de la mort et de la résurrection de Jésus-

Christ et l'attestation de sa Vie permanente dans l'Église. D'accueil, parce que Jésus-Christ, Vérité suprême, maître des événements et des esprits, est au principe de cette nouvelle conscience comme de toute autre. Le P. Daniélou et le pasteur Westphal qui, dans la dernière séance, manifestèrent une fois de plus combien les frères séparés, et conscients de ce qui les sépare, se sentent cependant unis lorsque les interrogent des hommes inquiets et ambitieux à la fois pour leur avenir, ont donné le témoignage de leur certitude intransigeante. Peut-être aurait-on souhaité qu'ils eussent mieux montré que cette certitude même les obligeait à recevoir l'apport authentique de tous ceux qui avaient suivi, parfois frayé des chemins nouveaux dans la connaissance de l'homme. Car, encore une fois, pour nouveaux qu'ils soient, ces chemins, dans la mesure où ils sont vrais, ne peuvent que venir du Christ et conduire à lui.

A.-J. Maydieu.

## *L'Université internationale d'été d'Ustaritz*

Il existe en France une bonne douzaine de cours de vacances organisés par l'Université officielle et, d'autre part, les cours d'été de l'Institut catholique de Paris. Leur tâche essentielle est d'ordre scolaire : familiariser les étudiants étrangers avec la langue et la littérature françaises, tout en complétant cet enseignement par des conférences de culture générale. Par ailleurs, en France comme à l'étranger, se tiennent, comme tout le monde sait, de nombreuses rencontres internationales destinées à établir une meilleure compréhension entre les peuples.

La tentative que l'Institut catholique de Toulouse a entreprise cet été à Ustaritz ne correspondait ni à l'un ni à l'autre de ces buts. D'une rencontre internationale, l'Université d'été d'Ustaritz se distinguait déjà par sa durée : quatre semaines,

et par son programme extrêmement chargé qui en fit une sorte d'école des Hautes Études.

Mais elle ne ressemblait pas davantage aux cours universitaires de vacances. Son thème général « Civilisation française et problèmes du monde contemporain », formulait en effet une tâche à la fois vaste et très particulière : soumettre la vie française actuelle dans ses différents aspects à l'épreuve des difficultés de notre époque. Il s'agissait donc de présenter la France d'aujourd'hui avec ce qu'elle produit de valable certes, mais aussi avec ses soucis et ses incertitudes. Mettre les auditeurs étrangers et français dans l'ambiance de la vie sociale, artistique et intellectuelle française, les faire participer au mouvement des recherches et des inquiétudes, voilà ce qu'une quarantaine de professeurs ont entrepris dans de très nombreux cours et discussions.

Un corps enseignant sans cesse en transformation où on ne trouvait pas seulement des maîtres de spécialisations très différentes (géographes, géologues, historiens, biologistes, littéraires, philosophes, filmologues...) mais aussi des militants de différents mouvements sociaux; un public composé de représentants de onze nationalités (plus les Français) et où les « étudiants » avaient entre dix-sept et soixante-dix ans et dont beaucoup étaient eux-mêmes professeurs, telles sont les caractéristiques de cette expérience.

A-t-elle été réussie ? Assez pour que l'on tente de la développer et de la parfaire. La France contemporaine et sans doute aussi le catholicisme français bénéficient dans le monde d'un ensemble de préjugés favorables ou défavorables auxquels la vie commune et le travail en commun peuvent apporter de nécessaires correctifs. Que l'intellectuel comme le militant français apprennent de leur côté à affronter les exigences pédagogiques et finalement le jugement d'une telle communauté universitaire internationale, on en voit aisément l'utilité. Et puis, il en va souvent des nations comme des ménages désunis. Leurs « rencontres » seront plus fécondes si elles ont pour objet direct non le « rapprochement », c'est-à-dire leur éloignement, mais une tâche précise et en quelque sorte objective. La paix comme l'amour ne gagnent guère à être visés et exigés d'une manière directe.

HENRI GIRARD.

## *États-Unis et Vatican*

Le président Truman vient de nommer un ambassadeur au Vatican. Il comble ainsi une lacune. Contrairement à la protestante Angleterre, les États-Unis étaient une des rares nations à ne pas entretenir de représentant auprès du Saint-Siège. Ils en avaient eu lors du pouvoir temporel; mais, depuis, M. Myron Taylor n'avait été qu'un délégué personnel de Roosevelt auprès de Pie XI personnellement, et, à sa retraite, il n'avait pas été remplacé.

Cette décision, prise à l'improviste en dehors de la session parlementaire, n'a pas manqué de soulever des remous dans le clergé protestant. Il ne faut pas oublier que les sectes non conformistes font preuve quelquefois d'un solide fanatisme, et que leur opposition, en 1928, a suffi à empêcher l'élection du catholique Smith à la présidence. Que M. Truman, baptiste lui-même, ait passé outre, cela démontre que l'opinion évolue, et cela souligne l'influence croissante des Irlandais dans les organisations politiques démocrates.

Cela indique surtout à quel point la Maison Blanche subordonne tout à la lutte contre le communisme. Elle cherche une alliance avec l'Église catholique comme avec l'Allemagne occidentale, le Japon ou le général Franco. Le dire, c'est constater que nous ne devons pas en éprouver une joie sans mélange. Le gouvernement de Washington obéit à des considérations pratiques : il voudrait obtenir un poste d'écoute; il tente d'utiliser une force spirituelle; c'est tout de même rendre hommage à cette force.

Le choix du général Clark peut soulever des objections. Non du point de vue confessionnel : protestant épiscopalien comme M. Myron Taylor, le nouveau titulaire ne pourra être suspecté de servir en matière de religion des intérêts particuliers. Mais il appartient à l'armée active, ce qui pose une question d'incompatibilité. Le président Truman ne l'a-t-il pas prévue? Ne risque-t-il pas aussi d'éveiller les susceptibilités des parlementaires qu'il place devant un fait accompli? Des controverses peuvent s'ensuivre avec un effet encore à peu près impossible à mesurer.

AUGUSTE VIATTE.

# *AZIMUTS*

## *Sociologie religieuse.*

Aux disciples de G. Le Bras, aux amateurs de sociologie religieuse, c'est-à-dire, selon F. Houtart dans *La Revue Nouvelle* (15 octobre, p. 335), à tous ceux qu'intéresse

l'étude positive des formes sociales de la vie religieuse (organisation, formes d'autorité), des relations entre ces diverses formes ou structures (par exemple paroisses et religieux) et surtout des relations entre la religion et ses structures et les groupes et structures profanes (classes sociales, groupements géographiques, etc.),

*Lumen vitae* offre dans un numéro spécial l'état présent de cette sociologie religieuse, de ses problèmes, de ses champs d'investigation, de ses équipes, de ses méthodes. Quelques chiffres sont suggestifs. Faute de place je n'en cite que quelques-uns. Des 450 prêtres séculiers qui se trouvent à Bruxelles, ville de 900.000 habitants, les 2/5 sont occupés dans les collèges. La Hollande, de 1930 à 1947, compte 120.000 défections pour 55.000 conversions. En Allemagne, 48 % des catholiques ont rempli leur devoir dominical, et 54 % leur devoir pascal; ces deux chiffres ont baissé d'environ 8 % par rapport à 1935. Les grandes villes surtout souffrent de ce mal, en Hollande, en Allemagne, en France. Mais d'autres pays n'en sont pas indemnes. Voici, page 340, quelques données d'un sociologue espagnol concernant la pratique urbaine en Espagne :

Dans telle grande paroisse de la capitale de l'Espagne on relève 7 % d'assistance dominicale, en y comprenant les 3.000 enfants des écoles; 6 % de communions pascales; 10 % des mourants recevant les derniers sacrements; 90 % d'abandon de la pratique religieuse chez les enfants des écoles paroissiales. Le P. Sarabia, dans un livre intitulé *Espagne es-tu catholique ?*, estimait que dans les grands centres urbains 7 à 10 % des hommes seulement faisaient leurs Pâques.

Cette citation introduira par le plus court à un article de la même *Revue Nouvelle* du 15 septembre, où Paul van de Peer, à propos du malaise espagnol, étudie les problèmes que pose à l'Église le régime franquiste. D'abord, page 229, dans une courte note, l'auteur marque le contraste entre la réalité économique et sociale décrite par des chiffres, et les déclarations officielles dans lesquelles le peuple espagnol

entend sans cesse les hommes du régime — à commencer par Franco lui-même — proclamer que la législation espagnole en matière sociale est une législation modèle, que la politique sociale du gouvernement est une des plus avancées du monde, qu'elle correspond exactement à la doctrine sociale de l'Église catholique, etc.

Les pages 236 à 240 sont consacrées à l'attitude de l'Église :

Même l'Église, après avoir été un de ses points d'appui les plus solides depuis les premiers jours de la guerre civile, commence à changer son attitude envers Franco. Pour beaucoup d'observateurs ceci est le plus important des symptômes qui dénoncent la faiblesse croissante du régime. ... L'Église évolue presque toujours très lentement... ... Il est pourtant certain que les voix sont chaque jour plus nombreuses qui, au sein du clergé, en privé et parfois aussi en public, — car l'Église est la seule institution qui jouisse dans l'Espagne actuelle d'une certaine liberté, ce qui est pour elle non seulement un gros avantage, mais aussi la source d'une très grave responsabilité historique, — reniffent le collaborationisme généralement observé par le haut et le bas clergé pendant ces quinze dernières années. Il serait pourtant erroné de croire que ces voix expriment déjà l'avis de la majorité du clergé espagnol.

Car si l'on considère l'attitude pratique de la grande majorité du haut et du bas clergé, l'Église continue à collaborer avec le régime, quoique avec des réserves et réticences plus sensibles qu'autrefois. Sans doute il y a des régions où le clergé paroissial et même quelques membres de la hiérarchie affirment quelque indépendance. Mais aux yeux de Van de Peer

l'attitude antifranquiste d'une partie du bas clergé a des racines, et des racines et des manifestations aussi typiquement politiques que l'attitude profranquiste de l'autre partie. Le cas du clergé basque en offre un exemple particulièrement notable. Le bas clergé du pays

basque compte une grande majorité de prêtres non franquistes : soit des nationalistes basques, soit des carlistes, soit des démocrates chrétiens auxquels ne s'ajoutent que des très rares cas de prêtres apolitiques uniquement soucieux du bien des âmes... Le clergé espagnol s'est beaucoup trop servi de son influence spirituelle pour assurer le triomphe de causes temporelles; et le pays basque... n'est sans doute pas une exception.

Mais les grèves, qui ont, de mars à mai, agité le pays, ont créé un motif assez grave de dissentiment entre l'Église et l'État à propos de l'attitude des H.O.A.C. (Confréries d'Ouvriers d'Action Catholique).

Fondées il y a quatre ans, les H. O. A. C. sont un mouvement essentiellement religieux et (exception heureuse dans l'Action catholique espagnole) assez peu clérical, dont le but est de faire arriver le message du Christ aux prolétariats urbain et rural, en commençant naturellement par détruire la formidable barrière que l'évolution sociale des dernières cent cinquante années avait dressée entre la classe ouvrière et le christianisme. Il va sans dire que, pour atteindre ce but, elles doivent traiter à chaque instant plusieurs questions économiques et sociales figurant parmi celles que le gouvernement prétend inclure dans le monopole de son omniscience providentielle. D'où des chocs fréquents et des situations difficiles réitérées. Fidèle à son caractère apolitique, ce mouvement souffre d'ailleurs les censures des syndicats clandestins qui lui font grief de ne pas s'attaquer ouvertement au régime.

Les H.O.A.C. avaient créé peu après leur fondation un hebdomadaire *Tú* (Toi), qui avait atteint le tirage de 50.000, très élevé pour une classe largement illettrée et très pauvre.

Or *Tú* est aujourd'hui interdit. Il l'avait été auparavant, mais une énergique démarche de l'épiscopat avait obtenu qu'il reparaisse. A l'issue de la grève de Barcelone, ses rédacteurs préparèrent un numéro « explosif » qui fut imprimé, mais qu'on n'a pas pu distribuer. Depuis quatre mois, l'hebdomadaire ne paraît plus.

Le gouvernement a voulu en effet faire retomber en partie sur les H.O.A.C. la responsabilité des grèves. Mais la revue *Ecclesia*, organe du Comité central de l'Action catholique espagnole, a protesté contre la mesure gouvernementale, contestant les faits et s'appuyant sur des déclarations papales. Le message des archevêques, à la suite de leur conférence de

décembre 1950, récemment publié, dénonce entre autres choses les méfaits du totalitarisme « même mitigé ». Et Van de Peer termine cette partie de son article par quelques extraits du discours prononcé le 1er juillet par le cardinal de Tolède devant l'Assemblée des Jeunesses Ouvrières d'Action catholique :

« Je sais bien qu'il y a, en d'autres pays, des organisations ouvrières en dehors de l'Action catholique pure. (Le cardinal fait ici allusion aux syndicats chrétiens.) J'espère que ceci arrivera aussi un jour en notre Espagne. Quand ? Je ne puis pas vous le dire, mais j'ai la conviction que ceci arrivera. Mais, pour le moment, nous nous trouvons dans des circonstances telles que le seul pas à faire par les organisations catholiques ouvrières est de faire partie de l'Action catholique pure... Vous ne serez pas écrasés, on n'écrasera pas les J.O.A.C., on n'écrasera non plus les H.O.A.C., car, pour le faire, ils devraient écraser l'Église, et ils ne l'écraseront pas. »

Qui sont ces « ils » ? Le cardinal n'avait encore parlé d'aucune force, d'aucune personne, en dehors de l'Église. Un peu plus loin, on trouve pourtant un paragraphe qui nous laisse comprendre qu' « ils », c'est le gouvernement franquiste :

« ... la seule chose possible, la seule chose qu'on respecte aujourd'hui, c'est le fonctionnement de l'Action catholique, car le jour où l'on dirait qu'on ne respecte pas ça, ce jour-là on ne pourrait plus déclarer qu'il y a un État catholique. »

... On peut résumer la situation actuelle en disant que l'Église, bien qu'avec prudence et lenteur, est en train de réviser sa politique de collaboration avec Franco. Le symptôme est très important, mais il faut se garder d'en tirer des conclusions hâtives. L'attitude de la majorité du clergé a comme conséquence que l'Église reste toujours un des points d'appui du régime, sinon en tant que collaboratrice active, au moins dans ce sens que la passivité observée par l'immense majorité du clergé devant les abus du pouvoir politique reste un obstacle pour n'importe quel effort rénovateur sérieux et profond qui doit nécessairement viser le renversement du soi-disant ordre établi.

### *Philosophie chrétienne.*

Commentant cette année *Humani Generis* dans *La Revue philosophique de Louvain,* le professeur Dondeyne se demandait en passant si le thomisme ne connaissait pas une crise. Des plumes philosophiques hollandaises ont repris le flambeau tendu par l'éminent professeur. Ma formule me fait hésiter,

car, d'une part, elle respire une couleur prudhommesque et, d'autre part, « le flambeau » sonne un peu païen à mes oreilles depuis que les *Annales* (Colin, octobre-décembre 1950) m'ont fait connaître, avec les problèmes soulevés par les congrégations mariales (pp. 529-531), un visage de Cluny au temps de sa ferveur (p. 533)) :

Qui de nous ne s'étonne de la vogue d'une existence où l'on se lève à 1 h. 3/4 du matin pour réciter l'office jusqu'à l'aurore ?... Un moine passait dans les stalles pour éveiller les dormeurs et confiait la lanterne qui l'éclairait dans sa mission au premier dormeur rencontré, qui à son tour...

Donc la lanterne a été reprise par les professeurs néerlandais Sassen et Delfgaauw, qui acceptent que le thomisme passe par une crise dont ils analysent les symptômes et dont ils pronostiquent l'issue avec des optimismes divers. Le lecteur curieux pourra trouver la traduction allemande des documents hollandais dans *Herder-Korrespondenz* (août 1951, pp. 503-504). J'aime mieux citer ici quelques paragraphes de notre ami Étienne Borne, qui traite, à propos d'un tome récent de l'histoire de l'Église, parue chez Bloud et Gay, de la liberté de la philosophie médiévale (*Terre humaine,* octobre 1951, pp. 102-110).

Le moyen âge a été une époque de liberté intellectuelle à l'intérieur même de la chrétienté et de l'Église. L'orthodoxie y est certes une exigence, mais jamais un conformisme qui réduirait théologiens et philosophes à répéter les termes d'un catéchisme préétabli... D'où un climat d'affrontement et de dialogue qui ressuscite la plus brillante période de l'hellénisme et permet comme une deuxième naissance de la philosophie dans l'histoire de l'Occident.

Certes l'autorité de l'Église intervient dans les débats doctrinaux, mais les avertissements et les condamnations souvent répétés ne prétendent pas, lorsqu'il s'agit de philosophie, dire péremptoirement et infailliblement une vérité irréformable : l'erreur est dénoncée ou soupçonnée dans une proposition qui paraît à un moment donné constituer un danger pour la foi et la vie spirituelle. Mais le contraire de cette erreur n'est pas nécessairement le vrai absolu. C'est donc une sorte de pragmatisme, dans le sens le plus élevé de ce mot, qui anime l'Église; sa fonction est de surveillance et de sauvegarde par rapport à un certain état des intelligences et des cœurs. Si bien que l'autorité peut défaire un jour ce que l'autorité a fait hier lorsque l'évolution des esprits et le génie des penseurs ont sur-

monté des risques et des périls désormais hors de saison. Et cet opportunisme dont la théorie a été peu faite, mais dont la pratique est singulièrement constante dans l'Église, apparaît, en dernière analyse, comme le devoir majeur d'une autorité qui participe partiellement à la condition temporelle, historique et pérégrinale de l'homme.

L'exemple de saint Thomas est très suggestif : On sait que les livres de philosophie naturelle d'Aristote furent longtemps prohibés dans les Universités.

Saint Thomas d'Aquin tirera de ces textes condamnés ou suspects toute une réforme de la raison humaine ainsi qu'une vision de la nature qu'il s'efforcera d'ajuster avec la révélation chrétienne dans une doctrine, éclectique ou synthétique comme on voudra, mais qui connaîtra vite une extraordinaire fortune jusqu'à fournir plus tard des critères d'orthodoxie. Mais non pas sans avatars, car dans l'histoire de l'intelligence chrétienne, si Dieu écrit droit, c'est aussi par le moyen de lignes brisées. Car, peu d'années après sa mort, saint Thomas d'Aquin... coupable d'avoir voulu baptiser Aristote, selon le lieu commun partout reçu, était accusé par un évêque, franciscain d'origine et biblique de langage, « d'introduire des idoles dans la maison du Seigneur ». On sait ce que l'histoire a fait de pareilles condamnations. Ne nous hâtons pas cependant de parler à la légère de ces incidents... ces condamnations, bien que provisoires, sont le fait d'une prudence doctrinale réfléchie et d'une inquiétude sincèrement chrétienne devant des nouveautés encore ambiguës.

Un peu plus loin est évoqué le cas du mystique dominicain, maître Eckhart : cité à Cologne devant un tribunal ecclésiastique, il refusera de plaider coupable et récusera avec hauteur des juges « sans culture ».

De telles mœurs paraîtraient aujourd'hui incroyables. Et que dire du style dont use le célèbre franciscain Guillaume d'Ockam contre le pape d'Avignon, Jean XXII, à vrai dire créature discutable des Valois et suspect lui-même d'hérésie dans sa pensée personnelle ? Le ton de Georges Bernanos dans *Les Grands Cimetières* semblerait, par contraste, d'une modération très étudiée.

Étienne Borne calcule alors l'originalité du thomisme, du thomisme de saint Thomas, la grandeur et les limites de sa philosophie,

qui participe à la grandeur de sa théologie et à la misère de sa physique, et elle représente l'une des grandes options de la pensée

chrétienne, celle qui cherche à fonder d'abord une métaphysique et une morale naturelles — laïques si l'on veut — c'est-à-dire indépendantes au moins en droit de l'inspiration évangélique. Elle prend une juste place dans un inévitable dialogue; mais lui accorder je ne sais quel monopole totalitaire, ce serait la dévaloriser.

Comment ne pas souhaiter alors chez les penseurs chrétiens d'aujourd'hui une plus grande liberté dans l'interprétation du thomisme? Des questions comme celles de la trop étroite dépendance de la philosophie thomiste à l'égard d'une physique périmée ou de la trop naïve confiance qu'elle consent au rationalisme clos d'Aristote doivent être posées avec rigueur et probité, alors qu'elles sont systématiquement éludées par les historiens... Et pourquoi le pluralisme ne serait-il pas la vérité de la philosophie chrétienne ? La réflexion confirmerait aisément sur ce point décisif les clairs enseignements de l'histoire.

. . . . . .

Comme dans la pensée philosophique, le moyen âge a connu dans sa pensée politique une grande diversité. Borne, après Gandillac, confronte Pétrarque et Dante, le guelfe et le gibelin, le laïciste et le clérical. Entre cléricalisme et laïcisme, le moyen âge a-t-il découvert une position de juste milieu ? Saint Thomas l'a-t-il trouvée ici comme on dit qu'il l'a fait au plan de la pensée pure entre la droite augustinienne et la gauche averroïste ? Borne ne croit pas pouvoir répondre nettement et il conclura en posant une question à laquelle je serais heureux que mes lecteurs répondissent :

Il reste que de tels débats rendent un son singulièrement moderne. Le moyen âge s'est posé nos problèmes : l'idée d'une politique chrétienne a-t-elle un contenu ? Ne renferme-t-elle pas quelque contradiction intérieure ? Et si elle est valable, comment la distinguer d'un cléricalisme ? Les averroïstes médiévaux et Dante lui-même sont les ancêtres de ces chrétiens de nos jours qui pratiquent eux aussi le dualisme du spirituel et du temporel et qui croient avoir trouvé dans le positivisme de Maurras ou le matérialisme de Marx le tout d'une sagesse politique à laquelle pourrait se juxtaposer, mais sans communication ni échange, une autre sagesse faite de surnature et de grâce. On retrouve au long des siècles les mêmes cheminements de pensée et les mêmes types d'hommes, avec toujours l'obsession de la même question d'accent si « averroïste » : une science politique est-elle possible aussi religieusement neutre que paraissent l'être les mathématiques ou la physique ? La réponse négative est probablement la vraie. Il faudrait seulement savoir enfin dire pourquoi.

A.-Z. SERRAND.

*PORTRAIT*

## VICTOR SERGE

### *ou l'uniforme ne va pas au témoin*

*Victor Serge eut pour père l'un des trois cents clandestins qui réclamaient sous le tzar Alexandre II « la terre et la liberté et qui en moururent ou durent abandonner la Russie ». Il naquit à Bruxelles, mais ç'aurait pu être à Londres, à Paris ou en Suisse, au hasard du voyage des exilés et de leur volonté de « vivre dans un monde sans évasion possible où il ne restait qu'à se battre pour une évasion impossible ». Il grandit au cœur d'un de ces îlots d'anarchisme noble et pur tombés comme des comètes dans la société bourgeoise du temps, cuirassée de certitudes, de gentillesse et de veulerie.*

*A bâtons rompus, Victor Serge défait le tissu trop serré d'exaltations et de misères qui lui servit d'école*[1]. *C'est pour nous rendre une riche terre de noblesse humaine que quelques-uns seulement, alors, avaient le droit de posséder, au prix de ce que le reste du monde avait seul le pouvoir de garder. Il y a, dans la chronique de la lutte sociale qu'il donne, la soif de connaître et la difficulté d'exister, les batailles intellectuelles et les grèves, la vie ouvrière et l'amour des idées, les fidélités aux hommes et les fidélités aux pensées, — tout cet enrichissement par la douleur et la volonté qui fonda, au début*

1. *Mémoires d'un révolutionnaire*, par Victor Serge. Éd. du Seuil.

*du siècle, une nouvelle aristocratie. Ce ne fut pas sans mal. Le désespoir que connurent les plus faibles ou les plus atteints, la prison distribuée par une société se sacralisant plutôt que d'avoir à apprendre sa prochaine mort, le suicide collectif qui fut la première maladie de l'anarchisme sombré dans le dégoût, Victor Serge a payé pour les raconter et assez pour que rien ne puisse être mis en doute dans son honnêteté, sa lucidité, dans cette grande chaleur qu'il met à se souvenir, dans son goût profond pour la justesse des idées et la justice du monde.*

*C'est au début même de ses souvenirs d'homme que l'on voit se former, en même temps que la qualité de son témoignage, son rôle précis de témoin. « Celui qui parle, dit-il, celui qui écrit est essentiellement un homme qui parle pour tous ceux qui sont sans voix. » Plus loin, il dit quel fut le geste qui le porta à écrire son premier roman : la prison l'avait chargé d'une si lourde expérience et si intolérable à supporter qu'il lui fallut accomplir le devoir de s'en libérer et d'en libérer les autres. Toute sa vie, Victor Serge fut celui qui, taillé pour être* témoin *dans l'étoffe d'une honnêteté rigoureuse et lucide, ne put jamais continuer à être* acteur *au delà du moment où l'action sombre dans un mouvement autonome que ne nourrissent plus ni la lucidité ni l'honnêteté. C'est pourquoi il ne put être jamais partisan jusqu'au bout, dans le sens d'homme de parti et d'adhérent aveugle. Son refus d'agir concerne l'instant où l'action commande que les yeux soient fermés. Le passage du militant au partisan lui fut interdit dès l'origine pour cette raison : c'est qu'il y avait un saut à faire et qui conduisait irrémédiablement du partisan à l'aventurier (par exemple, un homme qui estime un adversaire n'est pas un vrai militant).*

*A Paris, à Bruxelles, à Barçelone ou à Genève, Victor Serge se trouva partout là où le mouvement révolutionnaire prenait forme. Mais, partout, il jugeait, ce qui ne veut pas dire que s'écartaient de lui l'enthousiasme ni la détresse. Au contraire, il manquait totalement de froideur,*

*il aimait la vie et les hommes comme il aimait la Révolution et ne s'est à aucun moment retiré dans un poste d'observation. S'il a tout vu et tout connu, c'est pour avoir tout vécu dans l'engagement de sa foi.*

*En 1919, Victor Serge se trouve à Pétrograd. A partir de là, son témoignage est le plus admirable et le plus complet que l'on connaisse sur la révolution bolchevique, il atteint à cette sorte de chefs-d'œuvre faits avec de grandes actions qui ne peuvent se refroidir parce qu'elles ont été sans cesse portées toutes chaudes par une sincérité magnifique et seront ainsi conservées tant qu'il sera permis de les lire et de les croire. A Pétrograd, Victor Serge est à l'avant-scène du déroulement de la révolution bolchevique et de la réflexion dont elle est l'objet. Dès cet instant, son drame particulier se confond de la façon la plus angoissante avec celui de la conscience. Ce drame est le suivant : la révolution a tort contre elle-même parce qu'elle consomme une quantité prodigieuse d'abus colossaux et d'énormes erreurs, mais, en même temps, elle a raison contre le monde capitaliste. Drame des mencheviks, des socialistes de gauche et des anarchistes, de Gorki et d'Essenine, drame tournant souvent en boue sale et dont Serge se détache alors pour demeurer avec la révolution bolchevique tant que sa grandeur passe sa révoltante ténèbre. A ses yeux, faire le mal au nom des idées justes ne reste la meilleure solution qu'à cause du pire, qui est de faire le bien au nom des idées fausses. Au « Centre dirigeant de l'opposition de gauche », Victor Serge oppose autre chose que des idées ou des systèmes, mais une simple et puissante honnêteté, mais la part de l'homme qui, plongé dans une orgie d'histoire, veut conserver intacte l'intelligence. A mesure que la révolution glisse à une contre-révolution maquillée et profitant encore de toutes les forces pures, de tous les regards clairs, du sang le plus noble, le parti de l'intelligence descend dans les ténèbres des tortures, des intrigues, des terreurs. On le voit ici plus que partout ailleurs, Victor Serge est à*

*l'aise quand il pense cette réalité, non quand il la vit, car elle n'était point faite pour lui, se trouvant encore en deçà de la claire certitude humaine bien que se prétendant plus loin. Du premier malaise de Victor Serge à l'impossibilité de vivre une révolution qui ment, le ton monte; c'est maintenant celui de la tragédie.*

*Après dix-sept ans, Victor Serge quitte la Russie. Mais c'est fini pour lui : aux yeux du bolchevik il est un faux frère, aux yeux du non-bolchevik un ennemi. Il ne lui reste plus qu'à porter témoignage, qu'à démonter le mécanisme de la métamorphose de la plus grande des révolutions en état policier et d'accomplir sa vie d' « exilé politique de naissance ». Il le fait inlassablement, enfonçant les mêmes clous. Le jeu en vaut la chandelle : qui douterait que la révolution bolchevique est le plus grand événement des temps modernes?*

*C'est la révolution qui a fait de Serge un écrivain, c'est son échec qui en a fait un romancier. Pour répondre à une révolution qui a oublié l'âme, il fallait un témoin qui allât dans les âmes.* L'affaire Toulaév[2] *est de toute évidence le chef-d'œuvre de ce type tragique de romanciers, écrivains parce que l'homme en eux est écrasé et la révolution devant eux refoulée. On remarquera que les faits du roman, jusqu'au moindre, sont les mêmes que ceux des* Mémoires, *il n'y a pas à s'en étonner. C'est l'histoire de la révolution trahie vue à travers un fait divers. Un haut fonctionnaire est assassiné par un homme sans importance, dans un moment de dégoût personnel et presque d'inadvertance plus que de conscience politique. On voit alors la machine à répression fonctionner, grandiose et ignoble, qui abat aveuglément les purs et les sales, tandis que l'assassin finit tranquillement sa vie, seul dans ce monde à pouvoir tisser une sorte de cocon bourgeois pour mettre à l'abri son bonheur d'individu. C'est un roman tendu et terrible. Et c'est un roman très beau,*

2. *L'Affaire Toulaév*, par Victor Serge. Éd. du Seuil.

*auprès duquel* Le zéro et l'infini *apparaît impur.* La vingt-cinquième heure *gâcheur et* Le Buisson devint cendre *joueur (une seule erreur : mettre Staline en scène, car l'histoire saute alors au mythe). Cette supériorité flagrante,* L'Affaire Toulaév *la tient de sa valeur humaine, de sa chaleur d'apocalypse mais venue aussi du simple rapport humain, car* Serge n'a pas perdu contact. *A la fin du livre, le mécanisme est entièrement démonté, ce qui laisse un vide extraordinaire et angoissant. C'est beau comme un poème. C'est plus beau que n'importe quel livre où l'homme, ami toujours du monde qu'il regarde en confiance, par oubli ou par ignorance, imagine, imagine, imagine.*

GABRIEL VENAISSIN.

# *LIVRES ET LETTRES*

## LIVRES D'HISTOIRE

### *L'Orient antique*

1. G. Conteneau : *La vie quotidienne à Babylone et en Assyrie* (Hachette).
2. E. Mireaux : *La reine Bérénice* (Albin Michel).

Personne n'était mieux qualifié que le Dr Conteneau pour présenter, dans une collection riche déjà de quelques belles réussites, la vie quotidienne dans la Mésopotamie antique. Le cadre chronologique adopté correspond à l'époque — qu'on peut qualifier de *classique* — des Sargonides et du nouvel empire babylonien (700-530 avant J.-C.), mais n'exclut pas de nombreuses références à des époques plus hautes ou plus basses. Le premier chapitre est un *abrégé d'archéologie*, commode et parfaitement informé, mais bref et cruellement dépourvu d'illustrations (c'est évidemment là le point faible de toute la collection). Dans ses deux derniers chapitres (chap. III et IV — en fait, la moitié du livre), l'auteur a fait un effort très intéressant pour reconstituer l'*univers mental* des Mésopotamiens, « ce qu'ils pensaient, comment ils se figuraient l'univers dans lequel ils vivaient et le rôle qu'ils y jouaient » (p. 165). Les sources littéraires, utilisées avec tact et sobriété, permettent assez bien de restituer surtout le comportement religieux et moral et ses variations. Ainsi l'ouvrage s'éloigne un peu de ce que faisait attendre le titre : *La vie quotidienne*. Mais qu'est-ce donc qui n'est pas en quelque manière quotidien dans la vie d'un peuple ?

Même en histoire, les titres sont trompeurs. Et s'il en est

un qui a de fortes chances de décevoir son lecteur, c'est bien celui du livre de E. Mireaux : *La reine Bérénice*, l'héroïne racinienne. Disons tout de suite que ce n'est pas la faute de l'auteur, mais celle de ses sources. En fait, l'astucieuse amante de Titus demeure dans la pénombre de l'histoire et semble condamnée à y demeurer. M. Mireaux risque quelques suppositions, vraisemblables et honnêtement contenues dans de sages limites. La matière du livre est surtout fournie par les événements dramatiques qui agitèrent la Palestine au Ier siècle de notre ère : gouvernement colonial de Rome, expansion du christianisme (saint Paul comparut à Césarée devant Bérénice et son frère Agrippa vers l'an 60), surtout agonie du judaïsme (Bérénice tenta sans succès de jouer le rôle de médiatrice entre Rome et ses compatriotes — mais quand Titus enleva la ville et incendia le temple de Jérusalem, elle était déjà toute sienne). Celle qui n'avait su être une nouvelle Esther et qui n'ambitionna guère d'être une seconde Judith (après Renan, M. Mireaux pense que le livre de Judith aurait été composé à l'occasion du siège, Judith y figurant l'héroïne que les scribes du parti nationaliste et révolutionnaire auraient voulu que Bérénice fût)), se laissa bercer du rêve d'être impératrice à Rome, quelques années, jusque 79... Puis l'histoire perd sa trace.

## *Défense et illustration de l'Ordre des Templiers*

MARION MELVILLE : *La vie des Templiers* (Gallimard, « La suite des temps »).

Ce plaidoyer vient après beaucoup d'autres. Il a le mérite d'être solidement étayé sur les textes, critique et nuancé autant qu'on le peut souhaiter. On y trouve, fort bien marquée, l'évolution de l'esprit qui anima les chevaliers : pauvreté et humilité toutes cisterciennes, au début[1]; emprise

1. Saint Bernard a parrainé l'ordre. Pour toute comparaison avec l'Ordre de Cîteaux on se reportera à la thèse de J.-B. Mahn : *L'Ordre cistercien et son gouvernement, des origines au milieu du XIIIe siècle*, 1945.

grandissante, bientôt, de l'idéal chevaleresque, plus séculier, mais qui avait encore sa noblesse. Aussi bien n'est-ce pas cette évolution qui discrédita le Temple : elle l'entraînait plutôt dans un courant fort populaire aux XII^e et XIII^e siècles. Ajoutons que le prestige même de l'ordre a pu contribuer alors à fixer plusieurs traits de cet idéal chevaleresque; ainsi, M. Melville rapproche de la Règle des chevaliers le Perceval de Chrétien de Troyes et le Parzival de Wolfram d'Eschenbach (p. 179-184). A l'origine du discrédit, auquel l'ordre devait finalement succomber, il faut plutôt voir : une politique trop indépendante à l'égard de l'épiscopat (comme celle de Cîteaux, d'ailleurs), un goût du secret, qui prêtait aux critiques malveillantes, une diplomatie originale en Terre sainte, les calomnies astucieusement lancées par Frédéric II (et reprises plus tard par les légistes de Philippe le Bel), enfin et surtout la richesse du Temple et son rôle bancaire (très justifiables à l'origine, quand ce ne serait que parce que très lourde était la charge de construire, entretenir et garder de nombreux châteaux forts en Syrie). L'importance et la qualité du recrutement prouvent qu'au XIII^e siècle et à la veille encore de sa chute, le Temple avait conservé sa force attractive.

## *Renaissance et Réforme*

1. W. K. Ferguson : *La Renaissance dans la pensée historique* (Payot).
2. François Wendel : *Calvin — sources et évolution de sa pensée religieuse* (Etudes... publiées par la Faculté de théologie protestante de l'Université de Strasbourg, aux Presses Universitaires de France).
3. James Brodrick, S. J. : *Origines et expansion des Jésuites*, 2 vol. (S.F.E.L.T.).

C'est une bien curieuse histoire que celle du concept de Renaissance — et une histoire hautement instructive. Il faut se féliciter qu'elle ait été écrite, avec une admirable érudition et un sens critique très aiguisé, par le professeur américain W. K. Ferguson.

Pour les premiers humanistes, la Renaissance avait été d'abord une affaire littéraire et artistique (voyez Boccace et Pétrarque), sinon même scolaire (retour au latin de Cicéron et de Virgile). Une préoccupation patriotique se faisait jour en même temps (chez les chroniqueurs florentins, par exemple) qui s'affermit et se systématisa après Machiavel; d'Italie, elle gagna la France et l'Allemagne. La Réforme fournit à l'idée un aliment nouveau : à l'histoire ecclésiastique naissante, la révolte des réformateurs imposait en quelque sorte son articulation maîtresse. Ténèbres de la foi, de la culture, des lettres et des arts : le passif du Moyen-Age se chargeait de plus en plus. Le progressisme du XVIII^e siècle sembla lui porter le dernier coup; connut-on jamais histoire plus dirigée, consciemment ou non, par une théorie, philosophique ou politique ? Mais le romantisme, sans changer grand chose à l'exposé des faits, intervertit les valeurs dont on s'était servi pour les juger : ainsi, il exaltait l'inconscient et l'irrationnel, réputés médiévaux, au détriment de l'élément conscient, rationnel et individuel, considéré comme moderne. Déjà se marquait toutefois une diversité d'appréciations, que Ferguson note avec le plus grand soin (Winckelmann, Ruskin, Hegel, etc.).

Survint l'historien génial qui allait élaborer, à partir de ces éléments, la synthèse désirable : ce fut le Bâlois Jacob Burckhardt qui publiait en 1860 sa *Civilisation de la Renaissance en Italie*. Sa thèse, qui méritait de devenir classique, — le devint et le reste encore, — peut se résumer comme suit : la véritable originalité de la Renaissance, sa *création*, a été *l'individualisme* moderne; la redécouverte de l'antiquité ne fut pas essentielle à son développement. Cette thèse s'accompagnait de beaucoup de nuances, dont on ne tint plus assez de compte par la suite. Chef-d'œuvre de *Kulturgeschichte*, le livre de Burckhardt — et l'idée qu'il diffusait, orgueil généalogique du monde occidental — devait être remis en cause par la crise de ce monde : tel est l'objet des derniers chapitres de Ferguson, qui ne sont pas les moins passionnants.

Il serait regrettable que ce livre, d'allure un peu austère sans doute, passât inaperçu en France. Nous pensons que sa lecture sera désormais indispensable à l'étudiant qui voudra s'initier sérieusement à l'histoire culturelle des XV^e et

XVI^e siècles comme à l'historien et au philosophe qui méditent sur l'historiographie.

Malgré ses qualités, une étude — une de plus — sur Calvin ne saurait présenter la même importance. L'étude de F. Wendel est d'un théologien, d'ailleurs, plus que d'un historien. Le plan souligne fâcheusement la dualité des points de vue : I^re partie, *esquisse biographique*, 72 pages — II^e partie, *la doctrine théologique*, 200 pages. La doctrine calvinienne est exposée, d'après les successives éditions de l'*Institution chrétienne*, pour elle-même et sans souci de polémique, sans grand souci d'histoire non plus. Sa grandeur se dégage fortement. L'auteur, cependant, n'en dissimule ni les faiblesses, ni les contradictions (celles, notamment, qui sont dues à un rigoureux souci de « fidélité biblique »). Le titre parle des sources de la pensée de Calvin : un bref paragraphe en traite, en effet, et énumère, outre Augustin et les Pères, le droit romain (?), Duns Scot, la première génération des réformateurs (Luther, Melanchton, Bucer surtout et les Strasbourgeois); mais c'est à propos de telle ou telle doctrine surtout que les influences subies par Calvin sont signalées — et Bucer revient presque toujours en bonne place à partir de l'édition de 1539 de l'*Institution chrétienne*. En conclusion, l'auteur souligne l'importance plus grande de Calvin comme « conducteur d'hommes » que comme « penseur »[2].

Après l'attaque, la riposte — après la Réforme, la Contre-Réforme — après Calvin, saint Ignace. Sous ce titre *Origines et expansion des Jésuites*, c'est plutôt en fait une galerie de portraits qu'une histoire proprement dite que nous offre le P. James Brodrick. Portraits de ces géants que furent saint Ignace et ses premiers compagnons. Portraits informés aux meilleures sources, nous voulons dire les *Monumenta Historica Societatis Jesu*. Portraits pleins de vie,

2. Rappelons ici l'intérêt capital que présente pour l'étude historique de la Réforme le livre du P. Congar : *Vraie et fausse Réforme dans l'Église*, éd. du Cerf. L'historien qui veut vraiment « comprendre » doit recevoir de toutes mains; à qui s'adresserait-il, sinon à un théologien, particulièrement à un théologien de l'Église, pour comprendre une crise qui a rompu l'unité (au moins extérieure) de celle-ci ?

d'émotion, d'humour, et qui provoquent chez le lecteur une admiration étonnée et profonde.

## *La crise de la monarchie absolue au début du XVIII^e siècle*

1. J.-F. Thomas : *La querelle de l'Unigenitus* (Presses Universitaires de France).
2. René Trintzius : *John Law et la naissance du dirigisme* (S.F.E.L.T.).

La crise religieuse du XVI^e siècle polarisa pour longtemps les controverses sur la prédestination et la grâce, et légua aux siècles à venir un héritage empoisonné. La querelle janséniste en fournit la preuve au XVII^e siècle — et, de nouveau, au début du XVIII^e, la querelle du « quesnellisme » (que J.-F. Thomas distingue soigneusement du jansénisme).

L'histoire de la bulle *Unigenitus* est racontée par J.-F. Thomas depuis sa promulgation en 1713 jusqu'au concile d'Embrun de 1727. L'auteur a centré son récit sur le personnage — si intéressant, d'ailleurs — du cardinal de Noailles, protecteur de Quesnel et de ses « Réflexion morales » dès le temps où il était évêque de Châlons, puis archevêque de Paris et *leader* (mais avec beaucoup de scrupules et un sincère désir d'entente) de l'opposition à la bulle. L'auteur ne cache pas sa « sympathie pour le quesnellisme » (p. 11). Sa thèse, soutenue avec vigueur, c'est que le molinisme a fait le lit du déisme, d'abord, puis de l'athéisme : « Il suffit pourtant de comprendre que l'habitude moliniste de faire son salut au plus bas prix provoque dans les masses une telle médiocrité de la vie religieuse pour voir celle-ci tomber dans la peur, l'idolâtrie ou bien l'indifférence » (p. 22).

Thèse discutable à plus d'un égard. L'auteur lui-même reconnaît que le jansénisme, allié au gallicanisme (mais à cause de cette alliance surtout) menait à la Constitution civile du clergé, — ce qui était déjà la thèse d'E. Préclin.

On a remarqué, dans des monographies locales, que la déchristianisation a touché plus particulièrement les pays où les querelles jansénistes avaient été vives. Gardons-nous cependant de conclure trop vite de la cause « jansénisme »

à l'effet « déchristianisation ». Trois explications (au moins) semblent valables : 1° l'austérité janséniste a pu dégoûter le fidèle moyen; 2° le molinisme et sa « morale relâchée » ont pu faire glisser celui-ci vers une tiédeur et une indifférence croissantes, comme le pense J.-F. Thomas; 3° des querelles mesquines, interminables et douloureuses pour des consciences délicates (on en découvre des exemples dans le livre) ont pu blesser mortellement la piété des âmes — ce qui n'est pas l'hypothèse la moins plausible.

La Régence, qui vit l'apogée de la crise quesnelliste, fut aussi le temps de la crise financière à laquelle le nom de John Law reste attaché. Aventurier ou génie malheureux ? R. Trintzius opte pour le génie. Et son exposé, rapide, sans prétentions techniques, mais clair et vivant, ne manque pas de force persuasive. Intéressants aussi sont à cet égard les trois mémoires donnés en appendices (118 pages d'appendices pour un livre qui n'en compte pas 300).

Génie, peut-être — mais joueur aussi. Et le génie, contre-carré par des rivaux mesquins (les frères Pâris), des politiciens bornés et jaloux (Noailles, l'abbé Dubois), par tous les suppôts ordinaires du conservatisme (Parlement en tête), mal soutenu par le Régent, fit la part trop belle au joueur. Law endossa risque sur risque avec une folle légèreté. Ne pouvant imposer raisonnablement son « système », il en fit l'enjeu d'une audacieuse partie. Sa fièvre gagna le public — et le perdit, et perdit son œuvre avec lui.

Dès qu'il sentit son œuvre compromise, Law, qui était *libéral,* sollicita paradoxalement l'appui du gouvernement, des mesures de contrainte... — ce qui était contraire à la logique d'un système qui réclamait avant tout la *confiance.*

Pour conclure, ce jugement sévère : « C'est en Law le joueur que Paris avait aimé. Le bâtisseur n'avait jamais intéressé les Français. »

## *La Révolution et ses lendemains*

1. Jacques Castelnau : *Le Tribunal révolutionnaire* (S.F.E.L.T.).
2. Paul Bartel : *Napoléon à l'île d'Elbe* (Librairie académique Perrin).

3. Maxime Leroy : *Histoire des idées sociales en France*, tome II, de Babeuf à Tocqueville (N.R.F., « Bibl. des idées »).
4. Oscar A. Haac : *Les principes inspirateurs de Michelet* (Yale University Press et P.U.F.).

Ce que nous donne J. Castelnau n'est qu'un récit facile, facile comme un compte rendu d'assises, sans nouveauté ni profondeur. Les grands procès de 1793 et 1794 sont très brièvement évoqués — et les massacres de Septembre, pour commencer, ce que le sujet n'exigeait pas. L'auteur ne cache pas sa sympathie pour les victimes : sympathie fort louable. On aurait aimé de sa part un effort de compréhension pour les juges aussi, les juges qui étaient tout de même autre chose que les pourvoyeurs du bourreau. Même si, dans sa pensée secrète, le tribunal révolutionnaire évoquait les tribunaux populaires des démocraties orientales — même et surtout s'il en était ainsi — l'effort de compréhension aurait été méritoire et bienfaisant, aurait conféré un intérêt véritable à son livre.

Nous estimons davantage le livre que P. Bartel a consacré à un épisode, d'ordinaire négligé, de la carrière de Napoléon. Année de déceptions, d'humiliations, d'action encore, mais réduite aux dimensions d'un cadre mesquin, que cette année passée par l'empereur déchu à l'île d'Elbe. L'ouvrage, adroitement composé, est agréable à lire. Le cadre est bien connu et présenté avec précision. Mais le ton d'admiration constante et systématique, trop commun en ce genre d'ouvrages, agace parfois.

Avec le deuxième tome de l'*Histoire des idées sociales en France* de Maxime Leroy, c'est un maître ouvrage que nous abordons. L'auteur y étudie, avec une abondance, une précision critique, une ouverture de curiosité dignes des plus grands éloges, le demi-siècle qui va de la Conjuration des Égaux (1796) à la Révolution de 1848 — demi-siècle capital dans l'histoire des idées sociales.

Quoi qu'aient pu en penser alors de bons esprits, 1789 ni 1793 ni, moins encore, 1800 ou 1815 ne terminaient rien. Au contraire. A peine les vieux problèmes politiques et sociaux étaient-ils réglés, ou semblaient-ils l'être, que de nouveaux surgissaient, les relayaient — car tel est sans doute le destin, tristement précaire, de l'humanité. Et d'abord l'Occident — et la France particulièrement — amorçait une mue décisive,

passant en quelques décades de l'ère rurale et artisanale à l'ère de la grande industrie. Mue accompagnée de misères atroces, inouïes peut-être depuis l'Antiquité et l'esclavage : il faut toujours nous le rappeler. Ces misères, une enquête aussi peu suspecte que celle du Dr Villermé (analysée p. 381-387) les atteste. Le progressisme libéral, bientôt promu au rang de doctrine officielle, venait buter là contre des faits terribles. Il apparut à beaucoup de bons esprits qu'on ne pouvait sauver la cause du progrès qu'en limitant, en contrôlant la liberté — ce qui ne veut pas dire en la supprimant : ainsi naquit le socialisme, unanime dans son fond, infiniment divers dans ses expressions. Sauver l'idéal progressiste apparaissait plus que tout urgent : le XIXe siècle a été, a voulu être *optimiste*. Et l'on dirait presque que la misère et la dégradation des premières masses ouvrières ont surexcité cet optimisme. Il pouvait, il est vrai, se fondant sur la foi toute neuve dans la science et les techniques, se croire inébranlable alors, cet optimisme. Tous les novateurs sociaux du temps témoignent d'une révolte générale contre le dogme chrétien du péché d'origine, contre la fatalité historique de ce péché. Le christianisme de quelques-uns, le mysticisme de tous, capables d'intégrer bien des éléments religieux, refusent toujours celui-là.

Dans le même temps où s'éveillaient ces espoirs généreux, que faisaient les chrétiens ? A quelques exceptions près, les chrétiens et, notamment, l'Église hiérarchique ne rêvaient que de faire revivre l'ordre ancien, monarchique, aristocratique, voulu de Dieu, croyaient-ils sincèrement (voyez Maistre, Bonald, Lamennais première manière). Ils étaient convaincus que l'*autorité* une fois restaurée tout serait sauvé [3]. Malheureusement, leur bref triomphe sous la Restauration amena l'explosion anticléricale qui suivit les Trois Glorieuses. C'est alors que Lamennais et ses amis lancèrent l'*Avenir*. Tentative audacieuse bientôt arrêtée par l'intervention ponti-

3. M. G. Bertier de Sauvigny, qui a publié naguère un savant et précieux ouvrage sur *Le comte Ferdinand de Bertier (1782-1864) et l'énigme de la Congrégation*, a négligé d'étudier par quelle espèce de fatalité les jeunes catholiques de la Restauration — y compris les meilleurs — se montrèrent si incapables de s'intégrer à leur temps; on ne peut que le regretter.

ficale (encyclique *Mirari vos*). L'Église en corps devait attendre un autre demi-siècle pour devenir sociale à son tour.

Comme le livre de Ferguson[4], celui d'O. A. Haac — un Américain encore — est consacré à l'histoire qui se fait (*history in the making*), disons, si l'on veut, à l'historiographie. Curieuse *actualité* que celle de Michelet[5]. Elle tient, nous semble-t-il, au désir, de plus en plus généralement ressenti, *d'une histoire prophétique*. Les historiens du XIXe siècle, à partir de Ranke, en Allemagne, de Fustel, en France, avaient cru et avaient réussi à faire croire que « la méthode scientifique rendait l'histoire objective, vraie et permanente » (p. 160). C'est encore ce que nos maîtres nous enseignèrent. « On est revenu de cette position extrême et peu réaliste » (*ibid.*). Ce dont Michelet rêvait, c'était de *retrouver l'âme du devenir humain* — tout autre chose évidemment. Son histoire voulait être au service de l'homme. C'est une déclaration pleine de fierté, pleine du sens de ses responsabilités aussi, que celle-ci :

« Je déclare que cette histoire n'est pas impartiale... Au contraire, elle est partiale, franchement et vigoureusement, pour le droit et la vérité. »

Ne retrouve-t-on pas aujourd'hui ce ton chez plus d'un historien marxiste ? Pour le marxiste aussi l'histoire est un service et, si l'on peut ainsi dire dans un sens immanent, a une valeur prophétique.

C'est à partir de cette conception très juste de l'histoire selon Michelet que l'auteur a distingué ce qu'il appelle les « principes inspirateurs », principes souvent antagonistes sans qu'on puisse les dire vraiment dialectiques (Michelet, l'auteur le fait remarquer, n'avait lu Hegel que superficiellement) : *justice et révolution* — *patrie et universalisme* — *rationalisme et mysticisme* (d'une foi nouvelle) — *individualisme tenace et amour très sincère du peuple* — tout cela représentant l'héritage des hommes de 1789 et 1793, mais repensé, approfondi par la passion d'un cœur ardent.

MAURICE CRUBELLIER.

4. Cf. *supra*.

5. Attestée tout récemment encore par une très intéressante étude de Roland Barthes : *Michelet, l'histoire et la mort*, parue dans le numéro d'avril 1951 d' « Esprit ».

## *Histoire religieuse de la France*

La campagne pour la liberté de l'enseignement a réalisé pour la dernière fois jusqu'à nos jours l'union des catholiques, une union éphémère autour d'une revendication isolée. Avant qu'ils ne se divisent profondément en 1848 sur les plus vastes problèmes politiques et sociaux, ils se querellent déjà sur les méthodes d'action.

Rassurez-vous, cette phrase figure à la page 332 du premier tome paru en 1948 du livre d'Adrien Dansette et elle relate des événements de 1836 [1]. Si nous l'avons choisie entre autres, c'est pour bien montrer combien les deux volumes, dont le second vient de paraître, que M. Dansette a consacré à l'histoire du catholicisme français depuis 1789 constituent un document actuel et sont réellement non seulement de l'histoire, mais notre histoire, une histoire qui nous concerne directement.

Les lecteurs de la Revue connaissent trop bien l'auteur (certains passages de son œuvre y ont été publiés [2]) pour qu'il soit besoin de leur faire l'éloge de ce livre, de son érudition, de son objectivité, de son tact. Si bien qu'ils croient connaître cette histoire récente, ce livre sera pour eux un remarquable instrument de travail et une mine extrêmement précise de renseignements très difficiles à trouver, parce que épars. Le deuxième volume, qui vient de paraître, prend cette histoire à la catastrophe de 1870 et la continue jusqu'au milieu de la période d'entre les deux guerres, sauf quelques cas particuliers, comme l'histoire de l'Action française, qui y est suivie jusqu'au bout. Souhaitons que le troisième volume, le plus difficile et le plus brûlant, soit bientôt prêt.

En lisant l'ensemble de cette histoire on oscille en permanence entre deux images ou, si l'on veut, deux comparaisons. La première est une comparaison triste et pessimiste. De même que la vieille Autriche-Hongrie était toujours en retard

1. *Histoire religieuse de la France contemporaine de la Révolution à la Troisième République*, par Adrien Dansette. Flammarion.
2. *La Vie Intellectuelle*, juillet 1950 et octobre 1951.

d'une guerre, d'une division, d'une bataille, de même en cent cinquante ans les masses catholiques et leurs chefs ont toujours été en retard d'une polémique, d'un régime, d'une institution. Tout se passait comme si elles ne voyaient pas le présent et cherchaient à s'adapter à un avenir immédiat, irréel, qui n'était que la projection dans leurs imaginations du plus proche passé (pas toujours correctement analysé). Aussi cette histoire est presque une suite ininterrompue de défaites et d'échecs.

Cette première image, si elle est vraie, n'est pas toute la vérité. Si l'on compare la situation de 1789 et celle de 1935 où s'arrête cette histoire, il faut bien reconnaître qu'il y a eu un renouveau réel. En 1789, la France était déjà dans de très larges proportions de son territoire un pays de mission, la pensée catholique avait pratiquement disparu et les cadres de l'Eglise de 1789 étaient indéfendables. En cent cinquante ans l'Eglise a reformé des cadres infiniment plus valables et plus dignes. La pensée catholique a réapparu. Résurrection d'abord littéraire et artistique avec Chateaubriand et depuis Chateaubriand, parce que c'était le plus facile et peut-être le premier temps nécessaire. Résurrection scientifique et philosophique un siècle après.

Le seul fait de ce renouveau montre qu'il faut corriger notre première image par une autre qu'on retrouve à plusieurs reprises exprimée par M. Dansette. C'est l'image des vagues de la marée montante, vagues successives qui n'atteignent jamais d'emblée leur objectif, mais qui se succèdent, se recouvrent et, en définitive, se dépassent l'une l'autre. Cette histoire d'échecs successifs est donc aussi l'histoire de relèves successives. Une relève est, sur le plan militaire, une opération délicate. Surtout en première ligne. Sur le plan intellectuel et social l'opération est plus difficile encore, parce qu'elle se complique d'un conflit de générations. Si l'on veut, à toute force, tirer d'un livre d'histoire une moralité ou tout au moins des règles d'action, disons que le livre de M. Dansette pourrait aider les générations actuellement mûres en leur faisant prendre conscience du devoir qu'elles ont de se prêter à cette relève, et par conséquent de la faciliter.

HENRI MULLER.

## ESSAIS, CRITIQUES, ROMANS

### *Justice et violence*

1. *Les Certitudes difficiles,* par Emmanuel Mounier (Éd. du Seuil).
2. *Albert Camus,* par Robert de Luppé (Éd. du Temps Présent).
3. *Balzac, romancier des passions,* par G. Hourdin (Éd. du Temps Présent).
4. *Journal,* de Julien Green (Plon).

A l'âge des chars d'assaut et du pentothal, on y regarde à deux fois avant d'exprimer aux carrefours sa désapprobation des lois et des hommes. Il arrive même — et non pas seulement aux plus avachis — que l'on se demande si l'efficacité ne réside pas moins dans la volonté de protestation qu'en une espèce de lenteur d'investissement. Le monde, les soutiens du monde ne semblent-ils pas d'un métal tel qu'il faille préférer les corrosifs aux percutants ? Renverser patiemment l'équilibre des forces, ne crier (victoire) qu'alors que les vents ayant tourné toute l'armada va dans le sens désirable : en un mot, à la révolution substituer l'attentisme.

Eh bien, tant de circonspection nous laisse très peu admiratifs et passablement écœurés. Tolérer le mal, même en faisant des vœux pour sa défaite, c'est déjà s'en faire complice; et si vociférer n'émeut souvent que les ondes aériennes, c'est un commencement de lutte, c'est un premier choc dont on ne sait jamais s'il n'ébranlera pas le moloch aux jointures de plâtre (tous les systèmes — politiques, économiques, sociaux — ont des charnières fragiles dans la mesure exacte de leur gigantisme).

Nous sommes pour « la violence continuelle du Royaume de Dieu ». C'est notre option, ce ne sont pas nos mots, qu'importe ? Celui qui les écrivait en 1932 les récrirait, les penserait de même en 1951 : Mounier n'a jamais laissé quiconque incertain de ses résolutions subversives. On a pu vivre dans son intimité sans l'imiter, certes, mais il est inconcevable qu'on puisse révoquer en doute la sincérité de ses *certitudes difficiles* [1]. L'ouvrage posthume (il ne l'est qu'en partie, puis-

que nombre de ces chapitres ont été publiés avant 1950) que nous offrent les éditions du Seuil mérite d'être, avec *Feu la Chrétienté*, le bréviaire des jeunes Français d'aujourd'hui. De tous ceux-là qui savent la moisissure du monde moderne si avancée que l'écroulement de sa masse vermoulue est nécessaire à l'éclosion des nouvelles pousses. Il faut hâter cet écroulement — ce qui implique (je cite Mounier) « le renversement par tous les moyens, surtout par les moyens illégaux, c'est-à-dire efficaces, du régime capitaliste actuel ».

Il faudrait ajouter à ces lignes les pages les plus fortes du volume : celles où le fondateur d'*Esprit* examine et juge la politique chrétienne, le communisme en France, à Prague, à Budapest, le pacifisme et le pacte Atlantique, le problème allemand et les faiblesses de l'Europe. On y verrait l'opposition constante, l'opposition armée à toutes les formes de la bassesse individualiste ou totalitaire...

C'est une révolte aussi absolue, mais située à un plan surtout métaphysique, qui meut un écrivain de la même génération que Mounier : Albert Camus. Les cent vingt-cinq pages du petit essai que lui consacre Robert de Luppé [2] analysent cette révolte d'œuvre en œuvre, jusqu'à son aboutissement inattendu, mais combien humain : le consentement à l'absurde. « S'apercevoir que le monde est épais (lît-on dans *Le Mythe de Sisyphe*), entrevoir à quel point une pierre est étrangère, nous est irréductible, avec quelle intensité la nature, un paysage peut nous nier » — en voilà assez pour se colleter avec le monde ou pour le fuir dans la mort volontaire : nous ne savons pas ce que choisira, en dernière analyse, l'auteur de *La Peste*. Ce n'est nécessaire ni à notre connaissance de Camus ni à l'authenticité de son œuvre. D'ailleurs, choisit-on jamais son avenir ?

Georges Hourdin fait dire au Balzac dont il nous donne un vigoureux portrait [3] que toujours on devient ce qu'on veut. Sans doute, les plus accentuées parmi les figures de *La Comédie humaine* semblent-elles avoir infailliblement obtenu l'auréole qu'elles désiraient. « Balzac, romancier des passions », dit Hourdin. On pourrait écrire : « Balzac, ou l'accomplissement de soi par la passion. » Chez lui, on trouve une inconsciente philosophie qui est axée sur la volonté de puissance. Il y a, dans son univers romanesque, deux catégories de créatures : la race des seigneurs (les bourreaux) et la race

des esclaves (les victimes). Il n'est pas constant que sa sympathie aille aux premiers. Mais je tiens pour encore moins prouvé qu'elle aille aux ratés. Bien sûr, il a fait profession d'être un écrivain catholique. Nous nous doutons de ce que l'épithète signifie pour lui. « Le catholicisme, écrit Hourdin, lui apparaît comme la religion la plus apte à équlibrer les passions et à donner aux hommes, grâce au repentir, cette égalité que la société ne peut pas leur accorder en fait. » Balzac lui-même avouait : « Politiquement, je suis de la religion catholique, je suis du côté de Bossuet et de Bonald... » *Politiquement,* hélas! (Renvoyons à Mounier ceux qui ne verraient point l'imposture de ce mot, à cette place.)

Balzac fut un homme de droite; il était pour le droit d'aînesse, faisait l'éloge des jésuites, s'élevait contre le morcellement des héritages. Il a vécu en conformité avec ses principes, pas plus catholique que social. Il a du génie, le génie imaginatif (un écrivain fécond! disait Sainte-Beuve). Il a souffert, n'a eu en réalité ni la gloire qu'il désirait, ni l'amour pour lequel il s'est cru fait, ni l'argent. Ceci explique sûrement la sympathie éprouvée par ceux qui fréquentent ses livres. Georges Hourdin a raison de le penser et d'avouer persuasivement qu'il est de ceux-là.

Si l'on voulait marquer une opposition entre les trois écrivains cités (Balzac, Mounier, Camus) et le Julien Green, non de *Moïra,* mais du cinquième tome du *Journal*[4], il serait facile de noter que les premiers sont des amateurs de vie présente, alors que le second — comme il l'avoue — n'aime que le passé. Je crois plus exact de dire à ce propos que la catégorie des actifs et la catégorie des contemplatifs ne sont pas tellement irréductibles. Il est des attitudes communes de Green et de Mounier (n'oublions pas que l'auteur de *Minuit* est aussi celui d'un *Pamphlet contre les catholiques de France*); Albert Camus, en présence de Green, est capable de ne pas le décevoir (p. 147). Enfin, cet apolitique, ce méditatif qu'est le romancier de *Varouna,* les confidences de son *Journal* le montrent souvent aux prises avec un ennemi intérieur — qu'il ne nomme pas — mais qui, pour lui être intime, n'en paraît pas moins acharné : ce pacifique se déchire d'une violence qui le fait à la fois bourreau et victime.

Il prend ses risques, il n'est pas un attentiste, il dit par exemple admirer tels religieux parce qu'ils ne sont pas à

l'abri de leur ordre. « J'entends par là, explique-t-il, que leur piété n'est pas timorée, qu'ils ne cherchent pas comme d'autres à mettre toutes les chances de leur côté... Ce que je dis d'eux, ajoute-t-il, je souhaiterais qu'on pût le dire de nous autres qui écrivons : il faut pouvoir braver le péché pour accomplir son œuvre. » Braver le péché n'est-il pas le contraire de tolérer le mal ?

MAURICE CHAVARDÈS.

*P.-S.* — Nous avons lu, puisqu'on nous l'a adressé, le pamphlet que M. l'abbé François Ducaud-Bourget (en collaboration avec le R. P. Valentin et M. Luc-J. Lefèvre) publie contre Claudel, Luc Estang et Mauriac : belle somme de hargne et de verbosité, où l'on apprend que le premier des trois a « mission de s'occuper des poètes de Paris ». D'où, vraisemblablement, son malheur : nous avons entendu dire que les poètes, eux, ne voulaient pas s'occuper de lui...

## « *Voyages en France d'un agronome* »

(René Dumont : Librairie de Médicis, Paris)

M. René Dumont est l'un des meilleurs connaisseurs de l'agriculture française. L'ouvrage assez volumineux qu'il a publié est une collection de récits de voyages faits dans les différentes régions de France dans les années 1945 à 1950. Avec un maximum de détails, l'auteur a étudié les différentes formes de culture pratiquées en France, dressant ainsi un tableau d'ensemble fort instructif des faiblesses et des possibilités de l'agriculture. Bien entendu, ces études ont un caractère très technique. En même temps, elles transmettent, néanmoins, une photographie fidèle et saisissante de la vie, en mettant l'accent sur les difficultés des cultivateurs ainsi que sur les erreurs à corriger. En raison de l'importance de l'agriculture pour l'ensemble de l'économie et de l'existence françaises, — environ la moitié de la population vit encore à présent dans des communes rurales de moins de deux mille habitants, — le livre de M. Dumont mérite d'être lu au moins par ceux qui veulent être au courant des réels problèmes économiques et sociaux de la France.

## *Les livres en vie*

*Un Manuel de littérature internationale* (*L'aventure intellectuelle du XX^e siècle*, par R.-M. Albérès. La Nouvelle Édition).

La défense et illustration la plus concrète qui soit de toute thèse en faveur de l'expansionnisme intellectuel et de toute observation en faveur d'une littérature dégagée des seuls impératifs littéraires, se trouve dans ce livre. Ceux qui voulent des preuves seront comblés, beaucoup moins ceux qui préfèrent la chasse aux premiers signes d'un futur ambigu. Mais R.-M. Albérès est historien plus que critique, observateur moins que prospecteur.

Descriptif et démonstratif, son livre n'est pas profond. Mais il est utile. Autant avouer qu'il était nécessaire. Il cite cinquante auteurs de cinq pays, de quoi ce manuel international de littérature contemporaine tient une grande richesse, car il est celui d'un homme qui a lu plus que nous tous réunis. Il est encore le livre de l'identité et nous montre avec opiniâtreté et surabondance que tel ou tel mouvement perçu à Paris en 1906 ou en 1937 se retrouve à Madrid ou à Berlin et que la littérature de ce temps est *une* bien que diverse, une bien que profondément diverse en surface. R.-M. Albérès nous fait un portrait successif et simultané de l'écrivain européen de 1900 et 1950 et suivant trois rythmes : 1900-1914, 1914-1933, 1933-1950, c'est-à-dire ruine des cadres intellectuels et moraux, étouffement et recours à l'action (l'anti-intellectualiste, l'individualiste et le militant).

Siècle aventurier, dit-il. Il a raison, cela se voit en France, en Italie, en Espagne, en Angleterre et en Allemagne. Et cela se perçoit partout de la même façon, comme cela a commencé toujours en 1933, année de la grande dépression européenne, à partir de laquelle il ne s'agit plus en littérature d'expérience mais d'aventure, plus de joie mais de risque.

*L'Aventure intellectuelle du XX^e siècle* est un excellent manuel scolaire pour le jour où les programmes perdront quelque chose de leur incroyable retard. Si j'avais la manie

des lettres ouvertes, je me laisserais aller à écrire à M. le Ministre quelque chose comme : assez de Desgranges, de Lanson et de Faguet, nous voulons lire les auteurs de notre temps et comprendre ceux des autres avec notre temps.

*Un philosophe chez les poètes* (*La poésie*, par Benedetto Croce, traduit de l'italien par D. Dreyfus. P. U. F.).

Ce livre a été écrit en 1935. Il me semble avoir été pensé vers 1810, ou à l'une quelconque des époques calmes, plates, majestueuses et sèches de la poésie. Ce n'est pas moi qui le fais dire à l'auteur : « L'une des façons de mourir, dans le monde de la poésie, c'est de tomber dans le monde de la critique et de la réalité. » La réalité, Benedetto Croce l'ignore et la critique le tue. Son livre est un livre mort, parce qu'il évolue en dehors de la réalité historique et parce qu'il se trouve retenu dans les catégories fixes d'une essence poétique intransmissible. Moraliste plus que philosophe, Croce ne définit jamais; il cerne et passe, croyant laisser derrière lui des délimitations suffisantes alors qu'elles enferment quelque image en poussière ou quelque notion fuyante de la poésie telle qu'elle est impossible de pratiquer une analyse non historique de la poésie. La deuxième vérité, c'est qu'il est impossible de parler poésie sans la faire historiquement commencer à Rimbaud et Mallarmé, auxquels Croce ne comprend rien et qu'il se trouvait en fin prolongée de classicisme. La vérité est qu'il ne peut comprendre, pour avoir dit, par exemple, que Jules Lemaître « avait un sens aigu de la poésie ». Ce qui est monstrueux.

Benedetto Croce croit au solide, plus encore à l'immodifiable, en quoi il se rattache exclusivement au gréco-latinisme, ignorant totalement le celtisme qui nourrit le deuxième âge de la poésie, lequel est précisément le nôtre. En fait, il pratique l'esthétique en spectateur des seuls concepts, se dirigeant sur les seules références de ce qu'il appelle « le vrai goût », « la vraie poésie », exerçant une critique entièrement détachée de la création. Celui qui délimite recule et il faut avancer pour entrer.

GABRIEL VENAISSIN.

## *Le cinéma divertissement*

On ne peut limiter arbitrairement le cinéma aux seuls films sérieux. Sans doute le cinéma, aux yeux des gens intelligents, a-t-il à faire la preuve qu'il est capable de penser et de faire penser, de rivaliser avec les lettres et d'apporter sa contribution à la culture. Mais il reste pourtant la grande source des distractions populaires. Le grave serait qu'il s'établisse un hiatus entre le cinéma sérieux et le cinéma divertissement, que le premier soit inaccessible au grand public, le second inconnu de ceux qui s'appellent eux-mêmes modestement l'élite. Je voudrais m'arrêter aujourd'hui à quatre films qui ne me plaisent pas tout à fait, qui ne sont pas des chefs-d'œuvre, mais qui permettent d'imaginer dans quelles voies pourrait s'engager un cinéma divertissant et populaire qui ne se complairait pas à la bassesse et à l'indigence.

Deux films français : *Barble-Bleue,* farce fantaisiste en couleurs sur le thème du conte de Perrault, et *La vie chantée,* recueil de chansons de Noël-Noël. Deux films américains, *Samson et Dalila,* énorme technicolor de Cecil B. de Mille sur le thème biblique, et *Comment l'esprit vient aux femmes,* adaptation à l'écran d'une comédie à succès.

Le principal mérite de *Barbe-Bleue,* réalisé par Christian Jaque, réside dans l'emploi de la couleur. Nous avons dit, à propos du Festival de Venise, comment Claude Renoir avait mis en valeur les qualités du technicolor dans *The River.* Christian Matras a su, avec le gevacolor, composer un film dont les images ont tous les charmes de l'imagerie et le chatoiement des miniatures. On sait le retard avec lequel la France — pour des raisons économiques — commence à utiliser la couleur : la réussite de ces deux opérateurs français prouve, comme on pouvait s'y attendre, que la beauté de la

couleur au cinéma n'est pas un problème technique, qu'elle ne dépend même pas du procédé employé (pourvu qu'il soit au point), mais de l'emploi qu'on en fait. La trouvaille de Claude Renoir c'était la recherche des effets de gris et de demi-teintes, celle de Christian Matras c'est l'emploi des noirs et des blancs. Découvertes que les peintres ont faites depuis des générations et qui revêt une allure paradoxale pour la seule raison que les films américains en technicolor se sont moins préoccupés jusqu'à présent de la beauté des effets colorés que de l'étalage de couleurs aussi éclatantes et criardes que faire se pouvait.

*Barbe-Bleue* est une fête pour les yeux. Il s'en faut de peu que ce soit aussi une très spirituelle histoire. Le scénario est construit sur une idée humoristique et fantaisiste : *Barbe-Bleue* n'était pas le héros cruel de la légende, mais un faible, bon viveur, qui voulait passer pour une terreur. Il ne tuait pas ses femmes : quand elles l'exaspéraient trop, il les enfermait dans une sorte de prison dorée; joué dans le style de la farce par Pierre Brasseur ce rôle est excellent. Malheureusement une seule idée ne suffit pas pour faire un film et la fin traîne en longueur. Pour pimenter le tout, un dialogue de Jeanson. Son talent lui aurait permis de faire merveille avec un pareil sujet et un pareil acteur, mais il semble s'être laissé aller à une facilité que ne sauvent pas quelques grossièretés trop attendues.

Brillant de couleurs et parfois d'esprit, vif par son rythme et son jeu, il manque à *Barbe-Bleue* cette perfection du scénario et du dialogue qui sont indispensables au succès dans le domaine de la fantaisie et du comique.

On n'a pas oublié *Les Casse-Pieds,* où Noël-Noël s'engageait sans ridicule sur la trace du Molière des *Fâcheux*. Le film qu'il nous présente aujourd'hui exploite la même veine, celle de l'observation ironique des petits travers quotidiens, mais sous une forme différente et relativement neuve. Noël-Noël s'est souvenu qu'il avait été chansonnier montmartrois : *La vie chantée* est un recueil sur pellicule des chansons qu'il a écrites et interprétées depuis 1925. Il a renoncé avec raison à créer un lien artificiel entre elles : chacune forme un tout, un petit sketch indépendant. Nous aurions préféré sans doute n'en pas entendre tant à la fois. Si l'ex-

ploitation des films de courts métrages n'étaient pas financièrement presque impossible, nous aurions pris plus de plaisir à retrouver Noël-Noël dix fois pendant dix minutes, plutôt qu'à l'entendre une fois pendant une heure et demie.

Ceci dit, reconnaissons que chaque chanson est amusante et que l'auteur sait — selon la tradition de Montmartre — toucher sans crier gare aux plus graves sujets et faire avaler, sous le couvert de l'ironie, de cruelles vérités à son public. Les chansons intitulées *Les Polonais* et *Deux et deux font quatre,* ressuscitent un frère jumeau d'Adémaï et le personnage du centenaire crées par Noël-Noël pour dire leurs faits aux gens sans avoir l'air. Il s'agit de rien moins que d'ironiser sur les divers uniformes qui se succèdent en France depuis ceux de 1939, et ceux des nazis jusqu'à ceux des Américains — et sur l'unanimité avec laquelle le bon public applaudit successivement Pétain et de Gaulle. Deux chansons qui suffisent pour que la presse communiste crie au chef-d'œuvre. Étonnant enthousiasme : c'est l'esprit petit-bourgeois dans ce qu'il a de meilleur et de pire que Noël-Noël incarne admirablement. On retrouve dans ses chansons tous les défauts et toutes les qualités de la petite bourgeoisie : crainte d'être dupe et doux égoïsme, esprit frondeur et conservateur, respect des convenances et esprit gaulois. Les travers auxquels s'attaque Noël-Noël sont sans doute moins significatifs que l'esprit dans lequel il les attaque.

Les deux films français que nous avons cités témoignent l'un et l'autre d'un renouvellement relatif du cinéma-divertissement. *Samson et Dalila* s'inscrit au contraire dans les cadres bien définis d'un genre solidement établi : celui des « superproductions » à grand spectacle et à prétentions pseudo-historiques. Son auteur, Cecil B. de Mille, est spécialiste du genre à Hollywood depuis qu'Hollywood existe. Pour aborder ce film dans la perspective de ses auteurs il faut noter tout d'abord qu'il a coûté plus d'*un milliard de francs,* qu'il a utilisé quinze tonnes de décors et mobilisé plus de trois mille figurants. Pour justifier un pareil déploiement de forces il fallait la garantie d'une grande histoire : c'est la Bible qui fut choisie et le Livre des Juges (XIII, 16) figure au générique (après le nom de cinq ou six scénaristes qui ont « adapté » l'histoire).

Inutile de signaler que le film n'emprunte rien à l'esprit avec lequel l'équipe de la *Bible de Jérusalem* aborde les études bibliques. Non que nous nous scandalisions, comme tel de nos confrères, des costumes composites dont sont vêtus les Philistins du film : bien malin qui saurait dire exactement quelles étaient les modes vestimentaires et les détails de la vie quotidienne en pays philistin. Mais *Samson et Dalila* n'est pas seulement un film inexact dans les détails. Comme tous ses semblables c'est une histoire d'aventure qui sacrifie à toutes les conventions du western américain en développant très librement un thème historique. Dalila, Hedy Lamarr, est une vamp, une « femme fatale », Samson, Victor Mature, à la fois un Tarzan et un Superman qui ferait sa prière.

La valeur religieuse de cette histoire ne dépasse donc pas le niveau de la vulgarisation biblique dans les illustrés pour enfants. Mais si l'on voit le film avec un esprit enfantin on ne peut manquer de se plaire au dépaysement qu'il procure, au bariolage des couleurs, au rythme des aventures. Le genre exige plus : il faut à de tels films ce qu'on appelle (au music-hall ou au cirque) des « clous ». Ici le combat de Samson désarmé avec un *vrai* lion, vraiment saisissant — et la scène finale, attendue, celle où Samson aveugle ébranle les colonnes d'un invraisemblable et grandiose temple païen qui s'écroule *vraiment* sur les foules philistines.

Dans le même genre signalons à ceux qui ont conservé quelque chose de leurs goûts de quinze ans *Les mines du roi Salomon*, magnifique histoire d'exploration d'un pays imaginaire d'Afrique centrale, avec troupeau de fauves, bons et mauvais sauvages et « tout ce que l'idylle a de plus enfantin ». La source n'est pas ici la Bible, mais un livre de la *Bibliothèque verte* de Larousse, qui est, comme chacun sait, la *Bibliothèque rose* des « enfants amoureux de cartes et d'estampes ». A voir avec votre petit neveu, pour vous donner une contenance.

*
*

Pour terminer, signalons *Born yesterday* (*Comment l'esprit vient aux femmes*), divertissement pour grandes personnes et qui emprunte ses recettes à la comédie américaine comme le film de Noël-Noël empruntait les siennes à l'art des chansonniers de Montmartre. La pièce dont est tiré le film fut un succès de Broadway. L'actrice qui jouait le rôle à la scène,

Judy Holliday, l'a repris à l'écran. C'est dire qu'il s'agit ici, incontestablement, de théâtre filmé. Le dialogue tient une place capitale et on peut recommander à ceux qui savent l'anglais de voir le film en version originale pour prendre une leçon d'argot new-yorkais. Le sujet n'a rien en roi d'original : c'est l'histoire d'un roi de la ferraille (sorte de Juanovici yankee) qui arrive à Washington pour acheter quelques parlementaires dont l'appui est indispensable à la réussite de son « business ». Il est accompagné de sa maîtresse, ancienne girl de music-hall et personnage central de l'intrigue. Billie, tel est le nom de cette charmante enfant, est un personnage comique qui donne à réfléchir. Elle incarne une variété proprement américaine de la bêtise féminine. La bêtise européenne relève généralement du « dictionnaire des idées reçues » ou de Bouvard et Pécuchet; elle consiste à se donner l'illusion de penser. La bêtise de Billie est caractérisée par un vide intellectuel absolu. Si absolu qu'on ne le supposerait pas possible si le cinéma américain n'en offrait de si nombreux exemples. L'idée sur laquelle est construite l'intrigue est amusante : le roi de la ferraille juge son amie « insortable » dans les milieux bien de Washington et lui fait donner des leçons par un journaliste cultivé. Le film est fait de la découverte par Billie du monde de la pensée, des arts et même des grands principes de la démocratie. Ce qui a pour effet de faire virer, vers la fin, la farce au sermon comme il arrivait déjà chez Capra. Mais tel quel, *Born yesterday* est un film qui vaut le dérangement, ne serait-ce que pour admirer le talent comique de Judy Holliday.

JEAN-PIERRE CHARTIER.

---

*Que nos lecteurs veuillent bien excuser l'erreur de mise en page, qui a rendu inintelligibles les pages 120 à 124 du numéro d'octobre de la Revue. Pour les comprendre, lire après la 20e ligne de la page 120, la 17e ligne de la page 123 et les suivantes jusqu'au paragraphe* Rome et Moscou *de la page 124; lire après la 16e ligne de la page 123 la 21e ligne de la page 120 et les suivantes jusqu'à la fin de l'article page 121.*

---

## *DOCUMENT*

# EN CHINE COMMUNISTE, PROMOTION DU LAICAT CHRETIEN

*(suite)*

### *Un type de militant d'Action catholique, M. Lo Pa Hong et l'Action catholique de Shanghaï.*

Avant de parler des épreuves de l'Église dans la période suivante, il nous faut parler de l'Action catholique de Shanghaï non seulement parce que, sans être capitale, Shanghaï est la ville la plus importante de Chine, mais surtout parce qu'elle possède le groupe d'Action catholique le plus vivant de Chine, et dans son président, M. Lo Pa Hong, le type et le modèle du militant. De 1912 à 1927, il fut considéré, en Chine comme à l'étranger, comme le représentant et le porte-parole du laïcat chinois et, à ce titre, seul laïc sur l'estrade des évêques au congrès de Shanghaï. Chez lui on rencontrait à la fois simplicité, audace, grandeur d'âme, le tout au service d'un zèle inconfusible et surnaturel. Ses débuts furent très modestes : quelques courses apostoliques dans les campagnes avec quelques congréganistes entre 1900 et 1912. Cette année, il fonde l'Association d'aide aux Missions avec la belle devise : « Souffrir et Obéir. » En 1913 l'évêque les approuvait. Le groupe d'Action catholique ainsi fondé prévoyait trois formes d'apostolat : la propagande par l'évangélisation directe, les œuvres de charité corporelle, les œuvres d'éducation. Bientôt s'éleva la grande Centrale des Œuvres de l'Action catholique. On y préparait les plans de conquêtes, on y examinait avec franchise les résultats. Là aussi se trouvait l'école des catéchistes volontaires qui devaient y subir tous un examen très sérieux; là devaient se tenir toutes les confé-

rences ou manifestations d'intérêt général : congrès, etc. Cette position indiscutée de premier centre d'apostolat laïc en Chine, l'Action catholique de Shanghaï la doit avant tout à l'impulsion puissante de son président, M. Lo Pa Hong.

Tout d'abord on continua l'apostolat des campagnes. Le samedi soir, les confrères, M. Lo en tête, partaient pour un village des environs. Dans les rues grouillantes, les badauds s'attroupaient, écoutaient. On les entraînait dans un local loué, bientôt transformé en école ou en dispensaire. Bientôt une chapelle s'ouvrait et une chrétienté était fondée. En 1935 on en comptait plus de cent ainsi créées. Simultanément se poursuivait l'apostolat direct à Shanghaï. M. Lo Pa Hong visitait fréquemment vingt-deux hôpitaux, treize prisons, trente orphelinats et huit asiles de vieillards. Il catéchisait lui-même et préparait au baptême. Il ne passait guère de jour où il n'en administrât lui-même plusieurs. Ses confrères faisaient de même. En 1938 l'Action catholique de Shanghaï annonçait qu'on lui devait trois cent trente cinq mille baptisés! Résultats vraiment extraordinaires même en Chine, où l'absence de préjugés rend l'action directe plus facile, et qui s'expliquent surtout par l'action désintéressée et les réalisations charitables des chrétiens de Shanghaï.

L'apostolat par la fondation d'œuvres d'assistance corporelle fut la principale préoccupation de M. Lo Pa Hong. Dans ces réalisations, il fut puissamment aidé par une société de chrétiens influents, cultivés et fervents, par ses relations amicales avec les milieux d'affaires chinois et étrangers qui ne lui refusèrent jamais leur concours, car M. Lo, ardent patriote, n'eut jamais le temps de faire de la politique; il fut surtout porté à ces œuvres d'assistance par le spectacle de ces misères étalées sous ses yeux dans une ville qui passait en vingt-cinq ans de deux millions à six millions d'habitants, encombrée par centaines de mille de réfugiés, de sans-logis, de misérables de toutes sortes, en pleine guerre civile ou étrangère, éprouvée par les bombardements et les incendies. Devant toutes ces misères, il partageait les sentiments de pitié du Christ; il voulait les soulager lui-même, payant de sa personne. Un jour, ayant ramassé sur la route un contagieux que tous les hôpitaux avaient refusé, il l'introduisit chez lui, et le garda pendant la nuit. En ouvrant son premier hôpital, il voulut lui-même installer et laver les douze premiers malades couverts de vermine. Son principal souci fut le soulagement des plus misérables. Son lieu de prédilection où il entendait chaque jour la messe, qu'il faisait visiter à tous les missionnaires était le Pou You Dang. Fondé en 1912 avec quatre pavillons, il en comprenait vingt-deux en 1937,

avec près de vingt-cinq Filles de la Charité. C'est une vraie « cité des pauvres », d'où aucune misère n'est exclue, avec ses hôpitaux variés, son asile de vieillards, son hospice, son asile d'aliénés et ses dispensaires. En vingt-cinq ans plus de cent mille pauvres ont vécu dans ses murs, deux millions cinq cent mille personnes ont été soignées gratuitement. Des baptêmes se comptent par dizaines de milliers. Il faut en temps ordinaire y nourrir plus de mille personnes, et en temps de calamité en abriter trois mille. Quatre autres hôpitaux furent fondés par M. Lo Pa Hong à Shanghaï; un autre fut réorganisé par lui sur la demande d'un comité païen et confié aux Filles de la Charité.

Selon M. Lo, le témoignage de l'Église dans les œuvres d'assistance corporelle était insuffisant, il fallait le compléter par sa présence dans les œuvres d'éducation. Partout, en effet, entre 1920 et 1930, nous voyions surgir de terre écoles secondaires et universités. Or Shanghaï catholique ne possédait qu'une université : l'Aurore, et quelques écoles secondaires, aucune de langue anglaise. En quelques années il réussit à fonder « Gonzaga College », une grande école chinoise, une école industrielle Saint-Joseph confiée aux Salésiens, et une école technique pour les filles.

Toutes ces fondations réalisées au milieu de guerre civile ou étrangère, le maintien et le développement prodigieux de ces institutions jusqu'à l'occupation communiste en 1950, ne montrent-elles pas chez M. Lo une perspicacité et un esprit de prévoyance extraordinaire ? Ces multiples activités eussent dû, semble-t-il, occuper entièrement son temps; cependant M. Lo resta toute sa vie un des hommes d'affaires les plus en vue de Shanghaï. Fondateur et directeur d'entreprises variées : Compagnies de tramways et d'éclairage, de distribution d'eaux, compagnies de navigation, d'entrepôts, fonderies et aciéries... Tout cela ne nuisait pas à ses œuvres de charité. Bien au contraire : bénéfices substantiels, relations d'affaires, tout servait à alimenter ses chers pauvres. On n'osait pas résister à ses audacieuses requêtes. Un homme aussi universellement estimé devait naturellement attirer les distinctions. Elles lui vinrent de partout, de Rome, de Chine, de la Belgique et de la France. Dans les grandes manifestations catholiques, il revêtait volontiers la grande tenue de Commandeur de Saint-Sylvestre, avec toutes ses décorations. « Face » personnelle sans doute, mais surtout « face » pour l'Action catholique qu'il représentait.

Que de contrastes dans cette vie! En le contemplant en septembre 1935 au grand congrès catholique, tout étincelant de décorations, seul laïc sur la tribune des évêques, nous

avions peine à reconnaître celui qui nous servait la messe en robe de toile bleue et qui nous conduisait si volontiers auprès des pauvres les plus répugnants de « son Pou You Dang », son séjour de prédilection. Contrastes certes; mais unité profonde. Activités charitables, commerciales, influence mondaine, « face » même, tout chez lui était donné à Dieu pour une Action catholique conquérante par la charité. Et c'est dans un dernier acte de charité, en achetant des oranges pour ses pauvres, qu'il devait périr assassiné, en janvier 1938[1].

## Troisième période 1937-1951. — Promotion définitive du laïcat chinois. — L'Action catholique chargée presque seule désormais de la vie chrétienne et de la conquête apostolique

Juillet 1937 marque, avec l'agression japonaise, le commencement du martyre de la Chine et de l'Église. Avec M. Lo Pa Hong, victime d'exaltés, le P. Lebbe, victime des communistes, tombaient les deux fondateurs et chefs de l'Action catholique chinoise.

Pour comprendre ce qui suit, il faut rappeler rapidement quelques faits, en les situant. De 1937 à 1945, sévit la guerre étrangère et civile avec trois régimes différents. La Chine nationaliste résiste en se retirant peu à peu vers les provinces de l'Ouest. Vis-à-vis de l'Église, ce gouvernement se montra toujours respectueux. Le Japon, ou son gouvernement fantoche collaborateur, occupe les villes et les voies ferrées. Vis-à-vis de l'Église il se montre défiant, accusant missionnaires et catholiques d'être résistants ou favorables aux communistes. En bien des endroits, des missionnaires ou des chrétiens furent torturés ou exécutés. Dans notre seule mission,

1. Voir, pour plus de détails, *Un millionnaire chinois au service des Gueux*, par R. P. Masson (Casterman, Paris, 168 pp.). En résumé, *Messager du Christ*, février 1951. Nous y avons complété nos souvenirs personnels.

cinq prêtres, huit séminaristes et trente auxiliaires chrétiens furent torturés et massacrés. Les campagnes furent très rapidement occupées par les communistes, ennemis à la fois des Japonais et des nationalistes. De 1945 à 1950, il ne reste plus en présence que nationalistes et communistes. Peu à peu ces derniers refoulent ou annexent les troupes de Tchang et s'emparent de toute la Chine.

*Hostilité des communistes vis-à-vis de l'Église. Les raisons de cette attitude.*

A n'en pas douter le régime communiste se montra dès le début et se montre encore hostile à l'Église. Les périodes d'accalmie relative ne trompent personne; les vexations reviendront; mouvements de bascule bien connus de nos chrétiens et missionnaires. Les faits que nous citerons prouveront à l'évidence ces dispositions hostiles.

Pourquoi cette hostilité? Parce que nous sommes les rivaux du communisme par notre influence. Régime totalitaire et matérialiste, le « gouvernement des régions libérées » se prétend le seul dispensateur du travail comme du bonheur exclusivement terrestre. Toute influence et toute autorité doit disparaître devant la sienne, surtout si elle se donne comme spirituelle et bienfaisante.

Or, cette influence, cette puissance, disons-le, il la perçoit et la sent partout : elle s'affirme matériellement sur le sol chinois par ces bâtiments à étage, les seuls de la région qui, de très loin, dominent les misérables masures de terre; par ses installations, ateliers, jardins. Cette autorité s'imposait jadis au mandarin : sans son autorisation, nous avions le droit de posséder, d'acheter, de vendre. Cette influence intellectuelle et spirituelle de nos écoles, les seules qui aient pu subsister pendant la guerre et qui nous donne le monopole de l'enseignement; cette influence de bienfaisance surtout qui s'exerce par

nos hôpitaux et dispensaires, eux aussi les seuls de la région depuis 1937. Nous faire aimer par nos bienfaits, quelle concurrence à l'État, providence universelle.

Cette hostilité, on la masque bien imparfaitement derrière des formules. Le mot de passe de Maotcheu tong, « liberté de croyance », permet toutes les attaques puisqu'il donne liberté d'affirmer son athéisme, donc d'attaquer la religion. Que de fois nous en fîmes l'expérience. Le jour de Pâques 1947 par exemple, après la messe et le sermon, on força les chrétiens à rester à l'église; et pendant quatre heures un propagandiste parla contre cette religion antiscientifique, opium du peuple, propagée par des impérialistes étrangers. Déjà le jeudi saint, au nom de la même liberté, on m'avait fait retirer le Saint-Sacrement pour faire de l'église le centre de rassemblement et de jeux pour « la journée des enfants ». Même attitude dans les écoles. Le jour de l'ouverture des cours, le Directeur de l'éducation, en janvier 1950, invité par le Père Recteur, parla deux heures durant contre l'Église. Ces déclamations antireligieuses sont l'accompagnement habituel de leçons de matérialisme dialectique.

Hostilité dans tous les « jugements populaires », grands procès spectaculaires. A ces deux ou trois mille personnes on fait répéter : « Nous n'en voulons pas à l'Église ni aux Français; nous en voulons seulement à ceux qui nous oppriment et qui veulent nous imposer leur civilisation de force. Ce sont des féodaux. » Ces formules ne donnent le change à personne.

D'ailleurs il ne leur suffit pas d'affirmer : ils veulent convaincre des erreurs et des méfaits de la religion. Ce souci de la conviction nous le trouvons chez ce propagandiste ignare qui veut « convertir » — avec quel succès, on le devine — nos militants; nous le rencontrons aussi chez ceux qui veulent « changer le cerveau » d'un recteur d'université, docteur en philosophie, et lui prouver qu'il n'existe ni âme ni esprit. On y mettra le temps,

voilà tout. Plusieurs heures par jour il devra se plier à ces exercices d'assouplissement du cerveau. Jusqu'à ce qu'il prenne la forme *ne varietur,* comme les pièces interchangeables d'une série. Pour les étudiants, plusieurs heures par semaine, il leur faudra entendre les mêmes slogans indéfiniment répétés par les haut-parleurs avec leurs attaques contre la superstition et le Vatican.

Ce n'est pas tout. On enlève aux chrétiens la plupart des églises. On les a fait brûler par les Japonais, ou bien on les transforme en magasins à grains ou en lieux de réunion. Défense de prier à haute voix dans les maisons pour ne pas gêner les voisins. Surtout on veut, en les séparant des prêtres, supprimer toute vie religieuse. Aucun moyen n'est négligé : intimidations, menaces pour ceux qui le recevront, internement, refus de passeport. Bien rares ceux qui peuvent visiter les chrétiens.

Ce qui est plus grave encore, c'est la suppression dans les campagnes de presque toutes les écoles catholiques et l'obligation d'aller aux écoles « contre-Dieu » qui leur enseignent le mépris des parents et l'obligation de les dénoncer. Le plan extrêmement simple était développé par un ancien préfet de congrégation de notre collège, apostat et grand fonctionnaire du régime : « Supprimer le christianisme est très simple. Nous fermons les écoles et les petits séminaires, nous dispersons les grands séminaristes, nous séparons le prêtre des chrétiens, nous marions les religieuses. Sans aucun secours, les chrétiens apostasieront en masse. » Ce malheureux manquait vraiment de psychologie et d'intelligence de la vie chrétienne.

Ce communisme agressif trouve devant lui des adversaires redoutables que son matérialisme lui interdit de voir : l'âme chinoise, l'âme chrétienne et par-dessus tout le Saint-Esprit.

L'âme chinoise toute faite de bienveillance, d'équilibre à base de concessions réciproques, répugne à la lutte prônée comme seul moyen de progrès. Le Chinois veut

honorer ses parents, c'est sa vertu de prédilection. Il répugne à cette révolte de la jeunesse enseignée par les communistes. Il ne veut pas entendre les parents appelés « vieux chaudrons ». Dans cette lutte antichrétienne, il a pris parti pour les victimes et s'en va répétant : « Les communistes persécutent encore plus les chrétiens que nous. Chez eux ils attaquent le meilleur de nous-mêmes, la bienveillance et la charité (chrétiennes); c'est donc que leur doctrine est meilleure que la nôtre. » Les chrétiens trouvent chez les païens eux-mêmes un climat de sympathie qui les réconforte.

L'âme chrétienne : nos catholiques trouvent en eux-mêmes, dans l'organisation de leurs communautés, tout ce qu'il faut pour lutter et triompher. On veut les séparer de leurs prêtres. Depuis longtemps ils sont habitués aux longues séparations : les petites chrétientés ont le plus souvent moins de dix messes par an; jamais pour elles de prêtres pour les grandes fêtes. Les grandes chrétientés n'ont souvent que de rares messes par mois. Toute la vie communautaire est prévue en fonction de ces absences. *Une communauté laïque se suffit dans la vie ordinaire* et se maintient dans une ferveur inconnue de nos paroisses de chrétienté. Où rencontrer chez nous ces prières du matin et du soir récitées chaque jour en commun par l'unanimité des fidèles et ces cinq réunions du dimanche, avec la récitation en commun du catéchisme, le chapelet et le Chemin de croix ? Par ces exercices faits par des laïcs, dirigés par des catéchistes tous volontaires, des militants de l'Action catholique, la chrétienté se maintient dans la ferveur.

Certes, rien chez nos chrétiens de l'esprit protestant : on sait trop l'importance des sacrements, de la messe, en particulier. Mais là encore l'initiative des laïcs se manifeste au plus haut degré. En temps normal le Père arrive à la chrétienté conduit pas nos militants. Ce sont eux qui ont la clef de l'oratoire et de la maison du Père; tout est prévu : le soir, confessions des femmes et des hom-

mes, le matin, dès la première heure, celles des étrangers, la messe, la présentation des catéchumènes, baptêmes, mariages. Sans perdre une minute; tout est prévu par eux.

En temps de persécution, le zèle de nos laïcs est plus généreux encore. Il nous faudra célébrer la nuit « pour ne pas entraver la production » et ce en plein hiver, alors qu'aucun travail agricole n'est possible! Qu'à cela ne tienne : dès deux heures et demie du matin toute la population est réunie. Les chefs de chrétienté qui ont cette nuit organisé les confessions, envoient les enfants de dix à treize ans pour réveiller les dormeurs dans toutes les maisons de chrétiens. Pas un absent à la messe, à laquelle tous communieront.

En juin 1946, j'accepte de passer la fête de la Pentecôte dans une petite chrétienté de cent cinquante fidèles. L'église a été brûlée, mais on a dépensé, pour orner une maison et préparer la fête, environ quarante mille francs. Cette année la fête tombe le 6 juin, en pleine moisson du blé. La chaleur est torride : 40° à l'ombre; un coup de siroco ou un orage peut détruire toute la récolte : pauvres gens qui n'ont que cela pour vivre! Aussi, je leur déclare le soir : « Exceptionnellement, en raison du temps menaçant, je vous autorise à travailler aussitôt après la messe. » Je m'attendais à des remerciements. C'était les mal connaître. « Non, Père, répondirent-ils, nous ne voulons pas de dispense. Jamais nous n'avons travaillé le jour de la Pentecôte, jamais nous ne travaillerons; c'est le jour du Seigneur. Pas un de nous ne touchera instrument de travail ou épi. » Ainsi fut fait. Toute la journée se passa en prières.

Il y a mieux. Voici ce qu'ose une pauvre chrétienne qui veut à tout prix obtenir une messe. Dans une de mes captivités, conduit sous escorte, j'étais arrivé dans un village bondé de soldats communistes. Dans une petite cour, assis sur une meule de pierre, j'étais entouré de soldats ou d'enfants qui me tournaient en dérision.

Soudain une femme apparaît, pauvrement habillée; elle se met à genoux devant moi : « Père, comme vous êtes maltraité, me dit-elle, avez-vous pris de la nourriture ? » Il est cinq heures du soir, je dois lui avouer que depuis le matin je n'ai rien mangé. Quelques minutes après elle m'apporte des œufs. Le chef communiste veut la renvoyer durement : « Ne t'occupe pas de cet homme, c'est un étranger, dit-il. — Ce n'est pas un étranger, c'est un Père, répond-elle. Quand partez-vous ? — Nous partons demain matin, ajoute le communiste. — Alors, conclut la chrétienne, que le Père vienne se reposer chez moi cette nuit. » Malgré les difficultés et objections du chef, cette femme obtient gain de cause. J'arrive chez elle. Dans cette petite chambre de trois mètres vingt sur trois mètres vingt, sur les murs de terre j'aperçois les images du Sacré-Cœur, de Notre-Dame de Lourdes, de sainte Thérèse. A n'en pas douter, c'est là et dans la cuisine voisine que matin et soir les chrétiens viennent réciter les prières. Les voilà bien vite réunis; depuis un an sans messe, ils la réclament pour demain. Naturellement je n'ai pas de malle-chapelle. Qu'à cela ne tienne, un vieillard de soixante-dix ans avec un jeune homme s'offrent; cette nuit ils feront trentre cinq kilomètres et me rapporteront ornements, hosties et vin. Ce soir confessions, et demain, avant l'aube, je dis mes trois messes des morts, car nous sommes le 2 novembre 1943. La messe finie, mes gardiens m'entraînent vers d'autres villages.

« Chrétiens et chrétiennes, hier inconnus de moi et que je ne reverrai jamais ici-bas, en partant, je ne vous ai même pas remerciés. Vous ne l'auriez pas compris, car ce n'était pas moi que vous réclamiez, c'était le Christ, dans sa Messe, sa Communion. Le Christ, votre vie, le seul soutien dans l'épreuve. Inoubliables frères et sœurs dans le Christ, vous m'avez fait mieux comprendre la foi et le dynamisme de nos communautés chrétiennes de simples laïcs. »

Ce ne sont pas des faits isolés. Partout chez nos chrétiens s'affirme leur volonté de participer à leur messe. Séparés depuis neuf mois de leurs missionnaires prisonniers, les chrétiens de T.K.T. ont entendu tinter timidement la cloche le 19 mars 1948. Au lieu de trois cents présences, comme les dimanches ordinaires, ils seront cinq cents; on accourt des environs. Ce même jour, dans un village voisin de trois cents chrétiens, il y aura huit cents personnes à la messe.

Pour leurs missionnaires, ils sont prêts à tout. Nous étions cinq au secret, soumis aux privations et menacés de mort. Pour nous, pendant des mois, les chrétiens ont offert jeûnes et prières. Notre-Dame de Lourdes, affirmaient-ils, leur avait fait savoir que s'ils priaient et jeûnaient nous serions sauvés. Ils sont allés plus loin. Le jour même où le Soviet nous avait condamnés à mort, la veille du jugement définitif du peuple qui devait ratifier cette décision, alors qu'on préparait déjà nos cercueils, de pauvres femmes chrétiennes s'en vinrent trouver le sous-préfet communiste et lui déclarèrent : « Demain vous voulez faire condamner à mort les Pères par jugement populaire. Nous sommes en gouvernement populaire; or le peuple chrétien ne veut pas qu'ils soient tués. Si vous venez deux mille, nous chrétiens, nous serons trois mille et on se battra. » Le sous-préfet eut peur d'une histoire et nous fûmes sauvés par nos chrétiens.

Cette foi, ils l'affirmeront jusqu'au martyre. A ces deux frères, soldats nationalistes faits prisonniers, on demande successivement : « Êtes-vous chrétiens? » S'ils apostasient ils iront pacifiquement grossir les rangs des « ralliés » au régime. « Oui, nous sommes chrétiens », répondent-ils et ils sont abattus séance tenante. A cette femme suspendue par les bras on demande : « Veux-tu renoncer à cette religion étrangère? — Ma religion n'est pas étrangère, elle est catholique. La vôtre ne l'est-elle pas, c'est celle de Staline. » On la frappe, on

la torture sans résultat. Elle répète : « Vous pouvez me couper tous les membres, tous mes membres vous diront que je suis chrétienne. » Affirmation de la foi d'une nouvelle chrétienne! Et ce chef de famille, hier universellement respecté, l'arbitre de tous les différends, les communistes lui en veulent à mort à cause de son influence. Forcés, ses co-villageois et parents ont dû le frapper et lui cracher au visage et maintenant il est traîné par les pieds à travers champs, derrière une mule. Quand le jeu a assez duré, au gré de ses bourreaux, on le détache tout sanglant. Il répète de sa voix mourante : « Mon Dieu, je vous remercie d'avoir été maltraité comme Jésus-Christ et pour lui. »

Ces témoins du Christ que nous venons de saluer, nous les avons rencontrés dans quelques missions du Nord de la Chine; pouvons-nous affirmer qu'ils existent dans tout le pays? La réaction chrétienne y est-elle moralement universelle, au moins dans les élites? Question fort importante pour connaître la valeur du laïcat chrétien.

S. Exc. Mgr Riberi, internonce en Chine, nous répondra lui-même avec son information universelle et sa très haute autorité. Dans sa récente lettre sur le « Laïcat chrétien », il écrit : « Aujourd'hui c'est le spectacle d'une multitude de conversions, croissant de jour en jour, en dépit de la tempête; aujourd'hui c'est la foi plus vive des fidèles et leur participation plus fréquente aux cérémonies sacrées. » En constatant la « tempête » de la persécution, il affirme deux choses : la participation plus active des fidèles au culte. Leur prosélytisme conquérant qui multiplie les conversions. Les preuves de cette double affirmation, nous les trouvons dans les informations de la revue *China Missionary,* en relation directe avec toutes les missions de Chine, et dans d'autres lettres reçues de missionnaires.

Tout d'abord signalons une preuve irrécusable de la vitalité chrétienne dans la multiplication et la diffusion

des ouvrages d'étude ou de propagande catholique. Jamais comme en ces années on ne vit tant de tracts vendus, tant d'ouvrages composés ou traduits en chinois. Dans les grandes villes surtout on signale l'affirmation collective de la foi. Tous sentent le besoin de prier ensemble. A Moukden, le jour de la Pentecôte, plus de six cents chrétiens passèrent la journée en prière, dans la cathédrale. Jamais on n'avait vu pareille assistance. Au Fukien, dans le Sud-Est, le zèle d'une seule femme attire chaque jour environ sept cents personnes aux offices de la cathédrale. Le jour de la Pentecôte, le nombre de baptême d'adultes a été considérable. A Zosé, le pèlerinage de Marie, près de Shanghaï, jamais on ne vit telle affluence de pèlerins pendant le mois de mai 1950. A Pékin et dans d'autres villes on signale les processions très suivies, spécialement en l'honneur de Notre-Dame de Fatima. Au lieu des quatre paroisses d'autrefois, il y en a maintenant dix-sept dans cette même ville de Pékin, chacune ayant son rayonnement apostolique. Quatre-vingts groupes de Légion de Marie se réunissent souvent pour l'approfondissement de la vie chrétienne et la conquête apostolique. Chaque mois ils reçoivent de prêtres les éclaircissements et les encouragements dont ils ont besoin pour leur travail apostolique.

Personnellement même, chose rare en temps de persécution, on osera se mettre en avant. Un missionnaire prisonnier est requis de donner les noms de ses chrétiens; il s'y refuse. Ces derniers l'apprenant se déclarent spontanément au nombre de quatre-vingts. Autre fait : arrêtés par les communistes, nous sommes retenus au corps de garde. Notre hôte, nouveau chrétien, sans craindre les représailles certaines, se porte garant, lui et toute sa famille, pour nous délivrer.

Cette confession simple et courageuse de leur foi, nous la rencontrons chez des étudiants, parfois même en milieu entièrement païen. Un ancien de Tientsin se présente à une école communiste pour y enseigner les ma-

thématiques. Après examen sur sa matière, il est interrogé sur sa religion. « Je suis chrétien », déclare-t-il. Aussitôt il est insulté, menacé; rien n'y fait, il tient bon. Bientôt toute l'école est réunie, plus de quatre cents enfants, garçons et filles : « Le pape a condamné le communisme, c'est notre ennemi, renie-le. » Malédictions succèdent aux malédictions, soufflets, crachats; il subit tout cela pendant quatre heures en répétant sans cesse : « Je suis chrétien. » Épuisé, il tombe sans connaissance et est ramené en prison d'où il réussit à s'échapper.

Plus méritoire sans doute reste encore l'attitude d'un étudiant qui termine ses études très brillamment. Il est premier en tout. Ses réponses sont satisfaisantes même pour l'examen sur le matérialisme dialectique. Au grand étonnement de tous, on lui met un zéro pour cette matière. Du coup il ne peut être diplômé. Aux explications qu'il demande on réplique : « Tes réponses sont satisfaisantes, mais elles sont démenties par ta conduite; on ne peut être catholique et communiste. » Dès lors il lui est impossible de trouver une place à moins d'apostasier. Il s'y refuse et, ajoutons-le, son père païen l'approuve d'avoir agi suivant sa conscience.

Dans une école secondaire à S., un missionnaire avertit ses catéchumènes : « Savez-vous les conséquences du baptême, en ce temps-ci ? — Nous savons et nous voulons quand même. — Mais si les missionnaires vous quittent, s'il y a danger de mort pour vous. — Dans ce cas ce serait bien plus nécessaire et nous le voudrions encore davantage. » A un autre, écrit le missionnaire, je dis : « Le baptême sera mal vu, il y a danger de perdre votre position. Attendez un peu. — Cette attente nous lasse. Cette pensée du baptême nous rend heureux; l'autre jour dans une réunion de professeurs, de toutes façons ils m'ont attaqué : ridicule, sarcasmes, menaces, flatteries. Toutes les paroles me laissaient froid. Je pensais à Notre-Seigneur dans sa Passion. Ce que je souf-

frais est si peu à côté de ses souffrances. » Vitalité puisée dans la prière. Jamais je n'ai vu nos grands garçons prier aussi personnellement.

De la même école on écrit : « Nous comptons ce semestre une soixante de baptêmes, soit quatre fois plus qu'en temps de paix. Dans les quatre dernières classes du secondaire, tous nos anciens sont catholiques : « S'il nous faut mourir pour la foi, déclarent-ils, ce sera la vraie délivrance. »

Dans les campagnes nous remarquons un approfondissement de la vie chrétienne et un esprit de conquête remarquable. Certaines vieilles chrétientés, par exemple, peu à peu déchues de leur ferveur, victimes de l'enrichissement, où l'opium et le jeu détournaient des sacrements, la pauvreté les a guéries et actuellement la pratique est unanime.

Dans la province du Hopeh qui compte à elle seule plus du cinquième des chrétiens de Chine, on remarque une grande ferveur. Les chrétiens sont fidèles à la récitation des prières en commun matin et soir et aux réunions du dimanche. En dépit des vexations, jamais les missionnaires lors de leurs passages ne comptèrent autant de confessions et de communions. Même dans les zones interdites au culte, le nombre de catéchumènes est considérable. Dans le Honan on signale un accroissement de ferveur parmi les catholiques et un intérêt croissant parmi les païens pour l'étude de la religion. Dans le Hopeh une croix monumentale érigée il y a soixante-dix ans sur la montagne la plus élevée avait été abattue lors de la « Libération . Les chrétiens exigèrent et obtinrent des autorités son rétablissement.

Comment une chrétienté peut-elle vivre sans prêtre ? La réponse nous est donnée par les faits. Les laïcs assurent tous les services, hormis les sacrements. Citons le *China Missionary* de décembre 1950 :

Une communauté chrétienne de sept mille fidèles en Chine du Nord se maintient sans clergé, grâce à son organisation

de villages. Les notables se sont engagés à veiller à l'enseignement religieux des enfants, aux prières en commun et à faire observer les lois de l'Église pour le mariage. Un prêtre parvenu jusqu'à eux a été découvert, emmené en captivité, il a disparu. Un autre prêtre, prétendu docteur, a pu rester quelque temps. A sa grande édification, il a constaté qu'en trois ans, il n'y eut pas une seule apostasie.

Vis-à-vis des autorités, ils se sont déclarés fièrement chrétiens, résistent à toutes les tentatives d'apostasie. Chaque jour, ils se réunissent en des endroits désignés pour la prière du soir. Ils gardent le repos dominical; si on veut les faire travailler le dimanche, ils font la grève perlée.

Dans le Anhwei, empêché de visiter son troupeau, le missionnaire a engagé des laïcs pour le remplacer. Ils font leurs tournées, s'informent des cas de mariage pour demander les dispenses au missionnaire et font les prières pour les morts. Leurs tournées se font spécialement le dimanche, pour prier avec les chrétiens, suivant les usages de la mission. Ils s'assurent de l'instruction chrétienne des enfants, et, si nécessaire, les catéchisent eux-mêmes. Ce qui est vraiment remarquable c'est, en l'absence de beaucoup de missionnaires, l'accroissement considérable du nombre des chrétiens. Un diocèse du Kiang-Si, pour vingt mille chrétiens, compte deux mille baptêmes d'adultes en un an.

Dans le Seuchuan, en dépit des difficultés de l'apostolat, de l'internement des nombreux missionnaires, dans la seule ville épiscopale, une retraite est suivie par plus de six cents personnes, dont un certain nombre ne sont pas chrétiens. Dans une seule paroisse on compte six cents catéchumènes attirés par le zèle et la ferveur des chrétiens. Zèle et ferveur des chrétiens, esprit de conquête du laïcat chinois, voilà l'instrument des conversions. Écoutons-en les témoignages : à l'extrême-Sud, dans le Kwangtung : « Ici, déclare un missionnaire, une femme armée d'une bouteille d'eau bénite m'amène un village. Je ne puis sortir, mais mes catéchistes et mes sœurs indigènes font un splendide travail. Dieu a ses méthodes meilleures que les miennes. » Dans la même province un évêque parle d'une paroisse « paradis du missionnaire ». Plus de quatre cents adultes y furent baptisés pendant le carême et les fêtes de Pâques. Une paroisse est réputée par son esprit antichrétien. Les chefs de clan s'étaient même engagés à ne jamais se convertir. Pendant vingt ans aucun résultat. Actuellement ces cinquante chefs de clan se font instruire et ouvriront eux-mêmes des catéchuménats dans leurs villages. Dans la même région six cents chefs de famille ont décidé d'étudier la religion après la récolte de riz.

Cela représente plusieurs milliers de baptêmes et, dans quelques années, tout le district sera sans doute chrétien. Dans une seule paroisse, on enregistre sept cent quatre-vingt-treize conversions. En un an le diocèse a augmenté de plus d'un septième. Aux dix-neuf mille cinq cents chrétiens se sont ajoutés trois mille cent vingt-huit convertis. Même constatation dans le Kansu à l'Ouest. Après une interruption de dix ans dans l'évangélisation, une section revoit enfin un prêtre. Celui-ci signale une ferveur remarquable et il a pu administrer le baptême à cent vingt adultes entièrement préparés par ses militants chrétiens.

De ces faits les conclusions nous sont données par des évêques qui peuvent juger des ensembles.

De la Mongolie intérieure, un évêque écrit :

Au moment où les missionnaires sont dans l'impossibilité de visiter leurs chrétiens les laïcs les remplacent. En dépit de risques personnels ils donnent d'éclatants exemples de zèle et de courage. Cela maintient dans l'optimisme pour l'avenir.

Dans le Kiangsu, captif dans sa résidence de Suchow, S. Exc. Mgr Côté écrit :

Nous qui aurions pu nous croire indispensables à l'expansion de l'Évangile, nous sommes comme des instruments devenus inutiles, mis au rebut, remplacés par d'autres mieux adaptés. Tout se passe comme si le bon Dieu voulait nous apprendre combien nos efforts sont stériles, combien sa grâce frappe au cœur plus sûrement que nos paroles... Nous sommes emprisonnés dans nos chambres. La grâce travaille seule, réveille la foi qui dormait chez un trop grand nombre, provoque une ferveur d'apôtre, une ferveur de martyr, car beaucoup, par leur ardeur à défendre et propager la religion, se sont attirés bien des tourments et risquent plus encore si la persécution s'envenime...

Des milliers de baptêmes d'adultes sont administrés depuis le changement de régime. On lit nos livres de propagande. De partout nous arrivent des inconnus à qui nous n'avons jamais prêché, des riches, des pauvres, des professeurs, des ignorants, des communistes même...

Tous ces témoignages remontant à plus d'un an sont concordants pour nous présenter nos chrétiens

comme devenus plus fervents, fiers de leur dignité et plus

audacieux que jamais à se dire ouvertement chrétiens. A eux sont dues les conversions, conversions pures sans aucun motif d'intérêt matériel qui manifestent un courage à toute épreuve, conversions faites au contact de la croix. (Mgr Arramburu.)

Tels sont les résultats de quatorze ans de difficultés et de persécutions. Avec l'approbation de la hiérarchie, *le laïcat chrétien a pris en charge presque seul la vie chrétienne et la conquête apostolique*, avec quel succès, nous l'avons vu, et ce dans des conditions extérieures les plus défavorables; il a triomphé parce qu'il a travaillé *sous le signe de la Croix*.

Cette promotion des militants de l'Action catholique est sans doute définitive quel que soit l'avenir de l'Église en Chine. Ou bien, en effet, la persécution actuelle continuera et il n'est aucune raison pour que leur apostolat ne continue lui aussi avec les mêmes résultats; ou bien la persécution cessera. Alors, dans un champ démesurément agrandi, grâce au climat de sympathie générale, se présenteront à nouveau des missionnaires en nombre absolument insuffisant. Quelle joie pour eux de trouver à leurs côtés ces militants dynamiques, aguerris par les persécutions, riches de leurs expériences, assurés du succès dans un milieu qui les apprécie! Dès lors, gardant seulement pour eux-mêmes l'administration des sacrements et la direction générale, ils leur laisseront volontiers l'organisation intérieure et l'action apostolique.

## Conclusion

Si nous voulons suivre d'un coup d'œil d'ensemble l'évolution du laïcat chrétien en Chine, ces cinquante dernières années, nous sommes étonnés de ses transformations profondes.

Il y a cinquante ans le missionnaire étranger était presque tout dans le travail apostolique, ses catéchistes

rétribués n'étaient guère que ses porte-paroles. Actuellement le missionnaire étranger disparaît ou se cache. A sa place, au premier plan, on trouve le militant laïc.

Il y a cinquante ans les chrétiens apparaissent en majorité comme des misérables, protégés par des étrangers, méprisés de ce chef et vivant parfois aux dépens de la mission. Peu à peu, nous voyons apparaître parmi eux d'authentiques militants d'Action catholique respectés de tous. Bientôt, ils seront les plus dynamiques auxiliaires de leurs missionnaires et de leurs évêques, souvent chinois eux aussi; les meilleurs parmi les convertis seront leurs conquêtes. Cependant, jusque vers 1937, ils restent des auxiliaires dépendant en tout de leurs missionnaires.

La persécution ensuite, en emprisonnant leurs prêtres, en fait de vrais chefs et des conquérants. Nous avons rappelé quelques-uns de leurs hauts faits. Vis-à-vis du missionnaire il ne reste rien de ce respect rituel, distant et quelque peu intéressé. Ne regrettons pas ce formalisme. Désormais on ne voit plus en lui que « le Père spirituel » universellement aimé et respecté, estimé même des non-chrétiens. Pour toutes les communautés de fidèles c'est un devoir sacré de le soutenir et même de défendre courageusement sa vie, car il représente le Seigneur persécuté, « le seul dispensateur des trésors mystérieux de Dieu, les sacrements du Christ ».

Une remarque s'impose, en terminant, pour éviter toute équivoque : traitant seulement de la promotion du laïcat chinois nous n'avons pas prétendu tracer un tableau complet de la situation de l'Église, en ces dernières années. Pour ce faire, il eût fallu parler des apostasies formelles relativement assez rares, du scandale des faibles, de l'abandon pratique de la vie chrétienne en certaines régions et surtout de la perversion systématique de l'enfance par l'école communiste obligatoire en bien des endroits... Cependant, si en face de ces méfaits, conséquences fatales de toute persécution, nous plaçons les réussites splendides de nos militants d'Action catho-

lique, qui, au milieu d'un débordement de haine, font aimer et estimer partout l'Église catholique, on doit se ranger à l'avis d'un religieux, Visiteur général des Missions de Chine, bien placé pour juger des ensembles : « Si la persécution ne dure que quelques années, elle aura profité à l'Église et, nous l'espérons, bientôt s'ouvrira une ère splendide pour l'évangélisation de la Chine. »

Sans doute devant ces faits et ces pronostics il faut reconnaître des conditions humaines très favorables : la sympathie spontanée vis-à-vis des victimes des Ennemis du peuple; l'indignation contre les menteurs haineux qui vont jusqu'à transformer en actes « d'oppression féodale » les innombrables secours matériels donnés spontanément par les missionnaires. Tout cela crée à n'en pas douter un climat favorable aux conversions.

Restent des faits et des attitudes que ces dispositions bienveillantes ne sauraient expliquer : le courage indomptable du militant, qui, en se donnant à l'apostolat, risque ruine et persécution pour lui-même et pour les siens; la résolution du jeune catéchumène qui demande le baptême, sachant parfaitement qu'il se ferme un brillant avenir; et surtout la profession de foi répétée de néophytes ou de femmes inébranlables et souriant même devant les menaces, les supplices et la mort, heureux de donner leur vie comme témoins du Christ.

Seule la vertu de la Passion du Christ peut expliquer le succès de nos militants et le courage de nos chrétiens. Comme saint Paul « crucifié avec le Christ, comme les apôtres heureux d'être jugés dignes de souffrir pour lui », comme les premiers chrétiens gagnés « non par les raisonnements de la sagesse humaine, mais par la charité et l'héroïsme des fidèles ». Et si l'Église est d'autant plus belle, d'autant plus féconde, qu'elle reproduit plus fidèlement la Passion du Christ, ne nous étonnons pas que la Chine chrétienne de 1951 soit bien plus vivante et féconde que celle de 1901 et même que celle de 1930. Ses militants, comme ceux de Hongrie ou de Pologne, bien plus

que ceux des pays qui ne souffrent pas, achèvent, comme saint Paul, « ce qui manque à la Passion du Christ, pour son Corps qui est l'Église », pour leur Église surtout. La raison dernière de leurs succès et notre dernier motif d'espérer reste donc toujours « la bienheureuse Passion ».

*Testis.*

## *LETTRE A LA DIRECTION*

### *Que peut-on faire au Viet-Nam ?*

*Les chroniques de Pierre-Albin Martel comme tel ou tel éditorial de* La Vie Intellectuelle *sur la guerre au Viet-Nam nous ont valu de nombreuses réactions, point toujours favorables lorsqu'il s'agissait de personnalités françaises, dont nous nous excusons de n'avoir pu faire profiter nos lecteurs.*

*On lira ci-après une lettre de S. Exc. Mgr Le-Ho-Tu, Vicaire Apostolique de Phat-Diem. La personnalité de cet évêque vietnamien, ancien prieur de Cisterciens, dont le patriotisme ardent est reconnu de tous les partis, commence à être bien connue. Elle a suscité beaucoup de curiosité, et la presse américaine, en particulier, a répandu l'image de ce prélat, grand et mince, au visage ascétique, qui continue de porter dans sa charge épiscopale l'habit de l'ordre auquel il appartient. On sait que Mgr Le-Ho-Tu maintint longtemps le territoire de sa circonscription ecclésiastique dans une stricte neutralité politique et entretint une milice armée. Ce territoire fait maintenant partie des zones contrôlées par l'armée franco-vietnamienne, mais il y a quelques mois encore la bataille y faisait rage entre franco-vietnamiens et forces du Viet-Minh.*

*L'option politique incluse dans les propos de Mgr Le-Ho-Tu surprendra peut-être certains. Du moins verra-t-on qu'usant presque des mêmes mots, l'évêque de Phat-Diem apporte une réponse animée de plus d'espoir que les lignes de notre collaborateur. C'est le signe que, sinon les solutions vers lesquelles tel ou tel d'entre nous se trouve porté, du moins l'effort accompli pour* poser les problèmes *en termes véridiques, permet échanges et confrontations.*

L'article de M. Pierre-Albin Martel, paru ici même sous ce titre, a vivement intéressé les patriotes vietnamiens par son ton de sincérité et son effort à trouver une solution au problème vietnamien (*La Vie Intellectuelle,* juillet 1951).

Problème très coûteux pour la France sans doute, mais angoissant et mortel pour le Vietnam, s'il devait rester insoluble et si le train dont va l'affaire devait s'éterniser. Mais les patriotes vietnamiens clairvoyants, qui reconnaissent volontiers la nécessité pour leur pays de faire bloc avec la France et les autres États de l'Union française, qui désirent même ardemment que la généreuse loyauté et les services sans arrière-pensée de la France lui gagnent pour toujours le cœur et la gratitude de leurs compatriotes, sont loin de voir dans les rapports franco-vietnamiens dilemme inévitable ou cercle vicieux ou situation insoutenable.

Sans parler des occasions perdues avant l'automne 1947, où les forces communistes du Vietnam s'avéraient encore si fragiles et sans appui étranger, il est encore temps d'arriver à la pacification de ce pays si la France veut bien marcher vite dans la démonstration de sa bonne volonté, que je me garde de mettre en doute, au moins pour la part du gouvernement français même.

Que peut-on faire au Vietnam dans son actuelle situation, situation qui devient chaque jour plus difficile, plus menaçante et plus critique pour lui, mais aussi pour les autres pays anticommunistes ? Que peut-on faire pour y mettre fin ? pour retourner le « durcissement des positions réciproques de la résistance vietnamienne derrière Ho-Chi-Minh et de l'autorité (militaire) française » ? pour « pomper le gouvernement vietminh de ses éléments non communistes » et pour « rassembler... sous l'égide de l'ex-empereur (ou de l'empereur, si l'on tient à considérer comme non avenus les effets

du terrorisme vietminh) les différentes familles spirituelles du Vietnam »!

Pour lesdits patriotes clairvoyants du Vietnam, comme aussi sans doute pour les patriotes français dont la vue sait s'étendre loin dans l'espace et dans l'avenir, non seulement la réponse *paraît* fort simple, mais elle saute aux yeux. La voici : que le gouvernement français se décide enfin à pratiquer et poursuivre *efficacement* (à la fois une *action politique* et une *action militaire* » telles qu'elles se complètent l'une l'autre et répondent réellement aux vœux de la nation vietnamienne.

*Action politique,* en rendant réellement au Vietnam son indépendance. Celle-ci n'est point incompatible avec la « présence française (présence militaire) », comme l'indépendance de la France n'était contestée par personne malgré la présence des armées alliées sur le sol français. Pour cela, il n'y a qu'à exécuter à la lettre les solennelles déclarations faites vers la fin de l'an dernier par le président Pleven et M. le ministre Letourneau, déclarations qui enthousiasmèrent les Vietnamiens, même dans les rangs du Vietminh. Ces éléments non communistes et antibolchevicks n'attendaient que la réalisation de ces promesses pour se jeter dans la collaboration franco-vietnamienne. Que l'on se hâte donc de compléter le transfert des pouvoirs politiques d'ordre intérieur et extérieur, de laisser au chef de l'État vietnamien l'entière liberté de se donner les ministres de son choix, d'interdire aux conseillers techniques français de se transformer en chefs des Services, de rendre visible aux yeux de tous la souveraineté vietnamienne, bref de faire voir au peuple vietnamien, dont la vue est plus perspicace qu'on ne pense trop souvent, que son gouvernement est *de jure* et *de facto* maître chez lui.

*Action politique* encore dans *l'action militaire.* Le fait que « la France entretient une armée dans le pays » ne paraîtra pas contraire à « l'indépendance effective du gouvernement Bao-Daï », quand cette armée saura par sa conduite convaincre le pays qu'elle n'est venue dans ses diverses régions qu'en généreuse amie. Elle s'astreindra donc, soit dans ses postes, soit dans ses opérations, à recourir aux autorités vietnamiennes dans les questions qui relèvent de l'administration intérieure; elle se donnera la peine de gagner les cœurs, en

se montrant sympathique, courtoise et bienveillante pour les habitants; elle éliminera les éléments indésirables dont la présence risque de trahir les visées humanitaires du gouvernement français; elle proclamera sans cesse sa volonté de se retirer une fois que le Vietnam n'aura plus à craindre la dictature rouge; tout en combattant l'ennemi commun, on prouvera par le fait son impatience d'aider le gouvernement national à doter le Vietnam d'une armée digne de ce nom, en commençant par lui en réserver le recrutement, la nomination des chefs, la remise des armes, etc. A cette armée, munie d'un matériel moderne, égal en puissance à celui des unités françaises, les chefs des forces de l'Union française voudront bien accorder autant d'autonomie que possible. Enfin, il est souverainement souhaitable que les états-majors comptent parmi leurs membres quelques Vietnamiens qui en partagent réellement la direction.

*L'action militaire,* dans ces conditions, deviendra beaucoup plus efficace que jusqu'ici. Grâce à cet art de gagner les cœurs du peuple et à ce souci de respecter la souveraineté vietnamienne, « les hommes politiques vietnamiens » auront garde de faire « constamment remarquer qu'il ne peut y avoir d'indépendance effective du gouvernement (Bao-Daï) tant que la France entretient une armée dans le pays »; et « la présence militaire (de la France), indispensable pour empêcher le Vietnam de tomber dans une dépendance communiste » ne s'oppose pas à « l'indépendance reconnue à l'État vietnamien ».

Quel plaisir de lire ces dernières lignes de M. Martel : « Un seul argument est valable : la responsabilité française, responsabilité vis-à-vis du peuple vietnamien... La souveraineté vietnamienne dont la France a été dépositaire doit être rétrocédée par la France elle-même à la nation vietnamienne. Cette souveraineté ne pourra être un jour réelle que dans la mesure où tous les efforts français tendront, non à prolonger et à entretenir la guerre, mais à rétablir la paix. But impératif que tout semble réduire présentement à l'état d'illusion mais qui seul, pourtant, mérite d'être recherché et poursuivi. » A ce but s'ajoute celui, non moins impérieux et plus vaste, de défendre la civilisation et la démocratie contre leur farouche ennemi sur l'un de leurs bastions. Les nations qui ne se résignent pas à subir un jour le triomphe de la barbarie

nouvelle doivent toutes prendre part à la lutte anticommuniste et s'en partager les fronts. Le Vietnam revendique sa part si modeste soit-elle, en même temps qu'il réclame l'honneur de construire sa propre indépendance avec l'aide de la France, de l'Amérique et de ses autres amis.

La guerre a trop longtemps duré sur la terre vietnamienne, le temps a trop profité au communisme du Vietminh, vouloir la « prolonger et l'entretenir » serait un abominable sacrilège : il est grand temps d'appliquer l'unique moyen de la couper. Dès que les Vietnamiens auront le bonheur tant désiré de constater l'indépendance réelle de leur chère patrie, ceux des zones libres se grouperont avec ferveur sous l'égide de S. M. Bao-Daï, ceux des zones soumises au communisme et les éléments non communistes de l'armée vietminh n'attendront pour s'y mettre qu'une occasion favorable. Et s'ils savent que c'est à la bonne volonté et au secours de la France qu'ils doivent leur indépendance, eux et leur postérité lui réserveront une éternelle reconnaissance et une affectueuse amitié. Tandis que, si la France ne lâchait leur patrie bien-aimée que parce qu'on lui forcerait la main, ils se transmettraient de génération en génération une amère francophobie avec ses fruits détestables.

Souhaitons que les « Membres (de la nouvelle Assemblée nationale française) soient résolus à changer quelque chose au présent état de fait » (et à) apporter une (belle) solution au problème vietnamien ». Par ce succès, d'une portée incalculable à la fois pour le Vietnam et la France, l'héritage de cette Assemblée se trouvera non pas « lourd, pénible », mais magnifiquement glorieux.

LE-HO-TU,
Vicaire apostolique de Phat-Diem.

Imp. AUBIN, LIGUGÉ (Vienne). *Le Gérant :* G. CHIFFLOT.
D. L., 4e trimestre 1951. — Imprimeur, n° 653.
N.M.P.P.